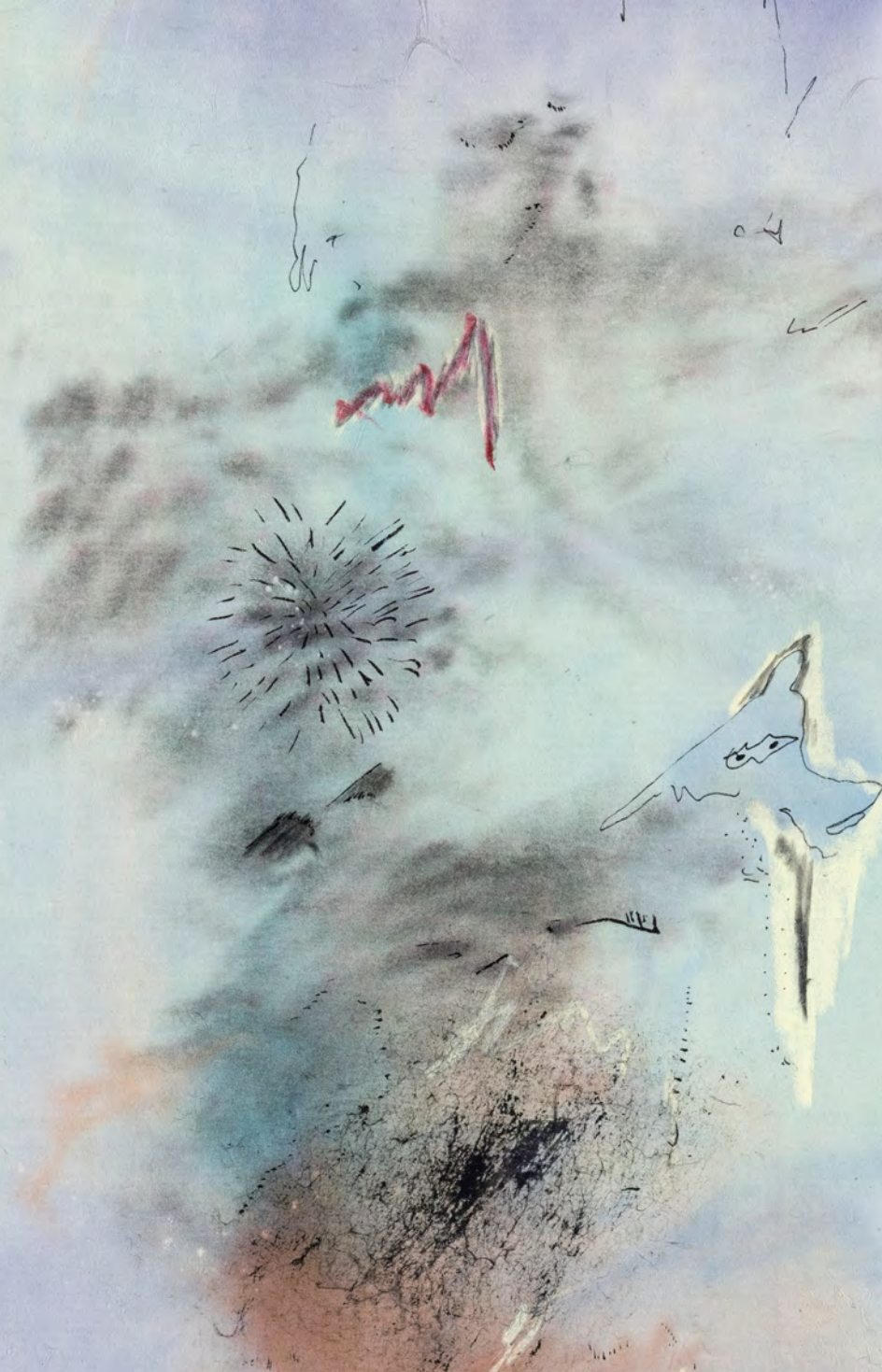


R
A
C
O
N
T
E
R
L
H
I
S
T
O
I
R
E
J
U
S
Q
U
A
U
B
O
U
T
E
S
T
L
U
N
A
C
T
E
D
A
B
O
U
R



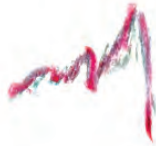
mœbius 175

A12

mœbius

Numéro 175

Copilotes
Jennifer Bélanger et Laura Doyle Péan



Mœbius

N° 175

2022

Raconter l'histoire jusqu'au bout est un acte d'amour

dirigé par Jennifer Bélanger et Laura Doyle Péan

Le thème est une citation de Dorothy Allison (traduite de l'anglais par Noémie Grunenwald), tirée de *Deux ou trois choses dont je suis sûre*, Paris, Cambourakis, 2021.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

3^e trimestre 2022

ISSN : 0225-1582

ISBN pour l'imprimé : 978-2-924781-44-9

ISBN pour le PDF : 978-2-924781-45-6

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurices.

Mœbius

1463, boulevard Saint-Joseph Est

Montréal (Québec) H2J 1M6

revuemoebius.com

Direction : revuemoebius@gmail.com

Rédaction : redactionmoebius@gmail.com

Abonnement papier : abonnementmoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boulevard Lebeau

Ville Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2

514 336-3941

dimedia.qc.ca

Diffusion pour la France et la Belgique :

Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

libraires@librairieduquebec.fr

www.librairieduquebec.fr

Abonnement numérique : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution numérique : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

Raconter l'histoire jusqu'au bout est un acte d'amour

liminaire

- 9 **Fouiller les braises**
Jennifer Bélanger et Laura Doyle Péan

fiction + poésie

- | | | | |
|----|--|-----|--|
| 17 | Il faut les aimer ces femmes
Paola Ouédraogo | 77 | Au bout du regard,
l'obscurité nous fuit
Camille Bernier |
| 27 | Honey, I'm home
Alizée Jean-Louis | 87 | L'énergie potentielle
de pesanteur
Olivier Gamelin |
| 33 | Sacha et moi
Vincent Sylvestre | 93 | contrairement au ciel
Sarah Boutin |
| 43 | Pourtant je respire
Luisina Sosa Rey | 107 | Tu vieillis de plus en plus vite,
et je te suis de près
Denise Desautels |
| 55 | Voir une femme
Laurence Perron | 117 | Toucher la nuit
Danielle-Anne Lemay |
| 65 | À la merci du passé
Sarine Demirjian | 125 | La couveuse de pavots
Annabelle Payant |
| 69 | L'ordre naturel des choses
Christophe Charland | | |

rubriques

- 137 **Penser la création**
Si ce n'était pas le crash qui nous avait fait-e-s,
mais les débris?
Mylène Brunet
- 147 **L'épopée interminable des siècles sans lumière**
Lamento bleu océan
Marie-Célie Agnant
- 157 **Lettre à un-e écrivain-e vivant-e**
Lettre à l'auteur-riche des dos de boîtes de céréales
Froot Loops, 1996
Valérie Bah

Fouiller les braises

« Raconter l'histoire jusqu'au bout est un acte d'amour », écrit Dorothy Allison dans *Deux ou trois choses dont je suis sûre*. Nous lançons cette citation-thème dans l'espoir d'en capter aussi bien les subtilités que les évidences : de saisir ce qui, en elle, est susceptible d'ouvrir la porte à des perspectives trop souvent ignorées, à des paroles ravalées par peur de ne pas être écouté·e. Bien que certains des textes réunis dans ce numéro semblent portés par la même certitude, à savoir qu'une fois la bouche ouverte sur le récit, l'élan entamé, il faut s'assurer de terminer, de ne rien laisser fleurir au jardin de nos secrets, d'autres sont plus hésitants, s'interrogent en cours de route : raconter ? Quelle histoire ? Jusqu'à quel bout ? Par amour ?

Quelquefois, il s'agit de raconter, oui, mais pas comme on sait le faire : raconter avec les yeux, ou les mains, plutôt qu'avec des sons ; raconter en tissant l'absence, en soufflant sur les braises du passé ; raconter en errant, en s'égarant, en commettant volontairement des erreurs ; raconter depuis la fin, à rebours de la mémoire. Et si raconter, dans ces cas-là, c'est ne pas tout dire, et donc choisir de taire certains détails, moins par hypocrisie ou égoïsme que par générosité envers ce qui, dans l'omission et l'ellipse, risque d'advenir, c'est peut-être aussi ne rien dire : répandre du silence pour qu'en jaillissent d'autres partitions de vie, pour que s'entendent d'autres pulsations.

S'enchaînent ici des textes à lire jusqu'au point final, qui mettent notamment en scène des actes d'amour bidirectionnels. Si les confidences sont émises par considération pour l'Autre, comme un témoignage de la confiance qui lui est portée, elles

trouvent cependant tout leur sens grâce à l'oreille attentive qui les reçoit. Ainsi, l'écoute bienveillante, déployée à l'intérieur des récits autant qu'elle est espérée dans leur réception, peut faire toute la différence dans le cheminement des voix qu'il vous sera donné de rencontrer dans ce numéro, et permettre aux histoires de se déplier entièrement.

Ces voix s'interrogent également sur les lunettes qui teintent la façon dont nous recevons les histoires des autres et dont nous bâtissons les nôtres. En dénonçant l'invisibilisation de certaines paroles, elles les révèlent au grand jour, pour que d'autres personnes prennent conscience de la domination subie et de la distance parcourue pour rester debout, malgré tout.

* * *

Paola Ouédraogo, d'un ton assuré, répète qu'« [i]l faut les aimer, ces femmes », les anonymes de l'Histoire, celles qui dansent et avancent en subissant le poids des chairs mortes. Les aimer, elles qui se dressent contre leur effacement, agitent la mémoire collective pour s'y inscrire, plient le verbe à leur réel. Dans ce texte, Ouédraogo amplifie la voix de femmes noires pour dire qu'il ne suffit pas de raconter une histoire, n'importe laquelle : il faut d'abord écouter ce qui murmure dans les limbes, et ensuite, en saisissant la densité de ces échos, réécrire les narrations dominantes afin que toutes puissent exister.

Avec « Honey, I'm home », Alizée Jean-Louis nous accueille dans le salon de son trois et demie rue Rachel Est, à Montréal, pour discuter de domination patriarcale dans la sphère domestique et la sphère publique, de charge mentale et de relations mère-fille. La narratrice alterne entre anecdotes personnelles et analyses sociologiques afin de mettre en lumière le travail d'autrices

dont les écrits sont souvent oubliés dans le monde universitaire, et de créer un contrepoids aux formes de domination et d'invisibilisation dénoncées.

Vincent Sylvestre, dans « Sacha et moi », tisse le fin portrait d'une enfance tiraillée par le divorce des parents, l'hétéropatriarcat, l'injonction de vieillir plus vite qu'on ne le voudrait et de laisser ce qui nous apporte de la joie derrière soi. Avec des images savoureuses et un ton extrêmement juste, Sylvestre nous amène à examiner toutes ces fois où les enfants sont encouragé-e-s à renoncer au bonheur au profit de la conformité.

Le corps s'use à force de violences répétées, d'amours toxiques ; il parle le langage défait des traumatismes, s'étiole alors même qu'il prétend guérir. « Pourtant je respire », de Luisina Sosa Rey, explore tout ce que la chair peut conserver et faire émerger à la conscience, ne serait-ce que par l'apparition d'une couleur, d'une lumière ou d'une musique qui, tout à coup, contracte les temps, enrobe le présent du passé. L'écriture est ici beaucoup plus que l'aveu d'une blessure : elle pousse la narratrice au devenir.

« Voir une femme » est l'invitation que nous lance Laurence Perron à la suite de l'écrivaine et photographe Annemarie Schwarzenbach. Dans une langue attentive aux détails, Perron exhume le travail d'Annemarie pour en élever l'audace et la ruse : à une époque où les femmes éprises les unes des autres habitent l'ombre, l'artiste les auréole, les capture vivantes et fulgurantes, et déroule entre elles une pellicule où s'imprime la passion de se voir enfin vues à travers les gestes d'une autre.

L'écriture de Sarine Demirjian, en constant mouvement entre les époques, aborde d'importantes questions sur le poids de l'héritage, les traumatismes intergénérationnels et le rôle de la

parole et du dialogue dans le processus de guérison. Avec « À la merci du passé », mi-récit, mi-poème, Dermijian nous offre un texte extrêmement poignant qui interroge les répercussions du génocide arménien sur les survivant·e·s et leurs descendant·e·s, dans un désir de permettre une cicatrisation saine et de « réinventer ce que c'est que d'être une Arménienne rescapée ».

À partir de ses connaissances scientifiques en spéléologie, Christophe Charland tente de comprendre le mal-être aigu avec lequel il compose, fouillant ses états d'âme comme il le ferait pour une cavité souterraine. Avec « L'ordre naturel des choses », il nous emmène avec lui dans ce périple, nous offrant par le fait même une suite poétique profondément émouvante. La spécificité des images qu'il peint ainsi que son travail lexical soigné illuminent jusqu'aux recoins les plus sombres des grottes qu'il nous fait explorer pour trouver l'origine du vide qui le ronge.

Dans « Au bout du regard, l'obscurité nous fuit », Camille Bernier réfléchit à ces espaces, en soi comme au-dehors, qui exigent peut-être d'être « laissés tranquilles », non remués par nos appréhensions. Filant à travers ses réflexions celles que lui ouvrent les poètes Olivia Tapiero et Hector Ruiz, l'autrice dépoussière les tombeaux dans lesquels reposent ses mort·e·s afin d'entamer un travail de deuil, tout en insistant sur l'importance de faire germer le noyau de l'absence pour ce qu'il recèle d'imagination fertile.

« L'énergie potentielle de pesanteur », d'Olivier Gamelin, témoigne d'un profond amour de la littérature et de l'importance d'une écoute sensible afin que les histoires soient livrées jusqu'au bout. L'attention de l'auteur aux détails et la cohérence des images font de cette nouvelle un fort incitatif à ouvrir l'œil et l'oreille,

même dans les lieux les plus beiges, pour capter les récits en quête d'un réceptacle.

La poésie de Sarah Boutin traverse les murs de l'hôpital et s'installe près des filles blessées, jonchant le sol tels des oiseaux étourdis. « [C]ontrairement au ciel », bleu dans sa transparence, leurs peaux ont la résistance des maux légués, le goût de l'eau salée, l'épaisseur des silences qui y ont fait leur nid. Ces filles de mères et de grands-mères malades vont en terre, s'y enracinent moins pour revenir à leur origine que pour se réinventer, s'affranchir des fenêtres sans jour ni horizon.

La magnifique suite poétique de Denise Desautels, « Tu vieilliss de plus en plus vite, et je te suis de près », publiée une première fois en 1998 dans le numéro 79 de *Mæbius*, dépeint la course d'une mère et d'une fille contre le temps qui emporte avec lui les deux corps fatigués, engourdis de douleurs. L'une marche pour contrer tout ce qui l'épuise, pour être de la vie, du côté des arbres qui ne flanchent pas, tandis que l'autre s'appuie sur une mémoire vacillante ; mais ensemble, elles renaissent dans cette conviction qu'après elles, tout continuera, tout recommencera, « malgré la mort rouge au beau milieu ».

C'est avec finesse que Danielle-Anne Lemay fait perdurer, pour un personnage féminin vieillissant et en perte d'autonomie, le désir d'un dernier corps-à-corps avec son amant. Car au matin, à l'orée de sa mort choisie, Mylène, âgée de quatre-vingt-huit ans, devra consentir à l'attraction terrestre ; elle devra acquiescer à ce qui tombe avec l'automne naissant. « Toucher la nuit » est un récit qui rend souverain l'amour de la vie, en honorant non pas la défaite et la résignation d'une femme face à la maladie, mais sa volonté d'étirer la nuit jusqu'au bout.

Teinté de quelques touches d'humour, l'univers de « La couveuse de pavots » est extrêmement touchant. Dans cette nouvelle, Annabelle Payant examine l'ostracisation des corps perçus comme malades, la façon dont notre rapport à ceux-ci peut changer selon les récits qui nous ont été transmis et la bienveillance (ou son manque) de ceux qui nous entourent, ainsi que la manière dont les histoires que nous construisons sur nous-mêmes peuvent rendre possible une réappropriation de nos existences.

Face à la perte, comment s'écrire? Comment colmater les failles, les ruptures trop prononcées au sein de sa biographie? Comment reconstruire ses identités après un accident ou une maladie grave? Comment accompagner un·e patient·e en manque de futur? Ce sont là autant de questions que se pose Mylène Brunet dans son essai « Si ce n'était pas le crash qui nous avait fait·e·s, mais les débris? » et au prisme desquelles l'autrice et intervenante en soins spirituels pense la création, avec toutes les nuances, la bienveillance puis l'acceptation du doute et de l'ignorance qui sont nécessaires à l'accompagnement vers la réhabilitation.

Avec « Lamento bleu océan », Marie-Célie Agnant signe la troisième publication de sa résidence d'écrivaine. Dans ce texte franc et fouillé, l'autrice raconte l'héritage laissé par l'esclavage transatlantique, ainsi que les stratégies de survie et de résistance développées par les communautés noires qui en ont été victimes. Si le continuum des violences raciales reste trop souvent nié et absent des manuels scolaires, cette réalité, tout comme l'histoire des résistances, est portée dans toutes les fibres du corps noir et protégée par les langues créées lors de cette période, tels le créole antillais et le créole haïtien, pour « dire l'inexprimable » et « préserver l'essentiel ».

Les lettres ne sont pas uniquement des exercices d'admiration, et Valérie Bah, avec son texte adressé à l'auteur-riche des dos des boîtes de céréales Froot Loops de son enfance, nous le prouve : elles sont parfois des règlements de compte. Plus que de simples sources de distraction les matins avant l'école, les créations de cet-te auteur-riche lui ont appris l'ambivalence, ont formaté son rapport au capitalisme, au monde ainsi qu'à l'écriture, avec leurs imaginaires sucrés, lancés comme de la poudre aux yeux. Bah s'en prend à cette langue qui carie les dents, tout en admettant qu'elle permet parfois d'arriver à ses fins dans notre système où tout est « livré, pesé et marchandisé ».

*
* *
*

Ces récits, chacun à leur façon, refusent de reprendre l'éternel « il était une fois » qui autorise les raccourcis, les fins prévisibles ; qui fait croire à la singularité de l'épopée alors qu'en vérité, le *je* n'est jamais seul – toujours vibre en lui une communauté de voix, de regards, de corps, d'âmes.

Si ces voix peuvent être entendues aujourd'hui, c'est évidemment grâce au lectorat. Merci à vous pour votre soutien continu envers la revue *Mæbius* et ses auteur-riche-s, merci de lire les histoires jusqu'à la fin. Nous espérons que vous ressentirez tout l'amour qui a été investi dans la confection de ce numéro. Puissiez-vous ressortir de votre lecture prêt-e-s à créer des espaces autour de vous pour que résonnent enfin toutes les histoires étouffées, prêt-e-s à les accueillir, à les partager au besoin, et peut-être même prêt-e-s à raconter la vôtre.

Jennifer Bélanger et Laura Doyle Péan

Membres du comité de rédaction

Il faut les aimer, ces femmes

Paola Ouédraogo

enfant je répétais les mots des autres inlassablement récitais les contes les légendes entendus déclamés par ma mère au moment du coucher

la tête blonde du haut de mes cinq ans toute fière d'avoir retenu l'histoire de Boucles d'or je ressassais les mots appris par cœur me plantais devant tout le monde la honte du verbe mal conjugué qui trahit les failles de la mémoire

adolescente je cornais les pages de *Jane Eyre* le petit livre acheté en francs le papier jaune rongé par l'humidité des auréoles de larmes sur l'encre délavée tellement mes yeux s'y étaient posés

en grandissant je colmatais frénétiquement les brèches d'une histoire littéraire au masculin naviguais le canon pour y trouver quelqu'une comme moi une Jane Eyre des Caraïbes qui cultiverait son jardin créole

adulte je nourris désormais une obsession pour certaines écrivaines je me fais celle qui propage à l'infini les mêmes discours ces voix de femmes grevées de douleur qui disent le tabou l'impropre ce qui se dérobe à la vue de qui ne veut pas voir

je les cherche dans les plans de cours désespérément tends l'oreille pour les entendre dans la bouche des professeur·e·s mais ne reçois rien qu'un silence fracassant contre le plafond de verre

alors

je les fais miens leurs mots

Tu t'appelleras Tanga

je les martèle leurs noms

Pineau et Beyala

elles me font don de mille histoires de mille imaginaires fabuleux qu'en échange j'enfonce à coups de pioche dans les crânes de mes collègues

je me donne pour mission d'explorer leur refus de se taire leur faufile dans les interstices comme pour sublimer les failles moribondes d'un système inclusivement exclusif

pour mandat de n'oublier jamais le bouleversement l'épiphanie les papillons dans le ventre aux premières lectures à la lueur de la lampe de chevet tard dans la nuit quand les maux de ces femmes se sont étalés sur mes propres plaies pour les panser

c'est un coup de poing dans l'estomac une balle entre les yeux elles disent ce qui a peu accès au littéraire des vies invisibles trop dures à lire la violence les exactions une société d'hommes qui malmènent les femmes à la peau bleue

« pourquoi écrivez-vous sur ces femmes » tandis qu'on ne demande jamais à un homme pourquoi il écrit sur des hommes à un Blanc pourquoi il écrit sur des Blancs

je veux me faire le relais moi aussi de ces vécus emmurés dans le silence d'une Histoire lavée de la honte de ses crimes d'une Histoire qui ferme ses portes aux supplicié·e·s d'une Histoire criminelle qui massacre violente exclut blanchit terrorise endigue la parole contestataire

alors

raconter l'histoire jusqu'au bout mais

quelle histoire

dire, fouiller, raconter encore et encore l'existence de ces femmes noires déchirées par les hommes, trompées, violées, debout malgré tout, n'est ni vain ni obsolète. Ces femmes existent¹

c'est le besoin pressant de mettre en acte des femmes qui (se) racontent avant tout qui se rassemblent se confient déversent leurs vies les unes sur les autres pour y trouver du sens

donne-moi ton histoire. Je suis ta délivrance. Il faut assassiner ce silence que tu traînes comme une peau morte. Il t'empêcherait de te retourner dans ta tombe. Donne-moi ton histoire. Je l'embellirai pour toi, pour moi. Je la peindrai de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Donne-moi ton histoire et je répandrai ton rêve

1. Les passages en italiques signalent la présence de ces femmes au cœur de mon écriture. Je brode ma parole avec la leur, j'emprunte leur voix qui propulse la mienne. Je tisse librement à leurs côtés jusqu'à ce que nos mots forment la même étoffe.

c'est cette tension se dire soi-même et dire les autres créer des ponts entre les récits car l'oppression est toujours collective et les histoires s'articulent en degrés de l'infiniment petit à l'infiniment grand du personnel au politique cette immensité qui nous absorbe presque complètement

ici, en ce temps où la mémoire s'éveille et se retourne sur le passé, ces femmes sortent de l'ombre et marchent dans les traces ouvertes de la grande Histoire. Elles mêlent leurs pas à ceux des femmes qui n'ont cessé de fouler les petites terres des Caraïbes. Et leurs voix s'élèvent de l'abîme, croisent et rencontrent enfin celles des Antillaises d'aujourd'hui. Elles racontent hier et nouent au grand jour les fils qui les lient à ces femmes du présent

alors,

elles n'ont plus peur

et disent à leurs arrière-petites-filles

il est temps de rompre les silences, temps de renverser les mémoires et de revêtir les habits de l'Histoire

c'est la force et le tremblement des voix anonymes ces gorges déployées ces mains qui creusent se mêlent à la matière de l'« Histoire des grands hommes » mais qui sont-ils vraiment ces hommes illustres encensés des colons des assassins des violeurs des pédophiles

et qui sont-elles ces femmes sinon chrysalides prêtes à secouer leur chair lourde de sueurs de cris prêtes à marcher vers l'avant le corps mû par une destinée à écrire

à réinscrire

à tout prix, les nommer

*toutes ces personnes : hommes, femmes, enfants, les nôtres
lâchement assassinés*

ne jamais accepter de remiser ces morts-là avec les autres
dans le puits sans fond de leur *pays sans mémoire*

*écrire à l'encre indélébile leur histoire individuelle dans le livre
de nos vies*

c'est le devoir des survivant·e·s la nécessité d'honorer les
mémoires des absent·e·s et des femmes ordinaires en particulier
qui ont résisté à la tyrannie de ces hommes érigés en modèles
en personnalités exceptionnelles sur un piédestal

c'est l'urgence de dire les laissé·e·s pour compte pris·e·s dans
les débâcles de l'Histoire dominante ce grand brouhaha plein
de bruit et de fureur

il faut témoigner absolument consigner ces vies les extirper
des limbes transmettre enfin ce qu'on a glané faire circuler le
bâton pour que ces récits soient continués ad vitam æternam car
la parole garantit que ne meure jamais vraiment ce qui dans le
papier peut brûler jaunir être raturé corné noyé par les larmes car
la parole appelle une reprise réappropriation transposition la voix
de la conteuse ajoutant son grain de sel à l'histoire comme lorsque
face à l'auditoire la petite tête blonde changeait la conjugaison
du verbe malgré elle

malgré moi

ces femmes récitent des litanies dans une langue inconnue et parlent d'une danse perdue au fin fond des mémoires

ces femmes racontent et même si les mots qu'elles prononcent n'ont plus de sens pour grand monde, elles continuent de croire que susurrer vaut mieux que taire sa bouche et que les sons qu'elles profèrent trouveront quelque part un écho

c'est ce chuchotement la voix des ancêtres qui intime de ne pas mettre au placard les souvenirs douloureux de ne pas ranger la présence des sœurs mères grands-mères tantes parentes de substitution qui offrent leurs savoirs une culture cristallisée dans le dialogue intergénérationnel

surtout pas

il faut les aimer, ces femmes, ces narrations qui décryptent les blancs rapiècent les trames rompues se heurtent sans cesse au mur des institutions à la bienséance refusent le statu quo le fait que certaines vies comptent plus que d'autres

toujours

il faut tendre l'oreille joindre les mains pour recueillir ces histoires soufflées par les voix des mort-e-s et des vivant-e-s d'antan et d'aujourd'hui ces récits qui ont traversé des siècles de mots des ères de silence des nuits d'infamie ces récits qui ne craignent jamais la nudité des écrits couchés sur le papier puisqu'ils tracent leur chemin à l'encre de la vie réelle ou inventée

je me dois de suivre les cailloux tombés des robes trouées des habits massacrés de l'Histoire j'avance en braconnant sans cesse ce qui a été écrit avant moi ma langue est empruntée le plagiat est une construction occidentale une invention ethnocentrique car qui peut prétendre réellement ne pas voler à d'autres leur verbe

je m'inspire de l'audace de celles qui écrivent de l'autre côté de l'océan où le cœur se terre loin là-bas derrière le soleil accablant

Condé, Schwarz-Bart, Maillet, Céco

je m'abreuve à la source des mots de celles qui prennent parole depuis les racines le territoire qui coule dans les veines

Bâ, Boum, Diome, Miano

je me délecte de cette parole sans frontières qui ébranle mon âme depuis les lieux non canoniques

Djebar, Slimani, Agnant, Trouillot

je suis la scribe la marqueuse de parole conteuse griotte je raconterai tout de moi et jusqu'au bout je voudrais tout raconter d'elles aussi les dire sans phare elles méritent des colliers de mots des autels des statues érigées sur les ruines sur les tombes de leurs oppresseurs

Mulâtresse Solitude contre Napoléon

Viola Desmond contre MacDonald

Marie-Vieux Chauvet contre Duvalier

elles l'emportent même si bien souvent on oublie qu'à trop vouloir raconter l'Histoire du point de vue des vainqueurs on la tronque la mutilé la rend méconnaissable

il faut tout effacer recommencer

réécrire

je le dis le répète

en espérant que mes mots trouveront quelque part

un écho

Il faut les lire, ces femmes

AGNANT, Marie-Célie, *Le livre d'Emma*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2001.

BÂ, Mariama, *Une si longue lettre*, Paris, Éditions du Rocher, [1979] 2005.

BEYALA, Calixthe, *Tu t'appelleras Tanga*, Paris, Stock, 1988.

BOUM, Hemley, *Le clan des femmes*, Paris, L'Harmattan, 2010.

———, *Les jours viennent et passent*, Paris, Gallimard, 2019.

CÉCO, Mérine, *La mazurka perdue des femmes-couresse*, Paris, Écriture, 2013.

CONDÉ, Maryse, *Moi, Tituba, sorcière... Noire de Salem*, Paris, Gallimard, 1988.

———, *Victoire, les saveurs et les mots*, Paris, Mercure de France, 2006.

DIOME, Fatou, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010.

DJEBAR, Assia, *La femme sans sépulture*, Paris, Albin Michel, 2002.

MAILLET, Michelle, *L'étoile noire*, Paris, Pocket, 2006.

MIANO, Léonora, *L'intérieur de la nuit*, Paris, Pocket, 2005.

———, *Écrits pour la parole*, Paris, L'Arche, 2012.

PINEAU, Gisèle, « Écrire en tant que Noire », dans Madeleine Cottenet-Hage et Maryse Condé (dir.), *Penser la créolité*, Paris, Karthala, 1995.

———, *Mes quatre femmes*, Paris, Philippe Rey, 2007.

———, et Marie ABRAHAM, *Femmes des Antilles. Traces et voix. Cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage*, Paris, Stock, 1998.

SCHWARZ-BART, Simone, *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

SLIMANI, Leïla, *Le parfum des fleurs la nuit*, Paris, Stock, 2021.

TROUILLOT, Évelyne, *La mémoire aux abois*, Paris, Hoëbeke, 2010.

VIEUX-CHAUVET, Marie, *Amour, colère et folie*, Paris, Gallimard, 1966.

Honey, I'm home

Alizée Jean-Louis

La majorité des petites filles nord-américaines apprennent à habiter le monde à travers le rythme de leur mère. Elles soupent ce que maman pourra préparer ce soir-là, portent ce qui aura été acheté avec soin lors des dernières ventes de la rentrée scolaire chez Old Navy et regardent à la télévision les émissions qui seront tacitement approuvées par la mère les matins de fins de semaine. Tout au long de leur enfance, les fillettes disent, font et pensent à travers tout un réseau souterrain de permissions maternelles. Les pères, en règle générale, jouent un rôle tout autre. Certes, les filles retiendront de leur père les séances de jeux, l'aide occasionnelle aux devoirs autour de la table de la cuisine et les conseils empreints de sagesse partagés dans la confiance juste avant le sommeil. Elles n'oublieront jamais les balades sur les larges épaules. Les pères offrent à leurs filles un amour flottant et protecteur, mais, soyons claires, ce sont les mères qui régissent le royaume parfaitement quadrillé de l'enfance et qui permettent aux fillettes chaussées de petits souliers brillants de rester sur la terre ferme. L'amour des mères est un amour concret. Un amour de réveil, d'épicerie et de punitions.

*
* * *

J'essaie encore de déterminer pourquoi j'attache tant d'importance aux premières et aux dernières fois. Peut-être ai-je toujours été hyper consciente du temps qui passe. Peut-être ai-je tout simplement grandi dans un monde qui évaluait la réussite de mon existence selon le culte immémorial des étapes à suivre. À onze ans, j'ai eu mes premières règles et on m'a annoncé que j'étais devenue une femme. J'ai enfilé ce nouveau titre avec difficulté, comme on enfile une paire de bas-collants. J'ai laissé l'étiquette me mouler, m'ôter mes douceurs d'enfant, j'ai rentré la rondeur de mon ventre. Je me suis embarquée dans le rituel de la féminité. À quinze ans, dans le sous-sol d'une amie, j'ai bu une vodka-canneberge et l'adolescence m'a rattrapée. Je suppose que je suis devenue une amante la première fois que je me suis déshabillée devant un homme. Plus tard, il y a eu le premier je t'aime, la première dispute et le premier aller-retour Montréal-Québec pour rencontrer les beaux-parents. Sans même que je m'en rende compte, tous ces débuts se sont accumulés et soudain, j'avais dix-neuf ans et je signais un bail pour notre premier appartement en lui tenant la main. J'avais tricoté toutes ces premières fois jusqu'à en faire un long fil conducteur qui me rattachait invariablement à lui. J'étais prête à être Moi+Lui sans espace ni minuscules. Moi+Lui et c'était tout ce qu'il me fallait.

*
* * *

Duras disait : « Le lieu de l'utopie même c'est la maison créée par la femme, cette tentative à laquelle elle ne résiste pas, à savoir d'intéresser les siens non pas au bonheur, mais à sa recherche comme si l'intérêt même de l'entreprise tournait autour de cette recherche. » Dans mon premier trois et demie

rue Rachel Est, j'ai construit cette utopie avec conviction. Celle d'une existence copiée sur la fantaisie suprême du conte de fées. Le lieu d'utopie, je l'ai placardé aux murs, rangé sur les étagères, calé sagement dans tous les placards. J'ai recréé de toutes mes forces un quotidien américain ponctué de soupers à 18 h et de rêveries de mariage. J'ai réorganisé ma vie autour d'un « Honey, I'm home! » fantasmatique. Pour lui, j'ai cosplay la femme hollywoodienne que je m'étais promis de renier. Chassez la culture et elle revient au galop. Rue Rachel, je l'ai aimé sans relâche. J'ai accepté d'incarner tout ce qui lui était nécessaire. J'ai frotté les assiettes, resserré les vis et camouflé les fissures en espérant que ma maison de paille survive à son retour. J'ai subi l'utopie et je me suis terrée dans ses bras en attendant que ce soit suffisant.

* *
* *

Quand j'étais petite, je portais une cravate et un gilet par-dessus mon uniforme scolaire pour honorer les femmes à qui l'on refusait l'accès aux pantalons. Je n'ai jamais vraiment appris à cuisiner, en partie parce que cela m'ennuyait, mais surtout parce que j'avais peur que ma cuisine me serve un jour à nourrir un mari. Mon écriture est née quelque temps après que j'aie fait le deuil de tous les romans de femmes que je ne lirais jamais. À l'université, j'apprends que le privé est politique. Je ne suis pas surprise : c'est une vision familière du monde. J'ai longtemps insisté pour mettre mon poing sur la table chaque fois que j'en avais l'occasion. Je me suis nourrie de toutes les bribes de liberté que j'ai su trouver. Comme une gloutonne, j'ai festoyé sur les chaises vides et les silences. J'ai vécu mille vies illicites au travers de mes possibles. J'étais Elles et Elles étaient moi et j'ai planté

toutes mes racines dans cette sororité. Je n'ai jamais su comment exister uniquement pour moi-même.

*
* * *

Quand les jeunes filles arrivent à l'âge où l'enfance est un ennemi, la présence de leur mère se transforme en menace. Parce qu'on ne peut pas tout rejeter à treize ans, parce qu'il est plus facile d'ignorer le vrai pour n'accepter que ce qui est doux, l'adolescente se convainc que sa mère est l'unique harnais qui la sépare du bonheur. Le déclic n'est pas harmonieux ; il passe par l'amertume. Alors l'ado refuse les repas en famille, ignore les appels inquiets au retour de l'école, jette aux ordures les chaussures qui brillent, méprise la violence des tâches quotidiennes. Chez le père, l'ado trouvera un allié. Puisque la mère aura bâti la maison comme un lieu à son image, la jeune fille brodera sur l'amour paternel les visages de sa résistance sans comprendre que les reproches que père et fille partagent ne sont jamais de même nature. « Often father and daughter look down on mother together. They exchange meaningful glances when she misses a point. They agree that she is not bright as they are, cannot reason as they do. This collusion does not save the daughter from the mother's fate. » Ce n'est que quand j'ai dû habiter mon propre espace que j'ai su reconnaître l'amertume. La fatalité de ma mère, c'était de tenir le réel à bout de bras et d'être remerciée par des roulements d'yeux qui ne l'incluaient jamais. Rue Rachel, j'ai vécu un retournement. Ses amis et lui assis sur le divan à boire de la bière. Moi qui demande de l'aide pour jeter les cannettes vides. Regards complices à mes dépens. Je suis à la fois traître et trahie.

* * *

Je ne veux pas écrire ces lignes et pourtant me voici. J'ai accepté que ma vie soit un long combat contre une vision du bonheur dont j'ai été gavée. Je m'acharnerai à traquer le poison jusqu'à la moelle. Ma maison sera belle, vide et purgée d'utopie et quand les nuits seront trop longues et la télé trop bruyante, j'inviterai ma mère à venir partager ma table. Dans la chaleur de nos discussions, je trouverai mon foyer.

* * *

Assise dans le salon, je lui ai annoncé que je le quittais. Je l'aimais et il m'aimait et je le quittais quand même. Il pleurait et je parlais, mais des milliards de femmes formaient les mots à ma place. La scène avait déjà été jouée d'innombrables fois. J'ai dit : « J'ai besoin d'un amour de réveil et d'épicerie. » J'ai dit que je ne pouvais pas être mère, amante et femme tout à la fois. Pas encore, pas pour lui. Dans le salon du trois et demie, j'ai pensé à ma mère et aux promesses que je m'étais faites en nouant mes cravates étant petite. J'ai laissé la maison s'écrouler parce que je suis Elles et Elles sont moi. C'est peut-être le jour où il est parti que je suis devenue moi. Juste moi en minuscule.

Sacha et moi

Vincent Sylvestre

La haie de cèdres derrière chez moi devait mesurer au moins quatre mètres de haut, et mes parents n'étaient pas du genre à la tailler. En tout cas, je ne les ai jamais vus le faire. Ils étaient plutôt du genre à déménager quand la gouttière s'écroulait sous le poids de la neige, ou quand le seau qui récoltait l'eau sous le luminaire du salon était plein.

* * *

Dans le bas de la haie de cèdres, il y avait un énorme trou. On voyait souvent les chats du voisinage passer par là, et parfois des marmottes, ou des écureuils.

* * *

Mes parents sont restés en couple pendant neuf ans après ma naissance. Quinze ans de mariage, en tout. C'est mon frère qui m'a annoncé qu'ils se séparaient ; il les avait entendus se chicaner en haut, et mon père était parti en claquant la porte. Quand je l'ai appris, je suis tout de suite allé dans ma chambre, j'ai ramassé ma chaise berçante, et je l'ai lancée contre le mur. Ça n'a pas fait beaucoup de bruit, ce qui m'a déçu. Personne n'est venu me voir. J'aurais aimé faire entendre ma peine, trouver quelqu'un avec qui la partager, mais je n'avais pas le courage de mettre plus de désordre dans ma chambre.

* * *

Sacha m'a dit que ses parents resteraient ensemble toute sa vie. Je lui ai dit qu'on m'avait fait la même promesse, et qu'on l'avait brisée.

Cet aveu ne l'a pas choqué ni ébranlé ; il avait neuf ans, lui aussi, et à cet âge, un témoignage est vite réduit au statut d'anecdote, il n'existe aucune règle universelle, aucune inférence statistique. Autrement dit, il était impossible que cette promesse qu'on lui avait faite ait la même valeur que la mienne, parce que la sienne, on la tiendrait, c'était sûr.

* * *

Lui et moi jouions ensemble tous les jours. Pendant la récréation, nous traversions le terrain de baseball à quatre pattes en imitant Bulbasaur et Nidoran. Nous

l'avons fait jusqu'à ce que les autres personnes de notre classe nous regardent d'un drôle d'air, avec une pointe de mépris. Nous avions l'âge d'être debout sur deux pattes avec une main sur la hanche et l'autre qui couvre la bouche pour éviter qu'on lise sur nos lèvres un nouveau crush. Nidoran devait mourir, et Bulbasaur aussi ; l'heure était aux blondes.

* *
* *

Ma mère m'a dit que je ne mangeais pas assez vite, mais mon père m'a dit que si je mangeais trop vite, je finirais à l'hôpital, comme mon oncle qui avait eu le cancer de l'œsophage. Entre chaque bouchée, on doit laisser le temps à notre estomac de nous dire qu'il n'a plus faim, mais il faut aussi finir notre assiette pour montrer à maman qu'on apprécie le temps et l'effort qu'elle déploie tous les jours en revenant du travail pour nous préparer un bon repas.

* *
* *

Devant le miroir de ma chambre, je tentais de reproduire les gestes de mon père et de mes oncles, et des acteurs à la télévision. Avant de m'endormir, je priais pour qu'une transmutation miracle s'opère pendant mon sommeil – sans fanfare, sans douleur. J'attendais un nouveau corps, un corps qui se mouvrait sans être remarqué, un corps qu'on ignorerait.

* *
* *

Le seul souvenir que j'ai de moi en train de pleurer quand j'étais jeune, c'est lorsque mes parents nous ont appris qu'ils prévoyaient de boucher avec du ciment le terrier qu'avaient creusé des moufettes sous notre cabanon. Je leur ai piqué une crise, pour la première et seule fois de ma vie. Je les ai suppliés pendant des heures, je me suis mis les deux fesses dans le tunnel des moufettes en faisant bien attention de laisser passer un peu d'air, et mes parents m'ont menacé d'un bain de jus de tomate. Dans mon souvenir, il n'y a pas eu de bain ; j'ai probablement capitulé.

*
* * *

J'étais à l'épicerie avec mon père et, à l'autre bout de l'allée des produits surgelés, j'ai aperçu une fille aux cheveux noirs qui tournait le coin avec sa mère. Elle semblait avoir à peu près mon âge. Lorsque je l'ai perdue de vue, je me suis écarté de mon père pour la retrouver et la garder dans mon champ de vision. Je les ai suivies de loin, sa mère et elle, jusqu'à ce qu'elles quittent l'épicerie.

Je nous ai inventé une histoire. C'était une petite ville ; peut-être allions-nous nous recroiser sous peu. Je me suis promis de ne pas l'oublier. Je voulais qu'une fille habite dans ma tête et je travaillerais fort à ce qu'elle devienne un crush. Je ne l'ai jamais revue.

*
* * *

Aux funérailles de mon grand-père, je n'ai pas pleuré, mais je tremblais beaucoup, surtout pendant le sermon du prêtre. J'avais demandé à ma mère si Sacha pouvait être à côté de moi à l'église, et elle avait accepté. Nous étions donc debout, côte à côte, et il a dû me sentir trembler, parce qu'il m'a pris la main – pour me calmer, j'imagine. Je nous croyais discrets, mais quelques secondes plus tard, ma mère m'agrippait l'épaule et me tirait vers elle. J'ai levé la tête, mais elle ne s'est pas retournée, elle regardait droit devant. Elle hochait la tête en direction du prêtre et elle essuyait ses larmes noires de mascara du revers de la main. À l'occasion, elle laissait échapper un petit cri, et ça me rappelait la plainte que pousse un chien quand on marche sur sa queue.

* * *

Il m'a fait un cœur en Play-Doh rouge et je l'ai gardé dans ma poche jusqu'à ce que ses parents appellent chez moi et lui demandent de revenir pour souper, et quand il est parti j'ai mangé son cœur parce que j'adorais le goût salé de la pâte à modeler, surtout la rouge qui, j'en étais convaincu, avait un goût distinct de sauce à pizza.

* * *

Le nouvel asphalte noir du cul-de-sac luisait sous le soleil de juillet, les enfants du quartier se réunissaient

sur différentes pelouses en des groupes stratégiques, certains groupes fusionnaient parfois, mais le nôtre – celui que Sacha, notre amie Myriam et moi formions – demeurait toujours intact, personne ne voulait l’infiltrer.

Quand je m’excitais trop, quand je me sentais me perdre dans les univers que nous créions sur la pelouse de ma cour, je proposais à Sacha et Myriam que nous nous rendions au parc, parce que j’imaginai mes parents à la fenêtre, derrière moi, témoins d’une version de leur fils qu’ils ne connaissaient pas. Je ne voulais pas qu’ils se découvrent un nouveau fils ; je ne voulais pas trahir la sobriété que j’avais travaillé si fort à cultiver en leur présence.

* * *

C’est dans le parc que Sacha et moi nous sommes embrassés pour la première fois. Un long bec dans le tube rouge. Nous nous tenions le plus loin possible l’un de l’autre, et nous avons dû nous pencher et allonger nos cous pour nous rejoindre. Comme si le contact allait provoquer une décharge et qu’on devait se cambrer pour la recevoir. Les fois suivantes, nous nous tenions les mains, souvent, ou parfois même le visage. J’aimais sentir ses pommettes dans le creux de mes paumes.

* * *

Quand on la questionnait à ce sujet, ma mère soutenait qu'elle ne fumait pas. On trouvait parfois des mégots dans les platebandes ou dans la poubelle de la cuisine. Moi, je ne lui ai jamais demandé. Mais la fenêtre de ma chambre donnait sur notre cour arrière, et parfois, les soirs d'été, j'entendais, derrière le chant des cigales, quelqu'un se glisser jusqu'au fond de la cour, suivi du *clic* discret d'un briquet. Habituellement, il semblait falloir deux, trois essais pour allumer la cigarette. Je m'imaginai ma mère, son visage illuminé faiblement par la braise rouge, un sourire aux lèvres, contente d'avoir enfin trouvé un peu de calme, un peu de silence.

Ces sorties étaient de plus en plus fréquentes lors de nos derniers mois dans cette maison. Cependant, je n'ai jamais senti la fumée, et je n'osais bien sûr pas regarder par la fenêtre. Je restais solidement ancré dans mon lit, immobile, la tête contre mon oreiller, les yeux fermés.

* * *

Sacha et moi nous embrassions souvent, nous restions longtemps dans le tube rouge et nous nous serrions fort l'un contre l'autre. Lorsqu'il était temps de rentrer, nous devions pédaler vite ou courir, parce qu'il était passé l'heure à laquelle on nous attendait.

* * *

Tout ce que je souhaitais, c'était être un bon garçon. Je me façonnerais jusqu'à correspondre parfaitement aux attentes de ma famille, quitte à disparaître.

* * *

Je n'ai jamais dit à Sacha que je déménageais. Je suis parti, et je n'ai jamais eu de ses nouvelles par la suite. La dernière fois où nous nous sommes vus, c'était dans le trou de la haie de cèdres qui liait nos deux cours ensemble, et je lui ai demandé : « Combien de temps on pourrait rester cachés ici avant que quelqu'un nous trouve ? »

* * *

Un soir, pour jouer un tour à nos parents, ma sœur, mon frère et moi avons mis du sel dans leur pot de café Maxwell House. C'était un gros pot ; nous avons dû ruiner des centaines de tasses de café. Au fil des heures qui ont suivi, j'ai commencé à regretter. Je cherchais désespérément un alibi ; j'essayais de me convaincre que mon frère et ma sœur m'avaient manipulé. Le lendemain matin, je me suis assuré d'être le premier levé, et je me suis tout de suite posé à la table de cuisine, prêt pour le pire.

Ma mère m'a rejoint. Lorsqu'elle a pris sa première gorgée de café, nous étions seul·e·s dans la cuisine. Elle m'a regardé droit dans les yeux ; elle transpirait une colère ardente que je ne lui connaissais pas. Il n'existait

qu'un seul affront plus grave que celui de gaspiller de l'argent : celui de gaspiller de la nourriture. Elle m'a demandé si c'était moi qui avais fait ça, et j'ai répondu non, sans hésiter. J'ai dit que c'était la faute de mon frère et de ma sœur.

* * *

Évidemment, être un bon garçon n'appelle aucunement à être réellement *bon*. On peut mentir, trahir, contourner, calculer. L'important, c'est de préserver les apparences. Je mentirais autant et aussi longtemps qu'il le faudrait.

* * *

Nous étions étendus sur l'herbe mouillée, sous un érable. La pluie froide annonçait l'automne. Elle longeait les nervures des feuilles d'arbre avant de tomber sur nous en grosses gouttes. Nous nous étions chicanés plus tôt, et nous faisons maintenant semblant de nous boudier, en bons divorcés. Tout de même, nos épaules se touchaient. L'eau avait traversé mes pantalons et imbibé ma peau, mais je ne bougeais pas.

Quand j'en ai eu assez de l'humidité et de notre chicane, j'ai tourné la tête dans sa direction. Il a compris. Sans dire un mot, nous nous sommes levés pour trouver un meilleur abri.



Pourtant je respire (extrait de la série *Solitudes*),
encre et aquarelle sur papier, 9x10", 2018-2019

Pourtant je respire

Luisina Sosa Rey

Avertissement : violence conjugale

Ton corps est un territoire fragilisé, m'a dit un jour le physiothérapeute et ostéopathe qui me traitait à la suite d'un accident du travail. À plat ventre sur sa table, je lui faisais le récit des épreuves que mon enveloppe corporelle avait surmontées. Sous la palpation de ses mains, il pouvait sentir les points de tension, les nœuds, les blessures que je portais. Or, la plus grande et la plus béante se déroberait encore pendant plusieurs mois. Elle était là depuis tellement longtemps que je l'avais intégrée, voilant du même souffle ce qu'elle était, et surtout, son origine. Alors il traitait autour. Autour de certaines vertèbres, le long de ma colonne vertébrale, trois blessures musculaires. Ça s'était passé rapidement.

J'avais continué à travailler malgré la douleur. D'autres se seraient arrêtés immédiatement. Pour eux, ça aurait été une évidence. Pour moi, ça ne l'était pas.

Entorse cervico-dorso-lombaire : c'est ce qu'avait indiqué mon médecin sur le rapport d'accident à la Commission des normes de l'équité, de la sécurité et de la santé au travail. Le début d'un long parcours, solitaire et ponctué de doutes, au sein d'un système très peu hospitalier. Et mes ex-employeurs d'en rajouter à coup de médisances et de mensonges, allant jusqu'à adresser des lettres à mon médecin : *pourquoi n'avoir rien dit ? Pourquoi avoir continué à travailler ?* J'ai continué, parce que je le pouvais ; mon corps fonctionnait encore. Parce que je n'avais pas appris à être à l'écoute de mes limites. J'avais appris le contraire. Je savais nier mes émotions et mes sensations mieux que je ne savais les exprimer. Entre le déni et la dissociation, il y a une marche, une marche haute, et cette marche, je l'avais franchie bien avant mon accident du travail.

Ce qu'on appelle « dissociation » englobe un vaste ensemble d'expériences psychologiques. Elle correspond autant à un détachement de notre entourage immédiat au cours d'un événement particulier qu'à une forme plus sévère, un détachement complet dans un contexte d'expériences physiques ou émotionnelles données. La dissociation nous projette hors des mots et hors du temps usuel. Elle nous laisse devant un vide sémantique, une rupture de sens. Ainsi, mon corps me criait d'arrêter de travailler, d'arrêter de bouger. J'ai continué malgré la douleur. Jusqu'au matin où je me suis réveillée emprisonnée en moi. Prise en otage, sous la menace d'une douleur puissante, une irradiation qui traversait tout mon dos, du sacrum jusqu'à la nuque. Comme des décharges électriques. Comme si une main géante glissait ses longs doigts squelettiques entre mes côtes, pour agripper et tordre ma colonne vertébrale. La douleur m'a gardée prisonnière de mon corps et de mon lit, des mois durant.

J'avais connu d'autres lits de très près, comme ça. Forcée de rester allongée par une pression invisible qui pesait sur moi.

Un mal-être constant qui maintenait mon esprit dans un état de noirceur.

Cette fois-là, la fois de l'accident du travail, c'est l'été, et je suis souvent seule des jours entiers. De ma vie sociale, jusqu'alors si vivante et peuplée, ne restent que quelques êtres. Des mois plus tard, alors que je chemine sur le plan de la réadaptation physique, j'ai un accident de voiture. Un accident bête. Un étudiant étranger peu habitué à la conduite en hiver percute l'arrière de la voiture de mon père. Une personne dans un corps en bonne santé n'aurait sans doute ressenti qu'un inconfort ou de légères courbatures. Mais mon corps était encore vulnérable, fragile, facile à décomposer.

Bien que mon état physique se soit détérioré à la suite de ce deuxième accident, c'est surtout mon état psychologique qui a basculé. Entièrement. Le déséquilibre psychique extrême dans lequel je me suis retrouvée m'a menée tout droit vers le fauteuil gris-bleu de ma psychologue où je m'assois toutes les semaines depuis maintenant trois ans.

Je porte à l'intérieur une blessure que ni les radiographies, ni les résonances magnétiques, ni les électromyogrammes auxquels je me soumetts ne peuvent révéler. Une lésion qui ne se sent pas sous la main, impossible à toucher. Pourtant, moi, je la sens. Je tremble imperceptiblement. Une onde se répand dans mon corps. Elle est vertige et angoisse. Cris étouffés et larmes ravalées.

Et si ma douleur n'avait eu qu'une fonction réelle, celle de m'arracher à cette vie que je menais sans m'y épanouir ? J'avais choisi le chemin de la fuite par souci de survie. Et par souci de survie, je me suis déracinée. Ma trajectoire ainsi embrouillée, j'avais sans direction.

J'avais dix-neuf ans. Il en avait vingt-neuf. C'était à la fin du mois de septembre. Je l'ai vu pour la première fois lors des Journées de la culture de Montréal. Il était à l'extérieur, devant l'immeuble du Chat des artistes. Il faisait de la peinture en direct. À ses côtés, un autre collègue-peintre. Ils riaient tous les deux, parlaient avec les passant·e·s, semblaient profiter d'un moment bien agréable sous le soleil de fin d'été. J'étais allée seule là-bas. Même enfant, j'aimais les moments où je pouvais être seule.

J'ai craqué pour son sourire. Il portait une tenue d'atelier. Une paire de pantalons blancs maculés de peinture, un t-shirt de baseball blanc avec des manches couleur corail. Sale, lui aussi. Il portait une casquette blanche avec, écrit en grosses lettres, Rona ou Home Depot. Je me souviens d'avoir pensé que c'était une bonne blague pour un artiste peintre. L'humour derrière ce choix m'a charmée. Au-delà de ces détails, je me rappelle même ce que c'était que d'être moi, *Luisina*, à ce moment précis de ma vie. J'étais légère. Ouverte sur le monde. Sociable et radieuse. Non sans écorchures, mais pas brisée.

Je me souviens encore, avec une étonnante clarté, dans mon souffle, mes tripes et ma tête, de tous ces détails. Mais je n'arrive pas à me souvenir de la couleur de ses yeux, s'ils étaient verts ou bleus. Et si je ne parviens pas à m'en souvenir, c'est que mon cerveau bloque, me protège. C'est un symptôme bien connu du trouble de stress post-traumatique. Tourner ma pensée vers la couleur de ses yeux me ramène invariablement à cette image, lui qui me hurle dessus. Cet homme qui me traite de tous les noms. La couleur de ses yeux, je ne peux pas m'en souvenir parce que je le refuse. Je ne peux pas, pas encore, me remémorer la couleur de ces yeux qui me voient souffrir, qui consentent à me blesser, volontairement, à répétition... Ces yeux... et la blessure profonde et sombre à l'intérieur de moi, se creusant petit à petit,

jusqu'à devenir un trou abyssal. Et je suis tombée. Tombée fort. Tombée loin dans ce trou.

Je n'en parlais à personne. Je m'étais retirée du monde. Et à l'intérieur de moi, je me noyais.

Les blessures psychiques sont invisibles. Elles peuvent demeurer longtemps indétectables.

Il y a eu un coup. Une gifle. La paume de sa main bien ouverte, contre mon visage, qui fait rougir ma joue, et un son particulier qui détonne. Le son de cette gifle, je ne l'oublierai jamais. Un son qui dit : *soumets-toi*.

Un coup pareil, il n'y en a eu qu'un seul.

Mais il y a aussi eu la fois où il m'a enfermée dans la minuscule salle de bain de notre appartement. Avec tout le poids de son corps contre la porte pour m'empêcher d'en sortir. J'ai cru m'asphyxier. Quelques minutes qui m'ont fait perdre la tête. Les larmes, les cris. *Laisse-moi sortir*. La fissure en moi était totale. Perte de repères. Perte de contrôle. Le sentiment d'être en danger et complètement seule, sans défense. La sensation de vouloir mourir tant le vertige de la peur me déchire de l'intérieur.

Il y a eu ce matelas posé par terre à côté du lit parce que je bougeais trop, la nuit. Le chien qui devait dormir par terre, c'était moi. Il y a eu ce que je ne pouvais pas manger et ce que je devais manger. Il était végétarien. Je ne l'ai jamais été. À qui voulait bien l'entendre, il prétendait ne pas tenir un discours moralisateur quant aux préférences alimentaires des un·e·s et des autres. Mais moi, à la maison, j'avais droit à une tirade d'insultes

si j'osais émettre quelque réserve que ce soit face à ce qu'il me proposait d'avaler ou d'acheter. Au bout d'un certain temps, je ne contestais plus. Il avait réussi. J'obéissais. Il n'avait plus à me sommer de me soumettre : j'étais soumise.

Il y a eu la fois du sang. Le poing fermé, il a frappé sur l'abat-jour en verre d'une petite lampe que mon père m'avait offerte. Je n'entendais plus rien. La lampe. Le verre brisé. Sa main ensanglantée. Ce liquide, cette couleur. Ce rouge m'a tirée de la torpeur engourdissante dans laquelle je m'étais enlisée.

Parce que ça ne commence jamais par les coups.

Je sais aujourd'hui que si j'étais restée dans cette relation, la violence aurait continué d'augmenter en gravité. Il y avait déjà eu une gradation dans la violence, jusqu'à l'incident de la lampe.

Les personnes comme lui savent alterner entre les moments de domination, de contrôle, et les moments d'accalmie, de douceur, de tendresse. À coups de détournements cognitifs (gaslighting), les agresseurs viennent brouiller la piste que tracent les drapeaux rouges. Alors qu'il y a toujours des drapeaux rouges.

Les personnes comme lui existent. Les psychopathes, sociopathes, pervers narcissiques sont bien réels. Ils ont beau ne pas être la norme, ils marchent néanmoins parmi nous. Volontairement, ils peuvent faire du mal, et ils en font. Dans une ultime volonté de domination, ils peuvent vous tuer. Ils savent aussi, surtout, vous tuer en série. À plusieurs reprises. À petit feu. Mort protéiforme, qui en passe par la blessure, la transgression des limites, le viol, l'intégrité anéantie. Jusqu'à ce que la honte nous étouffe. Nous expulse de la vie.

Au sens de la loi, la présence de la violence physique est essentielle pour reconnaître à la fois la victime et l'agresseur. C'est donc ironiquement grâce à cette seule et unique gifle que toutes les autres transgressions, tout aussi réelles et destructrices, ont été reconnues par le système, et que j'ai été prise en charge par la Direction de l'indemnisation des victimes d'actes criminels. Il m'a frappée, oui, c'est arrivé. J'avais tenté de lui tenir tête. En me frappant, il avait fait valser mes lunettes sur le plancher, et comme je suis très myope, cette gifle, doublée du fait que je voyais flou, m'avait rendue minuscule devant lui. Figée, glacée, je ne comprenais pas ce qui venait de se passer.

J'ai fui la mémoire de cette histoire pendant dix ans.

Mon petit frère ne comprenait pas que je sois encore tellement affectée, des années après la rupture. Le déni et l'évitement m'ont permis de survivre et de continuer d'avancer. Or, s'ils permettent de survivre, ces mécanismes ne guérissent pas le trauma. Celui-ci reste tapi dans l'ombre et on en traîne parfois le poids des mois, des années durant. Mon frère ne comprenait pas mon diagnostic de stress post-traumatique. Après tout, je n'étais pas allée à la guerre. Non, c'est vrai. Mais j'ai les symptômes d'un trauma complexe, comme celui des victimes de prises d'otage. Ce qui distingue la violence conjugale, c'est la répétition des pertes de liberté aux mains d'une personne qu'on aime. Et ces guerres, c'est à l'intérieur qu'on les gagne, ou qu'on les perd.

Plusieurs années plus tard, un 31 décembre, je ne suis plus avec lui et je travaille maintenant dans un restaurant très fréquenté de Montréal. Tous les clients sont partis, il ne reste que l'équipe de salle, mon employeur, et sa conjointe. C'est la veille du jour de l'an et nous avons tous trop bu. Assise au comptoir, je parle avec une collègue en partageant une bouteille de bulles. Une

dispute éclate un peu plus loin. Et puis, aussi, *ce son*. Un son d'une troublante familiarité qui pétrifie jusqu'aux tréfonds de l'être. Mon employeur vient de gifler sa conjointe devant tout le monde. Il sort du restaurant. *Qu'est-ce qui vient de se passer ?* dit-elle. Au bout de quelques minutes, il est revenu, et elle est partie avec lui.

Le lendemain matin, ma première pensée est pour elle. Je lui écris, inquiète. Elle aimerait parler, je passe la voir. Assise sur son divan, je l'écoute, pendant des heures, me raconter les écueils de cette relation abîmée. Une gifle, ce n'est pas un coup de poing, les dommages sont moins visibles. Le mal que ça fait, sous la peau : c'est souvent ça qui est mal compris, de la violence conjugale.

Cette gifle dont j'ai été témoin a provoqué un glissement de terrain à l'intérieur de moi. A agi tel un déclencheur. Les temps, les corps se sont repliés. J'étais cette femme et cette femme était moi, l'espace d'un instant. Insomnie chronique. Torticolis fréquents. Anxiété difficile à contrôler. Le sentiment d'être enfermée, de marcher sur une corde raide. Les larmes. La peur. Cette peur de ne pas être assez bien. De ne jamais être à la hauteur.

Pour mon ex-conjoint, j'étais à la fois jamais assez et toujours trop. Pas assez intelligente. Pas assez mature. Pas assez talentueuse. Trop coquette. Trop jeune. Trop indépendante financièrement. Trop ambitieuse. Comme tout de moi était l'objet d'une critique, je me suis réfugiée petit à petit dans cet espace caché, secret et silencieux qu'est la pensée hors du réel. Avec lui, j'ai commencé à m'effacer.

Je n'écrirais plus. Cette limite, il l'avait aussi transgressée. J'ai arrêté de recueillir mes pensées pendant près de dix ans.

Ce n'est qu'en convalescence, à la suite de mon accident du travail, que j'ai repris mes carnets. Et seulement par fragments. Je n'arrivais pas à écrire plus d'une phrase par page. J'avais un blocage. La poésie énigmatique de mes fragments servait de cache, de barrière, de protection au regard de l'autre. À son regard qui me hantait encore, ravivé par l'accident, par toutes les collisions. *Des bouteilles sans mer*. Un message codé dont je serais la seule à connaître la signification.

Immobile dans mon lit, j'échappais les heures. Le passé avait enveloppé le présent. J'étais à nouveau une spectatrice, une figurante dans ma propre vie. Autour de moi, la vie se poursuivait, mais la mienne s'était arrêtée, pour une deuxième fois depuis cette relation.

Enfant, lorsque l'enseignante nous avait demandé ce qu'on aimerait être quand on sera grand·e, je me souviens d'avoir pensé : *moi, quand je serai grande, j'aimerais être quelqu'un*.

Avant lui, à dix-neuf ans, j'étais ce que l'enfant souhaitait : j'étais quelqu'un. Avant lui, je connaissais enfin la liberté de mon premier appartement, le rythme de mes journées, de mes allées et venues. Rentrer quand je veux ou ne pas rentrer du tout. Sans devoir avertir.

J'ai aujourd'hui trente-trois ans et je me rends compte qu'au cours des dix dernières années, je me suis construite avec des fondations de fortune. Je suis un chantier remuant débris et poussière. Un objet de porcelaine fait de morceaux brisés. Tessitures cristallines, le son d'éclats de verre sur le plancher. Ma vie cristalline. Comme cette lampe, comme cette bouteille de vodka fracassée contre le sol de céramique dans cet appartement du quartier Hochelaga. Il y avait encore de l'alcool dedans. C'est

moi qui l'avais lancée. C'est la seule fois où j'ai tenté de dire : *Arrête. J'en ai assez.*

Explore Porcelain Wild Ghost étaient les mots que j'avais pigés un jour dans un jeu magnétisé qu'on colle habituellement sur le frigo. *Explore Porcelain Wild Ghost*. Ces mots me parlaient. Ils me parlent, au sens où je les entends en moi. Ils opèrent un dessaisissement du réel. Explore la porcelaine, fantôme sauvage. Une invitation, un ordre. Toucher la porcelaine. La fragilité. Les fissures. Mes morceaux. Les fondations précaires et chambranlantes que j'ai cru, à tort, être mon identité. Les laisser s'écrouler. Libérer mon souffle, me laisser flotter au-delà de ma mémoire. Réinscrire en moi le désir de créer, l'urgence du devenir.

Wild Ghost. Si je suis un fantôme, c'est que je suis morte. Et si je suis sauvage, c'est que mon esprit s'échappe de la réalité. Parfois. Souvent. Je me confonds dans mon animalité. Qu'en serait-il d'autre, sinon, de ces amours à la chaîne du reste de ma vingtaine? Une relation après une autre, sans reprendre mon souffle. Animalité, désir, passion, amour total comme des feux d'urgence. De danger. De survie. Des amours de survie.

Ce que je tente de dire, c'est que je suis vivante. Si je traverse encore des moments d'obscurité parsemés d'éclaircies, je suis aujourd'hui bien vivante.

Mes failles laissent entrer la lumière. Qu'elles soient heureuses ou douloureuses, les épreuves font de nous les architectes de notre existence. J'ai fait naufrage il y a dix ans. J'ai aujourd'hui l'âge que lui avait lorsque je l'ai quitté. Mais son fantôme revient me hanter chaque fois que je me rapproche d'une émancipation. C'est pourquoi l'écriture de ce texte m'aura été si éprouvante,

avec la recrudescence de symptômes de stress post-traumatique. Après trois ans de thérapie, je vous écris, enfin, je crois, depuis l'autre côté de la tempête. J'ai trente-trois ans. Je suis Verseau. Brune, et d'origine argentine. Je parle espagnol, français et anglais. Je pense dans les trois langues. En réfléchissant à la personne que je suis devenue, je réalise que je suis, en dépit des obstacles que j'ai eu à surmonter, quelqu'un qui ose. Quelqu'un qui vit.

Aujourd'hui, je suis une femme qui parle, qui crée, qui s'ouvre, qui écoute, qui aime et qui mord. Même si pour cela, il m'a fallu mourir d'abord.

Voir une femme

Laurence Perron

Voir une femme. C'est ainsi que s'intitule un petit livre posthume de l'autrice et photographe suisse allemande Annemarie Schwarzenbach (1908-1942). En soixante pages, elle raconte sa rencontre amoureuse avec Ena Bernstein à Saint-Moritz, alors qu'elle a vingt et un ans. Dans le huis clos d'une station de ski, Annemarie regarde les femmes qui la regardent en retour. Le désir apparaît dans l'espace créé entre les œillades lancées.



Le manuscrit a été retrouvé par hasard par l'historien Alexis Schwarzenbach, le neveu d'Annemarie, parmi ses archives conservées à Berne. Dans la postface, ce descendant explique qu'il ignore comment le texte a pu se dissimuler là si longtemps sans être pourtant indiqué au dépôt. Déjà, par les vertus de cette situation particulière, le récit entre dans le régime de la revenance. C'est l'exact opposé d'une fiche fantôme – ce papier cartonné que les bibliothécaires insèrent sur les rayonnages pour indiquer l'emplacement d'un livre manquant. À l'inverse, les feuillets de *Voir une femme* sont bien là, mais leur présence est spectrale. Pendant près de soixante ans, ils ont attendu leur lecteur-riche.

* * *

Annemarie Schwarzenbach grandit en Suisse alémanique dans une famille bourgeoise dont elle va vite se détacher en raison de la sympathie de ses parents envers le régime nazi. Proche de la famille Mann (elle entretiendra d'ailleurs une relation d'amie-amante avec Erika Mann), elle signe plusieurs articles dans le périodique antifasciste *Die Sammlung*. Ouvertement lesbienne, elle épouse son ami, le consul de France à Téhéran Achille-Claude Clarac (lui-même gay), pour s'émanciper de sa famille. Après un doctorat en histoire, elle publie son premier roman et se met à parcourir le monde, armée de son Rolleiflex, grâce auquel elle produit plus de 300 reportages photographiques, dont une bonne partie (environ 3 000 clichés) est disponible en libre accès sur Internet.

* * *



L'ensemble des images créées par Annemarie forme un portrait époustouflant des conflits qui façonnent le visage du xx^e siècle : montée du nazisme en Allemagne, émergence de l'Union soviétique, Grande Dépression, naissance du syndicalisme en Amérique, ségrégation raciale dans le sud des États-Unis, exploitation coloniale de l'Afrique, etc. Bien qu'il ne s'inscrive pas dans une

économie visuelle d'exotisation de l'autre, le travail d'Annemarie est tout de même rendu possible par un contexte colonial qui, s'il n'oriente pas nécessairement la manière dont sont produites ces images, détermine néanmoins qui est en mesure de les prendre – et de se déplacer pour le faire. Elles ne sont peut-être pas des images impérialistes, mais elles sont résolument des images *de* l'impérialisme.

Ces photographies sont indéniablement belles, mais ce ne sont pas elles qui m'appellent le plus. Entre les reportages sur l'Afghanistan, le Congo, le Turkistan, surgissent des images d'Ella Maillart, Barbara Hamilton Wright, Erika Mann, Marianne Breslauer, Margot Lindt. D'autres femmes aussi, que je ne parviens pas à identifier. Des visages que je reconnais et aime tout de suite, qui regardent avec tendresse et espièglerie l'objectif de la caméra, et qui sont captés avec



la même affection douce. Ce sont les amies, amantes, complices d'Annemarie. Leur visage, leur regard sont ceux qu'on ne voit jamais. Si l'on peut en dire autant des sujets qui figurent dans les archives de reportage, je perçois une différence significative : Annemarie appartient à cette communauté de femmes qu'elle regarde. La caméra n'est pas là pour mettre la photographie à distance de ses modèles, mais bien pour l'installer parmi elles.



*
* * *

« Voir une femme, une seconde seulement, dans le seul et bref espace d'un regard, pour ensuite la perdre à nouveau, quelque part dans l'obscurité d'un couloir, derrière une porte que je n'ai pas le droit d'ouvrir¹. »

Voir *une* femme. Pas *les* femmes ou *la* femme, pas celle-ci ni celle-là en particulier. Peut-être que cet article indéfini est

1. Annemarie SCHWARZENBACH, *Voir une femme*, traduit de l'allemand par Etienne Barilier, Zurich, Éditions Métropolis, 2008, p. 17.

ce qui rend si facile la projection. Je lis là comme un mot d'ordre sur la manière dont on peut et doit regarder les photographies pour *imaginer* mais aussi pour *imager*, dans leur singularité quelconque, ces lesbiennes qui reviennent, cigare au bec et redingote négligemment portée, à travers l'écran de mon ordinateur.



* * *

Il est dit d'Annemarie qu'elle aimait le risque, la morphine, les nuits longues. Que son goût pour la vie n'avait sans doute d'égal que le pouvoir attractif qu'avait sur elle la dépression : morte d'un accident à trente-quatre ans, elle avait déjà effectué deux tentatives de suicide

par le passé. Il est dit d'Annemarie que son magnétisme androgyne faisait instantanément tomber amoureux-ses ceux qu'elle rencontrait. Je n'ai pas de difficulté à le croire, puisque moi aussi je m'amourache d'elle dès que j'apprends son existence, dès que je croise son regard sur une photo prise par Marianne Breslauer. Dès que je vois une femme – *celle-là*. À travers ses yeux, j'en observe tant d'autres. Ses photos sont des actes d'amour.



*
* * *

Voir une femme. Tout de suite, le titre de l'inédit me fait penser à celui d'un roman de Renée Vivien, poète symboliste dont le surnom était Sapho 1900. Son roman lesbien, *L'aimée* (1904), est d'abord paru sous le titre *Une femme m'apparut*. Voir, apparaître : qu'est-ce qui se joue là dans ces différentes modalités de présence au sein de la littérature lesbienne du xx^e siècle ? Ces deux romancières ont également en commun de transfigurer le nom de la femme aimée pour en camoufler l'identité. Peut-être voit-on une femme car on ne peut la nommer ?

Ces deux titres sont par ailleurs incertains, ayant été changés au fil du temps, ou choisis par d'autres (le manuscrit de Schwarzenbach n'en possède pas, et il s'intitule ainsi car ce sont les mots qui ouvrent le texte – *Eine Frau zu sehen*) ; ce sont des titres-spectres, comme ces photographes et écrivaines lesbiennes que l'histoire de l'art a gommées. À ces femmes effacées, ces textes disent, du fond de l'histoire, qu'elles sont aussi des femmes vues. Les femmes s'aiment, se regardent. Elles se voient, s'apparaissent les unes aux autres.



* * *

Dans ces titres qui convoquent la voyance et l'apparition, il y a quelque chose du fantôme, du spiritisme (et peut-être, en outre, cela pointe-t-il vers la photographie comme acte de saisie face aux évanescences). Est-ce une invitation à invoquer les spectres de nos aïeules queers, en se munissant d'une planche de ouija plutôt que d'un livre d'histoire, où l'on sait déjà qu'on ne les retrouvera pas?



Lorsque je parcours les archives visuelles d'Annemarie, je dénicher également certains paysages où surgit, dans le cadre de la photo, l'ombre portée de la photographe, qui fait figure de négatif pour sa silhouette réelle. Est-ce ça, voir une femme? Observer son ombre s'étendre dans le champ de l'image, à la fois présente et absente de la représentation où elle se glisse subrepticement?



* * *

Regarder les images d'Annemarie me fait du bien. Elles sont comme une respiration, le bouche-à-bouche que me font mes grand-mères gouines. Des photos comme des lettres d'amour adressées par une communauté de revenantes à l'avenir qui saura correctement les accueillir. Son prénom, qui s'écrit sans trait d'union (faut-il s'en étonner, pour cette femme que son entourage décrit comme entière?), crée pourtant des jointures entre les temps. J'oscille entre l'envie de la désigner uniquement par lui – je me sens proche de celle qui m'invite dans l'image, et qui a d'ailleurs lutté si fort pour se distancier d'ancêtres dont ce patronyme, Schwarzenbach, est l'indice – et le besoin de ne pas la reléguer à une familiarité qui est souvent le symptôme d'un manque de légitimité lorsqu'il est question du travail des femmes.

* * *

« [...] mais voir une femme, et sentir dans le même instant qu'elle aussi m'a vue, que ses yeux se fixent sur moi, interrogateurs, comme si nous devions nous rencontrer sur le seuil de l'étranger, de cette frontière obscure, accablée, de la conscience². »

Malgré les forces qui l'effacent, peut-être l'empreinte d'Annemarie est-elle si importante pour nos mémoires parce que ses images nous aident à nous sentir *vues* à notre tour. À travers son objectif, c'est moi que je regarde ; moi qui suis dans l'image sans m'y situer, face à elle. Toutes deux, nous sommes pareilles à cette robe oblique, à cette figure de femme évidée qui signale la présence d'un corps disparu, traversé par les vents.

2. *Ibid.*, p. 17-18.



À la merci du passé

Sarine Demirjian

Notre naissance sera toujours précédée d'une histoire : celle de nos parents, de notre pays, de notre peuple. À l'inverse des romans, qui se démarquent par leur finitude, elle est continue, sans fin. Ayant activement participé à notre conception, elle s'entrelace avec l'histoire qui sera bientôt la nôtre. Trahie par les mots des persécuteurs et de leur descendance, elle est portée par les actions, les relations, les émotions.

nous sommes né·e·s, accueilli·e·s par une histoire amorcée
vous habitiez Gesaria
devenu Kayseri
Hadjin devenu Saimbeyli

je suis née
happée par les répercussions de Notre Votre Notre Votre passé
ne négligeons pas la beauté de l'inachevé
vos lettres retrouvées
la suite du récit
je Vous la promets

L'histoire débute en 1915. Au mois d'avril. La verdure émerge lentement de la stagnation qui lui était imposée. En Arménien, « avril » (սարիլ) signifie « vivre ». Bien avant de connaître la vie, c'est la mort qui Vous a accueilli·e·s. Les cris et les pleurs ternissent les moments à venir. Le printemps se fige, laissant place à l'inertie.

Quatre-vingt-trois années plus tard, je suis née. Ma naissance renferme en elle les récits de ceux ayant péri. Transmission héréditaire : des cheveux bouclés, des yeux bruns et une douleur inexprimable. À peine âgée de quelques mois, je voyais mon parcours déjà tracé dans l'imaginaire de toute notre collectivité. J'irai à l'école, je me marierai, j'aurai des enfants. En assurant notre continuité, Nous incarnons l'espoir de pouvoir Vous honorer.

nos larmes écarlates coulent à flots
alors que le temps était censé guérir nos maux
après plus de cent ans
pourquoi
les pages sont encore tachées
ensanglantées
souillant les mains
qui osent les tourner

Le mot « génocide » m'a d'abord été expliqué à l'école primaire arménienne. Malgré mon incapacité à comprendre le sens exact du mot, je remarquais que sa mention s'accompagnait d'un frémissement de la voix et d'un regard empli de haine. Bien avant de pouvoir saisir la complexité du langage, les enfants partagent avec les adultes la possibilité de communiquer avec leurs émotions. Confrontée à l'horreur qui ne pouvait se nommer, je sentais l'impuissance croître en moi.

« tu épouseras un Arménien »
 je prie au ciel
 alors que mes poumons
 se remplissent
 de terre

À l'adolescence, l'impuissance s'est métamorphosée en honte. Je souhaitais me détacher de la narration qui forgeait Notre identité. Je serais l'opresseur, et non l'opprimée. La violence se poursuivait. En public, je chuchotais l'arménien. Je déclinais les invitations aux événements culturels. Je simulais un accent québécois. Enviais la beauté de ceux qui ne me ressemblaient pas. J'espérais anéantir les résidus d'une culture que j'abritais en moi. Massacre invisible, mais d'autant plus dangereux.

mon nom est un produit importé
 à reshipper vers
 Vous et Nous Nous et Vous Vous et Nous
 je me balance délicatement
 entre des pronoms personnels
 me perdre
 en espérant me retrouver

Pour la majorité d'entre Nous, la plaie héritée s'est cicatrisée en haine, en nationalisme ou en honte. L'amour s'est égaré en chemin. Le ressentiment éprouvé se dirige vers soi. Comment peut-on s'aimer en l'absence d'un dialogue ? En continuant de nier la gravité de ce que nos ancêtres ont enduré, les conversations rejouent la violence vécue. Comment peut-on pardonner l'autre et soi-même en l'absence de mots pour définir la douleur ? Nos voix se désintègrent au fil des années, nous empêchant de nous parler, mais, surtout, de nous écouter.

la rage transperce nos langues
en extinction

les oiseaux
s'envolent et s'évaporent

un dialogue de sourds
en boucle, en boucle, en boucle, en boucle, en boucle

le doudouk est
le souffle
de la tristesse
enivrante

j'orne mon corps des vestiges
une terre que je n'ai jamais connue

Aujourd'hui, l'histoire se poursuit. Elle se réécrit. Raconter, c'est accepter le passé, tout en reconnaissant le présent à réparer. C'est avec l'amour que j'aimerais réinventer ce que c'est que d'être une Arménienne rescapée.

L'ordre naturel des choses

Christophe Charland

En spéléologie, on parle de perte quand un cours d'eau s'engouffre ou qu'il infiltre le sous-sol par les fissures et les fentes du karst. La perte désigne la disparition du corps d'eau ; on appelle aussi cela une dépression close.

Le lieu d'une perte est toujours localisé, localisable. Dans mon ventre, un vide m'avale.

Je n'arrive à oublier aucune des images qui ont creusé l'abîme en moi.

D'abord : une nuit est constellée de cratères. La fenêtre entrouverte de la chambre laisse planer une odeur de silence très froid.

L'énigme des corps-ruptures devient visiblement très obscure. La catalepsie seule peut maintenant imiter les formes de l'ombre tracée par la lune et sa lumière.

La séparation est plus nette à cette heure où tout n'est qu'à moitié visible.

Toujours : les corps revêtent leur ombre. L'ordre naturel des choses aménage une forme de clivage que seul le jour sait éclairer.

Ma vision gravite dans cet espace et son mouvement m'enfoncé dans le ressac de mon épuisement. Un interstice se creuse entre les mots, dans la marge des pages, entre toi et moi.

Le silence a sa manière d'unir les corps et leur distance.

Souvent : la lumière du matin prend possession de la chambre et rappelle l'exigence du défilement. On entend le fracas très clair de mes rêves enfoncés dans le lit.

Les plis des draps dévident un secret très intime qui ne ressemble en rien au corps. Le jour répand son éclat pour y effacer chacune de mes traces.

J'écris pour noircir l'espace et peut-être discerner d'autres contours aux choses.

Ensuite : le corps se lapièse. Les lignes de faille et les points de rupture deviennent très saillants.

Mon engloutissement dissimule un fracas de voix, une fracture du sens. Mes mots prêtent leur aphasie aux images.

Sous-exposer la parole m'éviterait peut-être de me souvenir autant.

Finalemant : les reflets deviendraient moins éclatants. Quelque chose qui ressemblerait à peu près à mon ombre s'imprimerait sur le mur de la chambre.

Aucune science ne saurait expliquer ce débordement. Cette image ne saurait se répéter que sous les espèces de l'insistance.

Parce que l'écoulement de l'encre sur la page imite à sa manière celui de ma perte.

Au bout du regard,
l'obscurité nous fuit

Camille Bernier

*Il allait peut-être falloir l'enterrer, mais
comment enterrer une image¹ ?*

HERVÉ GUIBERT

Au bout du regard

Au départ, une proposition d'Hector Ruiz entendue l'été dernier² : le poète mentionnait que certains lieux peuvent presque nous enjoindre de les raconter. Lieux, donc, dont on aurait le *devoir d'être témoin*. Mais, tout de suite, ma réflexion m'éloigne de sa proposition, et elle continuera à le faire, guidée non par la discipline qu'exige une injonction au regard, mais par la curiosité et « le désespoir de l'image³ » inévitablement sans public. Je pense dès lors à d'autres lieux qu'il faudrait laisser sans témoin et qui veulent être laissés tranquilles. Sans prétendre garantir la véracité de leurs intentions, je pense à ces lieux qui pourraient vouloir exister sans nous, les humain·e·s : les fosses océaniques les plus profondes où toute lumière artificielle chamboule nécessairement le vivant qui s'y anime ; les forêts, découpées par le bruit d'une autoroute, etc. Je pense enfin aux derniers endroits « inexplorés »,

1. Hervé GUIBERT, *L'image fantôme*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, p. 168.

2. Lors d'un entretien dans le cadre de l'Université d'été en Lettres et création littéraire, à Rimouski, en 2021.

3. Hervé GUIBERT, *op. cit.*, p. 18.

s'il en reste. Je n'ai pas le désir d'y aller, mais ils m'habitent, et la curiosité me pousse toujours à *tenter* de les formuler.

Ces enjeux sont impossibles à dissocier d'une posture face au mouvement de « découverte » et de conquête du « monde connu » qu'est le colonialisme. Une de ses violences a été de présumer que les écosystèmes colonisés avaient *besoin* de ceux qui débarquaient, besoin de leur aide, de leur langage, non seulement pour survivre, mais aussi pour se raconter. C'est pourquoi je présume qu'il reste des lieux qui pourraient vouloir se protéger de la présence occidentale et blanche, de nos langues et de nos récits. Je sais que les lieux évoqués par Ruiz, ceux qui *demandent la narration*, font déjà partie de notre communauté et nous sont visibles. Le fait d'en devenir témoin ne leur *nuît* pas ; au contraire, à partir du moment où nous leur prêtons attention, ils cessent de passer inaperçus et d'être négligés par notre posture. Pour eux, la visibilité est la condition d'un soin pouvant leur être offert. Or, j'aimerais plutôt réfléchir aux espaces qui sont encore, pour moi, invisibles et insondables, qu'ils soient de ce côté-ci ou de l'autre de ma chair, en moi comme au-dehors, dans les champs d'écriture intimes. Je fixe la limite du visible à l'œil nu, en consentant à ne pas tout voir, en acceptant que dépasser cette limite m'amène dans la spéculation.

Il existe des lieux dont la frontière m'est opaque. L'imagination est le seul moyen pour les voir. Je cherche de ce fait ces moments où mon regard s'arrête et où les points de vue qui ne m'appartiennent pas se superposent telles des couches de sens, pour former l'image composite et hors de moi d'un lieu. Mes mots se cognant aux limites de ma vue, cette accumulation de failles, de brèches dans le langage, suscitée par la présence d'autrui, fait au moins apparaître la vie *possible* dans l'irreprésentable. Car nos angles morts sont peut-être moins des murs que des fenêtres, révélant qu'existent des réels que d'autres savent éclaircir. Il est toutefois des endroits qui, effrayants, ne sont que trous, et où *voir*

est une douleur que tous les yeux s'évitent. La seule image qui m'en parvient ressemble à la tache du soleil fixé trop longtemps.

L'obscurité nous fuit

Ainsi en est-il de mes trous de mémoire qui témoignent des instants qui se cachent de moi, événements abandonnés et sans nom, plus faciles à perdre encore, prêts à la fugue. Souvent ils se soustraient volontairement à moi, et j'aimerais leur demander pourquoi ils me quittent.

Le rapport aveugle à certains souvenirs se prolonge dans un dispositif qui convoque le regard : la photographie. Des images me rappellent des endroits, des moments auxquels je voudrais revenir. Je suis alors attirée vers le visible que protège la pellicule, une reproduction exacte d'un souvenir à graver dans ma peau, me confirmant : « c'est arrivé, tu étais ici ». Je peux l'ajouter à ma mémoire sans trop de débats. Je me sens également tirée vers l'invisible *dans* l'image, qui incarne ses potentialités futures et mon désir d'en vouloir plus, qui est l'espace encore vide que je réserve en mon esprit, l'exigence nécessaire pour qu'émergent d'autres rencontres dans le même lieu. De cet espace, je ne peux qu'aménager les contours et éclairer l'entrée pour signaler une présence à venir.

Dans d'autres cas, et c'est là que je me mets à contourner le lieu d'où je pense⁴, des images ne peuvent que me rappeler l'impossibilité de répéter la rencontre, la relation qu'elles illustrent : parce qu'elles n'auront plus jamais lieu. Parce que les personnes qui y figurent, mortes ou absentes, ne sont plus de ma vie. La photographie crée des actes de présence ; réactive le sens des objets nous montrant « le Particulier absolu, la Contingence souveraine⁵ » de la scène capturée. Quand je regarde mes photos,

4. Et même en écrivant cette phrase, je me détourne, regarde ailleurs et cherche la distraction pour m'empêcher de continuer à écrire.

5. Roland BARTHES, *La chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, Gallimard, 1989, p. 15.

les papiers mats et glacés étalés devant moi, je vois le singulier, le hasard, et cela m'attire vers l'image. Parfois, le Particulier y brille tellement fort, seule relique de mes disparu·e·s, que je me détourne, et mon regard fuit vers des paysages génériques dont je n'ai aucun souvenir. Ces lieux, les absent·e·s ou les mort·e·s ne les visiteront plus jamais, et j'espère secrètement que cette fuite leur serve autant qu'à moi, qu'elle leur donne le répit d'une mémoire qui se cherche. Si ces lieux, à l'intérieur desquels je ne trouve plus personne, sont apparemment inhabités dans ma pensée, ils y occupent quand même un espace. Olivia Tapiero, dans *Rien du tout* (2021), met précisément en scène ces endroits d'où j'écris :

Il y a des zones mortes au fond de la mer comme au fond du corps. Des sites inaccessibles, hypoxiques et engourdis. Des lieux d'oubli, d'anesthésies. C'est de là que je t'écris. C'est ça qui écrit en moi. C'est un lieu difficile et solitaire, un lieu qui cherche sans conclure, et où on ne peut rien citer, à peine respirer⁶.

Mes zones mortes et mes points aveugles, je les approche parfois comme je guette les tombeaux. Je sais qu'ils recèlent une vie avec laquelle je pourrais entrer en contact. Mais en regardant le tombeau, je sais également qu'il m'indique que cette vie est passée, ou que les retrouvailles avec elle demeureront de l'ordre du fantasme. Le tombeau est assurément un des lieux que j'imagine vouloir être laissés tranquilles. Je pense que sa solidité et son opacité attestent une certaine limite à laquelle l'envie de regarder doit obéir.

Pour moi qui m'efforce d'oublier les mots pour dire la mort et le deuil, et ce, afin de les retarder, les tombeaux sont le semblant de représentation que je peux m'offrir de ces lieux faits d'absence. Comme je ne peux rejouer la sépulture, voire la déjouer, que

6. Olivia TAPIERO, *Rien du tout*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, p. 19.

par la métaphore, ma difficulté à parler rompt le chemin vers les tombeaux. L'oubli croit m'en protéger, car il sait, lui, le lieu hanté : c'est justement là que se cache le langage, dans la demeure du spectre que je n'ai pas encore visitée. Je continue à y revenir, je sonde encore les mots pour dire ce qui en moi refuse d'être trouvé, ce qui continue de me repousser.

Olivia Tapiero accompagne de près ma réflexion, et la formulation de sa relation à l'absence et aux trous me convainc tout à fait que l'on peut penser avec eux, sans les remplir :

Écoute : je ne cherche pas à rétablir, à déterrer les preuves, je ne cherche pas à me refaire une histoire pour revenir à quelconque origine. Je chante les mémoires minées, une dislocation désirante, je chante le cœur effondré des étoiles, l'horizon absolu d'un trou noir qui défigure l'espace-temps, je chante l'orgasme et la dépossession⁷.

Il y a des tombeaux dont je ne connaîtrai jamais les dimensions ni les profondeurs, puisque je ne les ouvre ni même ne les exhume. Puisque je n'ai pas les outils pour lire les *signatures spectrales*⁸ des surfaces : de l'eau, des sols, des peaux, des objets dans les souvenirs. La sépulture, d'ordinaire, est silencieuse : c'est avec ce silence qu'une relation devra se former. À moins donc que la pierre ou la béance s'adressent à moi, et qu'à travers la matière je discerne leurs mots, je ne peux pas les faire parler, et n'en ai pas non plus l'envie.

7. *Ibid.*, p. 26.

8. En physique, les signatures spectrales forment l'« [e]nsemble des caractéristiques conditionnant l'interaction du rayonnement électromagnétique avec la matière, nécessaires et suffisantes pour identifier la nature d'une surface déterminée. Parmi les caractéristiques servant à identifier la nature d'une surface, les plus employées sont : la réflectance, l'émittance, les effets directionnels, la polarisation. La signature spectrale s'exprime généralement sous la forme d'une courbe représentant, par exemple, sa réflectance spectrale ou son émittance spectrale en fonction de la longueur d'onde ». OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE, « Signature spectrale », [En ligne], [https://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8352149].

Devant ce qui résiste à être connu, comment espérer retrouver et renouveler la présence de la personne qui me manque ? Cette présence rappelée, par l'irruption de son prénom ou par le souvenir des affects propres à l'amour que j'éprouve pour elle, ne suffit pas à me faire croire à la consistance de sa disparition. Car même si on me dit *oui ce tombeau existe, le trou que tu contemples est réel*, les déchirures sont différentes à nos pieds. Leurs signatures oscillent d'œil en œil. Face à la noirceur épaisse qui gît derrière le couvercle refermé, on pourrait croire que les contours des tombeaux s'estompent, que les tombeaux entre eux se ressemblent, mais ce serait oublier que leur réalité n'importe plus, ou compte peu, pour les personnes qui s'y reposent. Tandis que l'événement de leur fuite ou de leur mort m'échappe, elles poursuivent, dans ce hors-champ de l'existence, une affection pour le secret, leur bouche scellée sur une langue qu'elles ne maîtrisent plus, qui ne peut que les trahir. Une langue qui ne sait pas épouser leur mise en terre, ni traduire leur mise en image, ces rituels étant freinés par l'urgence des vivant·e·s à percer le silence, à sonder la pénombre.

J'écrivais que l'obscurité nous fuit. Dès que nous nommons un objet, notre regard éclaire les facettes qu'il faut reconnaître pour les faire entrer dans la définition dudit objet. Alors ce qui a besoin de l'ombre, pour vivre encore sans nom, déguerpit. Pour célébrer mes disparu·e·s, il me faut les laisser partir, en les traînant hors d'un langage pressé de proposer le *bout* de leur histoire. Tranquillement, donc, je recule, sans oublier de leur dire que je les aime. Notre rencontre se trouve quelque part dans le rappel imperturbable de leur impossibilité à apparaître. J'aimerais croire que si je ne peux rien en voir, de ces espaces indicibles où les absent·e·s se cachent, je peux alors fermer les yeux et toucher leurs limites : encore mieux, être touchée par elles. Être touchée, au sens d'être comme remuée légèrement, que mon corps se déplace par la force des choses pour lire par ma peau ce que mes yeux ne peuvent saisir, de même qu'au sens

de me laisser avoir des sentiments pour un objet, un être, que je ne vois pas, que je ne vois plus.

C'est ainsi que j'insiste sur ma nécessité d'être déplacée par l'absence : être décalée par elle, portée à côté de mes gestes, est le seul témoignage de sa présence, suscitant enfin la manifestation de ses frontières. Comme quand ma bouche s'ouvre pour m'adresser au spectre, et que je pense : « il ne parle plus », et que ma bouche ne se referme pas tout de suite. Lorsque soudain je me retrouve debout, car sous moi le divan cède aux trous laissés par le silence, dans lesquels je n'ai pas la force de plonger encore. Je les conjure en désertant quelques heures.

Le langage arrive souvent trop tard dans l'expérience du deuil. C'est pourquoi j'écris ce texte à rebours, et si lentement. L'ombre que je cherche à tâtons me repousse chaque fois vers la lumière. Mon corps obéit à une phototaxie positive⁹, et les mots pour élucider l'absence disparaissent. Je me sauve du texte comme de la mort, et l'obscurité peut alors cesser de se dérober. Je ne crois pas, toutefois, que l'ombre et la lumière soient des territoires séparés. Tout comme je ne crois pas que l'un est plein, et l'autre vide. Je notais l'été dernier :

Aimer autant m'apprend à partager
 m'apprend la solitude
 le plein dans l'attente
 le vide dans l'attente
 comment finalement le plein et le vide forment le relief des
 jours
 et je ne peux pas tout voir

9. Il s'agit d'une « [r]éaction de locomotion d'organismes mobiles provoquée par la lumière et qui les porte soit à s'en approcher (*phototaxie positive*), soit à s'en éloigner (*phototaxie négative*) ». Définition du CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LINGUISTIQUES, [En ligne], [<https://www.cnrtl.fr/definition/phototaxie>]. Olivia Tapiero nomme ainsi son troisième roman (*Phototaxie*, 2017).

Au lieu de me surmener pour m'obliger à la recevoir, cette négation de vie, je vais revenir à cette certitude que dans l'absence, au fond des lieux en apparence éteints, réside une noirceur vibrante, créatrice. Là palpite l'attente aimante du moment avant l'apparition de l'image sur le papier que j'ai plongé quelques secondes dans un bain chimique. Quoi qu'il en soit, la photo ratée, la pellicule vierge¹² et sans visage, comme la visite impossible du tombeau, ne sont pas des épreuves honteuses. L'acte d'amour¹³ est dans ce cas la rencontre *essayée*, le mot doux lancé dans l'ombre, le geste plus que la finalité. Chaque fois, et même si rien n'émerge de la feuille humide, ou que le mot lancé revient sans bruit, je m'offre un cadeau, une phrase que je n'avais pas osé me donner avant : la mort ne fera plus jamais disparaître la personne perdue. Une fois suffit. Les absences suivantes, qui continueront à me toucher au-delà de leur silence, seront des présences réunies par ma vie.

12. Hervé GUIBERT, *op. cit.*, p. 18.

13. « Love knows no shame. To be loving is to be open to grief, to be touched by sorrow, even sorrow that is unending [...]. Given that commitment is an important aspect of love, we who love know we must sustain ties in life and death. Our mourning, our letting ourselves grieve over the loss of loved ones is an expression of our commitment, a form of communication and communion. » bell HOOKS, *All About Love*, New York, HarperCollins, 2001, p. 200-201.

L'énergie potentielle de pesanteur¹

Olivier Gamelin

Le local 242 n'a rien de l'espace collaboratif meublé d'artifices et de pupitres sur roulettes. Pas de station Wifi 120 Mbps ni de fiche 120 volts amovible. Aucun écran qui laisse filtrer la lumière bleue de la modernité. Pas de couleur criarde. Seulement du beige. Le beige des murs, du bois. Les chaises beiges qui, à la pause, crissent sur le plancher ciré. Certains professeurs détestent le 242. Les technopédagogues, surtout. Christian l'affectionne, lui. C'est un ancien combattant. Un magistral. Capable de tenir la salle en haleine pendant trois heures sans diaporama. Dans une cave, une cellule, une grotte, le fond d'une tranchée sous les bombardements, il peut professer n'importe où. Lorsque tout s'efface autour de soi, lorsqu'on retire la gangue technologique d'une classe, on retrouve l'essence même de la pédagogie, le diamant, l'humain.

Huit heures moins le quart. Les étudiant-e-s se pointent toujours à la dernière minute. Christian met de l'ordre dans ses papiers,

1. L'énergie potentielle de pesanteur est cette force qui permet à une balle de rebondir après avoir été lancée au sol.

ses livres. Des livres drapés de leur plus belle reliure. Lui-même a revêtu une chemise blanche. Le moment est solennel : c'est son dernier cours. Trente ans de carrière, plus de 5 000 collégien-ne-s. Ce cours achève une longue descendance intellectuelle. Je suis de ces privilégiés. Aujourd'hui, nous sommes des collègues. Grâce à lui, j'enseigne la littérature.

Une envie de vomir. L'incontournable acidité de la bile noire avant le lever du rideau. Ce dernier cours sera riche en émotions. Il le sent. Il l'espère. Il le veut ainsi. Ce matin, il parlera de lui. Il n'en a pas l'habitude. Il se dévoilera, racontant ses premiers pas dans la littérature. Dans cet appartement de quartier ouvrier où ne reposait qu'un demi-dictionnaire au fond d'une commode. Ce matin, il reconnaîtra son amour coupable pour Baudelaire. Les livres. Il avouera que le papier lui a sauvé la vie. Ce matin, il caresse l'idée que Baudelaire extirpera quelques étudiant-e-s – ne serait-ce qu'un-e – de la banalité mortelle de leur cellulaire.

Huit heures moins dix. Christian n'est pas un professeur. Plutôt un pédagogue. Un mentor. Le mentor ne bourre pas l'autre de connaissances comme on remplit une jarre d'inepties électroniques. Le professeur fonctionne par objectifs extrinsèques, par compétences, par devis ministériels. Le mentor amène plutôt son jeune émule à découvrir lui-même la vérité. Il vise l'émancipation d'une véritable personnalité. Il incite le disciple à connaître par expérience les idées soumises à son intelligence. Lui tend un miroir, en somme. Le mentor n'enseigne pas ce qu'on veut entendre, mais ce qu'on ignore de nous-même. Une approche qui va à l'encontre des réseaux sociaux, qui donnent à voir ce que l'utilisateur souhaite lire.

Christian ferme les yeux. Un comédien s'appêtant à monter sur les planches. Avant chaque cours, il visualise sa prestation : les mots qui sortent de sa bouche comme des balles de mitraillette,

les silences nécessaires à la guérison, les regards jetés sur l'un, sur l'autre. Pas de YouTube. Tout est de chair et d'os. Il construit son personnage comme le jardinier son carré de verdure. Dans dix minutes, il prononcera la première phrase de son dernier cours. L'expérience n'y change rien. Ses mains tremblent, cela le fait rigoler. Dans le corridor, il n'y a pas âme qui vive. Personne pour tenir le mouchoir blanc qu'on fait virevolter lorsqu'on se dit adieu.

Christian le sait : un mot-étincelle peut rallumer le tison du changement lorsqu'il tombe dans la bonne oreille. Provoquer le choc initial. Lorsque j'étais dans sa classe, il avait rédigé à la craie cette phrase au tableau : « Je suis inutile. » De pareilles phrases peuvent parfois se transformer en révolution. Christian en est convaincu : les étudiant-e-s appellent de leurs vœux, inconsciemment, un subterfuge pour s'évader de leur réalité anxigène. Cette conviction a guidé toute sa carrière. Sans cette certitude – la seule, peut-être –, il serait devenu ouvrier comme son père.

Huit heures moins cinq. Parfois, une dynamique réciproque s'installe entre le professeur et son groupe. Un mouvement naturel de va-et-vient. Un je-ne-sais-quoi. Comme si la glace hiérarchique se brisait entre la chair et les pupitres. Plus d'écran, de projecteur, d'amplificateur. Le ciel tombe au sol et le sol monte au ciel. L'ensorcellement pédagogique opère. D'un cerveau à l'autre, on se construit une tête sur Baudelaire. La séduction n'a besoin que d'une minute. Sans séduction, pas d'amour. Sans amour, pas d'enseignement. L'amour ne se branche pas. Christian aime le local 242. Le beige. Les nuances sont ailleurs. La voix. Les yeux. Les idées. Les rires sans émojis.

Huit heures moins trois minutes. Christian s'assoit. S'asseoir pour enseigner, c'est abdiquer. Et, pourtant, il s'assoit. Un doute émerge. Et s'il ratait ce dernier cours ? Si les étudiant·e·s s'en fichaient du déballage sentimental d'un vieillard du siècle passé ? Christian se rassure : douter, c'est se construire. Mais si c'était vrai, cette fois ? Qu'il manque la cible et que sa vocation n'interpelle personne d'autre que lui-même ? En vérité, ce serait dramatique. Comme une phrase sans point. Une phrase qui ne respire pas. N'inspire rien. Une phrase qui expire continuellement jusqu'à plus soif. Jusqu'à plus souffle. Huit heures moins deux minutes. Au tableau, Christian écrit : « Je suis inutile. »

Baudelaire est un poète fascinant. Loin des clichés du fumeur de haschisch qu'on lui accole. Baudelaire fumait à peine. Baudelaire ne s'enseigne pas sur un écran. Baudelaire est beige. Oui, beige. Il serait, aujourd'hui, un très mauvais pédagogue. Ses conférences belges sur Delacroix témoignent de cette incompétence. Le vide était son ennemi. L'artifice, son vice. Ou vice versa. Baudelaire aurait adoré le 242. « Voilà que j'ai touché l'automne des idées, / Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux / Pour rassembler à neuf les terres inondées, / Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux². »

Huit heures et quinze minutes. Le local 242 exhale une odeur de funérarium. L'albatros agonise sur le pont du navire. Personne ne s'est présenté. Les hommes d'équipage, las de s'amuser, s'en sont allés. Selon la politique institutionnelle du collège, Christian peut quitter la classe. Le 242 et sa carrière. Le rideau tombe. Dans quelques jours, on lui offrira une montre ou un sac de sport. Un bien-cuit qui le fera pleurer. Christian prend ses livres, ses notes, se lève. Noir. Au moment où il s'apprête à fermer la porte, je

2. Charles BAUDELAIRE, « L'ennemi », dans *Les fleurs du mal*, 1857.

passé dans le corridor. Nos regards se croisent. Se comprennent. La scène s'éclaire à nouveau. Lever de rideau; trois coups du brigadier. Je m'assois dans la dernière rangée et lui fais signe de débiter. Christian est debout. Dans le 242, la magie opère. Le beige s'illumine. Baudelaire rebondit et je l'attrape au bond. Sans artifice. L'énergie potentielle de pesanteur est à l'œuvre.

contrairement au ciel

Sarah Boutin

on nous avait dit *cherchez l'irrémediable bleu du ciel sur vos peaux, vous verrez, la pâleur fera de vos veines des chemins d'eau, promesse qu'il n'y aura plus de sécheresse.*

nous avons cherché à devenir blêmes et transparentes, jusqu'à ce qu'on voie à travers nous, jusqu'à ce qu'on nous admette à l'hôpital, sans qu'on admette pourtant qu'*être livide est une violence.*

1 contrairement au ciel les oiseaux ne nous traversent pas

ils se cognent à nos fenêtres, viennent sur nos balcons ou en nos mains pour y mourir. nous voudrions,

nous nous le faisons croire,

recoudre leurs plumes pour qu'elles portent nos têtes au sommeil, mais nous ne dormons que pour rêver de l'oiseau mort,

mort et recueilli

par les branches du sapin,

que pour rêver de l'oisillon nu plus petit
que nos pouces, tombé du nid inaperçu beige sur beige
sur le trottoir.

lundi matin, la femme que nous prenons pour notre mère nous
a dit *quand nous sommes rentrées après le pèlerinage, il y avait des
souillures dans le couloir et du sang sur le miroir.* elle nous confie le
mouvement essoufflé, le mouvement assoiffé des oiseaux venus
en sa maison par la cheminée pour y mourir.

elle nous confie
son deuil, impossible à porter.

nous nous sentons pauvres de ne pas savoir reconnaître
est-ce deux étourneaux sansonnets ?
nous nous sentons pauvres de leur mort dans un papier brun de
leur mort emballée dans du
plastique.

nous pensons que nous n'avons pas assisté à ces
morts comme nous
n'avons pas assisté à la mort de notre grand-
mère.

notre grand-mère est une figure que nous cantonnons dans la
maladie, là où nous cachons les nôtres. nous profitons de ses
oublis ; nous disions *nous ne sommes pas parties, nous avons déjà
mangé, tu te mélanges* pour dire *ne t'inquiète pas de notre pâleur,*
*nous mentons pour mener à bien le projet de notre perte, nous
cherchons à cueillir le ciel dans nos peaux.* mais nous n'avons pas
trouvé le ciel, nous avons trouvé l'hôpital. à cause de l'hôpital,
nous n'avons pas assisté à la mort blanche de
notre grand-mère, mais après, nous avons assisté à la presque
mort de la femme que nous prenons pour notre mère quand elle

a bu l'eau salée, quand elle a failli mourir d'avoir
 bu l'eau salée,

quand son œsophage a subi une rupture
 spontanée nommée *syndrome de Boerhaave*.

son corps avait rejeté le sel entré en lui dans une volonté de
 nettoyage, son corps avait résisté à ce qu'on lui impose une
 énième purification, son corps voulait vivre sans devoir être lavé.

lundi matin, quand nous avons téléphoné à cette femme que
 nous prenons pour notre mère, nous ne savions pas que c'était
 le même jour que le jour où elle a failli perdre la vie.

perdre la vie sous nos yeux
 par le sel.

cette femme atteinte d'un emphysème sous-cutané cervical
 responsable d'une détresse respiratoire grave, cette femme
 essoufflée comme les oiseaux, cette femme atteinte de
 vomissements, d'une douleur rétrosternale, incapable de boire
 sauf à la pipette, cette femme assoiffée comme les oiseaux. cette
 femme entrée à l'hôpital partageant avec ce qu'on pense être
 deux étourneaux sansonnets une septicémie et un état de choc.

2 contrairement au ciel on ne tente pas de déchiffrer nos formes floues et silencieuses

les médecins ne s'allongent pas pour contempler nos veines
 comme ils s'attardent aux nuages pour y voir des histoires
 poussées par le vent. les infirmières ne notent que la densité de
 nos poignets, sans observer le dessin pointu de nos pisiformes,
 semblable à la queue de la tourterelle triste. nous ne sommes
 lues que pour ce que nous disons. nous usons de longues
 phrases

pour dire autour du cœur, sans nommer le
 cœur.

ce que nous ressentons s'article,
mais coince et s'arrête à notre bouche. nous ne souhaitons pas
pour autant faire de notre silence un défaut.

la mort de notre grand-mère nous a rappelé que nous l'aimions
parce que ses mains racontaient plus que sa bouche.

sa bouche était interrompue par son souffle en hoquet,

mais ses mains, quand elles replaçaient le collet de sa robe
disaient qu'elle était intimidée et

ses mains, quand elles se déposaient sur ses cuisses

s'agitaient autour de ses pouces

disaient qu'elle était éprise d'une joie.

nous souhaitons qu'on admette *il y a ce que la parole et l'écriture
ne permettent pas*. nous pensons *il faut parler, oui*, mais il faut
que la parole écoute ce qui ne

parle pas et ce qui ne

parle pas comme nous.

parler depuis ce qui écoute,

parler pour ce et celles qui écoutent.

ce et celles qui échouent.

3 contrairement au ciel bleu est un reproche adressé à nos doigts en nos mains moites

nous rangeons nos ongles dans le centre de nos paumes et nous
tendons les poings pour nous présenter.

nous avons appris qu'il faut que nos
phalanges distales soient chaudes quand on en fait l'examen.

nous avons appris qu'il est possible de
trahir le froid. nous assoyons nos mains sous nos cuisses, les
déposons contre nos nuques ou sous nos aisselles. nous trichons

la teinte rosée de notre peau en frottant vigoureusement et suffisamment longtemps nos paumes ensemble.

nous avons appris à dire l'inverse de notre corps. nous faisons de l'anamnèse un exposé de nos connaissances : *pour maintenir la température corporelle idéale aux fonctions vitales, l'organisme favorise l'irrigation des organes et délaisse ce qui est éloigné du centre du corps. les extrémités sont considérées comme des zones critiques pour le froid.*

nous avons appris à déclamer

nos extrémités sont brûlantes, oui; nous ne sommes pas frileuses, non; pas de duvet à la naissance du cou, non, ni sur les bras.
nous avons appris par cœur ces phrases, mais nous avons oublié le bleu.

le bleu sur nos lèvres.

c'est à nos lèvres bleues que cette femme que nous prenons pour notre mère a su que nous nous étions laissées mourir.

Comme elle.

4 contrairement au ciel on ne reconnaît pas la faveur de nos orages

on ne nous dit pas *l'orage fera tomber cette chaleur* comme un soulagement ou *la verdure en sera plus verdoyante* comme un regain. on nous dit *il faudra faire réparer la vitre* pour nous rapprocher notre poing fermé comme seul esclandre.

pourtant ce qui

est cassé est antérieur au geste du poing,
est irréparable.

à l'hôpital, les vitres sales, les nuages gris, nous voulons sortir.
mais on nous dit *faire le tour du lit pour se dégoûter* est une

déviance, allonger votre marche dans le couloir est une déviance, on nous dit rendre visite à la chambre des autres filles est une déviance comme ne pas étaler tout le beurre sur le pain, comme échapper de la moutarde en dehors de l'assiette, comme demander des ciseaux pour couper les ficelles de la broderie.

alors qu'on infantilise nos colères en les numérotant par nuage, on dit *le ciel se retourne contre vous.*

alors qu'on s'enorgueillit de nos progrès de civilité en ravivant notre aptitude à être obéissantes gentilles sages disciplinées douces tranquilles faciles soumises, on dit *mais quel progrès faites-vous*

alors qu'on nous demande de nous asseoir, de nous taire, de consentir à notre docilité,

nous nous mettons à nous lever,
à courir,
à crier,
à chanter,
à rire fort,
à refuser.

5 contrairement au ciel nos contours sont préhensibles

nous l'apprenons tard. avant la gerçure des lèvres, nous ne sentions nos limites que quand nous nous faisons mal : tombées à genoux de la bicyclette, coupées par le couteau à pain,

par la feuille de papier,

coupées en raccourcissant nos cheveux.

nous étions ramenées en nos corps

par les chutes dans l'escalier,

par la montagne poussant notre
 dégringolade
 ravivées en nos corps
 quand nous nous cognions contre la porcelaine du bain,
 contre le coin du lit,
 contre la porte patio
 et désormais nous sommes
 reliées à nos corps
 par la violence de l'hôpital
 recouvertes de la jaquette abîmée des filles nous
 précédant,
 épaissies de leurs morsures,
 fendillées par leur froid,
 boursouflées par leur sel.
 nos
 engelures immémoriales sont des
 anesthésies.

6 **contrairement au ciel nous sommes surplombées**

par nos peurs, le drame, le destin, les hasards, les accidents, les
 vérités qui trouvent toujours leur chemin jusqu'à nos os. par le
 ciel, naturellement, et ses nuages, et ses étoiles, et ses pluies,
 et par l'arbre sous lequel nous abritons. par les ouragans
 et les tornades, et les éclairs. par les oiseaux, les papillons, les
 mouches, les moustiques, quand ils volent.

 nous sommes surplombées par les
 balcons, les chapelles, par là où nous imaginons Dieu séjourner,
 par les autorités, les injonctions, par notre impuissance à dire,
 par l'absence d'écoute.

nous sommes surplombées par la
discorde, par les regards malveillants, par les critiques, le dégoût,
les aversions que nous portons sur nous-mêmes.

nous sommes surplombées par l'amour
quand nous nous mettons à croire que nous pouvons l'éprouver
envers nous, nous sentons que développer de la tendresse pour
chaque parcelle de notre haine est une montagne.

**7 contrairement au ciel le matin ne suffit pas à chasser notre
pénombre**

la lumière est tardive

à

l'hôpital.

pour planifier notre réveil nous écoutons les fenêtres, leur
tintement quand les oiseaux les frôlent et inmanquablement
s'y cognent. notre entrée dans le jour advient par secousses par
collision, avec l'agitation

des oiseaux

avant l'arrivée

des médecins.

nous profitons de cette avance; nous nous gargarisons d'une
cuillerée d'huile, nous la faisons rouler, un sirop entre les
mâchoires, sous le palais, sur nos gencives le temps que nous
nous passions un linge sur le visage pour essuyer le bleu et le
gris, les traitements. après, nous crachons. la salive est jaunie
et nos lèvres sont graisseuses. ce n'est pas que nous trouvions
du plaisir dans notre visage sali, mais nous escomptons faire
place au jour, que

dans ce jour

il n'y ait plus la nuit, plus les cauchemars de
 la nuit, plus les désirs de
 la nuit, et plus hier avant
 la nuit.

nous râpons le duvet blanc de notre langue avec le bord et les côtés
 de la cuillère. nous mordons l'intérieur de nos joues jusqu'à ce
 que notre bouche prenne goût au danger, que le goût du sang sur
 nos papilles prenne le dessus sur le goût hérité de l'eau salée.

nous grattons ensuite notre peau, des talons aux genoux en
 passant par les mollets, nous revenons par le devant de la jambe
 jusqu'à la surface gonflée des pieds, nous glissons nos gants
 rugueux sous les arches et remontons des talons vers l'arrière des
 cuisses, redescendons par les aines jusqu'aux genoux, jusqu'aux
 orteils et nous remontons à la taille en passant par les fesses et
 redescendons. le mouvement est circulaire, intégré à nos poignets.
 ainsi de suite en houles jusqu'aux épaules, jusqu'à notre cou
 jusqu'à ce que

la chair fine de nos paupières soit marquée de ce
 froissement, pli et repli du derme imprégné par la rugosité de
 nos mains couvertes de gants, couvertes de
 gants de sable, nos mains qui arrachent les taches de mémoire
 d'hier avant la nuit, les taches de
 vieillesse pareilles à celles de ces femmes qui sont nos mères et
 nos grand-mères.

notre chair fine et bleue
 laissée tranquille jusqu'ici
 jusqu'à ce matin où nous souhaitons récurer nos
 corps pour qu'ils ne portent plus les aversions de nos aïeules,

les gestes de nos amours absentes, le piaillage des oisillons,
l'austérité de l'hôpital, l'aile cassée des papillons.

jusqu'à ce matin où nous souhaitons reléguer notre
haine, ce qui s'est passé hier, avant, au bol de la cuvette avec nos
cuticules et la poussière de nos ongles limés.

ce qui vient avant nous a fait son possible, nous tentons de
l'aimer, mais nous ne voulons plus nous souvenir,

nous voulons faire place au jour, être transparentes pour
que ce

jour prenne place en nous-
mêmes sans l'abondance des sécrétions de nos vies passées à
pleurer, sans que la pénombre incarne le sol de nos ciels, pour
qu'enfin nos cils puissent prolonger des horizons devant lesquels
nous ne sommes plus soumises.

**8 contrairement au ciel nous ne pouvons pas compter sur la
cyclicité de l'aube pour savoir quand et si reviendront celles que
nous attendons**

nous attendons notre tour, qu'on nous nomme, qu'on nous donne
la permission, qu'on vienne nous chercher.

nous attendons d'être choisies, qu'on nous invite, qu'on nous
enlace, qu'on nous borde, qu'on veille sur nous.

nous attendons notre congé, que notre impatience passe, tout
comme notre intolérance. nous attendons que la faim passe,
que la colère passe, que la pluie passe, que la fatigue passe, que
l'amour passe, que notre fougue passe.

nous nous disons que s'il n'y a plus de faim, de colère, de pluie,
de fatigue, d'amour, de fougue, il y aura moins de douleur. nous
attendons que la douleur passe.

nous n'attendons pas les papillons, les abeilles, les citrons, les couchers de soleil, les hasards. nous n'attendons pas les arcs-en-ciel, les étoiles filantes. nous n'attendons pas les éclaircies, les poèmes, les chorales, les églises, les baies mûres, la chaleur du sable, la lèvre supérieure rendue moite par nos expirations. nous n'attendons pas ce qui pourtant nous sauve.

9 contrairement au ciel le corpus de notre cooccurrence n'est pas une ouverture, une montée, un éclaircissement

de manière habituelle ou préférentielle, on ne nous associe pas aux mots *constellé, immense, austral*. on ne nous dit pas *vous magnifiques, vous venteuses, vous indigo* comme on dit

ciel rasséréiné, ciel annonciateur, ciel béni.

nous découpons en quatre les locutions que nous empruntons fréquemment. nous élisons *nous, notre honte* comme syntagme nominal. *notre honte inquiète* a pour complément de caractérisation la subordonnée participiale *éclipsant nos corps*.

notre honte inquiète éclipsant nos corps se manifeste quand nous n'osons pas dire que nous pensons à vous, que nous vous envions, que nous vous aimons,

se manifeste quand nous
vous cachons nos manies sous des habitudes rigoureuses, derrière
notre droite posture.

rougir, pleurer, se courber, être retenues, empêchées, envahies, étouffées, accablées des oiseaux qui tombent. notre proxémie nous révèle plus proches de la gêne, de la pudeur, que de l'atmosphère, de l'azur. mais nous voudrions changer l'organisation spatiale que nous entretenons avec le territoire du langage qui nous précise, nous qualifie, nous détermine pour que notre territoire se rapporte aussi à ce qui est céleste, infini. nous voulons approcher les voûtes, le zénith, l'éden. c'est possible, nous le croyons. même quand nous portons

des lourdeurs, des vertiges anciens, même quand nous secouons nos peaux âpres, nos crises, vos crises, nos mensonges, vos mensonges. nous percevons une certitude au centre de nos pieds : de l'éther s'y trouve. quelque chose qui nous tient à terre et à partir de laquelle nous devenons verticales.

10 contrairement au ciel nous ne recevons pas de prières à notre adresse

on ne nous dit pas *vous les filles de femmes pleureuses, de grand-mères secrètes* pour nous demander de sauver une vie. on ne s'en remet pas à nous quand ce qu'on croyait tenir glisse et nous fait glisser.

quand on s'adresse à nous, c'est pour des choses pratiques,
pour établir un dialogue, un échange
pour établir une proximité ou rejeter
ce que nous représentons
pour se mirer dans nos yeux ou parce
qu'on cherche un miroir
pour nous rappeler que nous sommes
également cette femme, et celle-là, et celle-là, sans toutefois que
l'on consente à notre mysticisme.

parce que nous nous intéressons précisément à ce qui ne parle pas, ne se referme pas, ne guérit pas, à ce que nous ne pouvons pas délivrer, à ce qui est incolore, transparent, imprenable, nous avons l'impression qu'on doute de notre puissance.

pourtant nous savons fabriquer un chapelet avec nos inquiétudes pour les rendre indolores.

pourtant nous mimons le geste de brûler le thym, d'éteindre les lumières, nous feignons de boire des bouillons d'astragale, avec les os des oiseaux que nous remercions.

pourtant nous convenons que les éraflures dans l'email du bain sont des branches de romarin et l'eau stagnante, un sanctuaire pour résorber nos blasphèmes. à défaut de cultiver les roses, nous faisons pousser du lanugo sur nos avant-bras pour les poser sur nos cœurs quand nos cœurs sont gonflés de tristesse, quand nos cœurs n'irradient pas comme ils en sont capables.

pourtant nous cachons en notre silence une aube gorgée de courants qui outrepassent *nous-mêmes*. nous nous appliquons à ressentir chaque cristallisation, chaque parcours des résidus à travers la lymphe, à nous rappeler que nos corps, s'ils contiennent notre circulation, ne sont pas qui nous sommes.

pourtant nous accordons la rédemption à tout ce qui se passe, même à ceux qui sont passés sur nous. car nous savons que tout ce qui se passe, passe aussi. nous avons la sagesse d'affranchir les oiseaux et de prendre en nous leur menace. c'est parce que nous absorbons la violence des autres que nous n'émettons plus de sons.

si nous ne recevons pas de prières à notre adresse, ce n'est pas que nous n'ayons pas l'agilité de la bénédiction, c'est que nous avons appris l'aisance du sacrifice. qui peut savoir que nos corps, même blêmes, même haletants, sont des miracles, si personne ne les écoute? si personne n'entend l'au-delà des cris?

on nous a appris à lever les yeux pour supplier notre affranchissement. nous nous y opposons, nous regardons par terre,

nous regardons très bas,

les mousses, la tourbière.

nous nous enfonçons à l'origine des sols d'argile. si nous pouvions ramper, nous le ferions. nous serions sales pour nommer notre splendeur et dire qu'elle ne dépend pas de la force avec laquelle on supplie le haut. notre transcendance naît dans nos ventres,

nous l'avons découvert en perdant la vue, derrière les fenêtres dérobées de nos maladies.

nous lavons nos yeux de tout ce que nous avons vu, que nous l'ayons trouvé beau ou trouvé laid. nous leur donnons repos par les paupières. nous découvrons enfin des lumières qui ne dépendent pas du soleil. nous baignons dans ce réel amplifié par les disparues, ces femmes en nous sédimentées. à l'hôpital, sous des cieux aveuglants même blafards, sur des terres inconstructibles pour y restituer des désirs faméliques, notre prière est chuchotement. est-ce parce qu'elle est sobre comme le souffle, ferreuse comme le sang, qu'on n'envisage pas sa force et qu'elle nous donne la nôtre ?

Tu vieillis de plus en plus vite, et je te suis de près¹

Denise Desautels

c'est l'automne, celui de septembre ou d'octobre, au parc Lafontaine – en un seul mot comme autrefois, est-ce que tu t'en souviens, maman? –, et je marche, accélérant le pas, l'allongeant, faisant en quelque sorte le diagnostic de chacune de mes enjambées, presque à mon insu, et bientôt je cours, je cours, il paraît que c'est bon pour mon cœur, tu me l'as dit, tout le monde me le dit, me le répète sur tous les tons, y compris le pneumologue, que je revois, tous les six mois, « c'est bon pour vos poumons, vos artères, votre cœur », et je veux vous croire,

1. Ce texte a été publié la première fois dans le numéro 79 (1998) de la revue *Mœbius*.

tous, c'est si important de croire en
quelque chose, de se raccrocher
à quelque chose, c'est ce que tu disais,
ce que tu as toujours dit, mais mon corps
se fatigue vite, maman, comme le tien
désormais, avec ces douleurs qui poussent
partout, le soir, comme des champignons
sauvages, et l'indice vertigineux pointe
au bas de mon dos quand je cours
trop longtemps, alors je ralentis, et
de nouveau je marche, haletante, l'âme,
le cœur, les mollets serrés – de toute
manière, j'ai toujours préféré la marche,
même accélérée, à la course –, et je
tourne sur l'avenue Émile-Duployé,
et les grands arbres qui bordent mon chemin
bougent au vent, hésitent entre l'ombre
et la clarté, je suis presque seule au monde,
à cette heure précoce du jour – quelques
joggeurs, quelques chiens plus rapides que moi
me devancent –, et je passe près des tennis
où plus personne ne peut jouer
à ce moment de l'année – on a fermé
les tennis pour l'hiver, on ne joue pas
au tennis sous la neige, tu le sais bien –,
et je passe à quelques mètres de ta maison,
le seul building de la rue Papineau,
de la maison que tu n'habiteras plus
jamais, nous ne le savons pas encore,
personne ne le sait, on veut croire

à ton retour, à l'éternel retour d'une mère
dans sa maison – elle est là, vivante,
c'est si rassurant –, alors on s'accroche
à cette idée de ton retour, à la vie
quotidienne, éternelle, ordinaire, en somme,
à tout ce qu'il nous reste à vivre, à vivre
ensemble, les futurs souvenirs, j'en veux
encore, insatiable, j'en veux toujours
plus, maman, la mémoire, l'empreinte,
les images qui insistent, qui se heurtent
les unes les autres dans la phrase, nos morts
à la queue leu leu, c'est mon affaire, c'est
ma vie, tu le sais bien, nos morts, nos âmes
voyageuses, avec le Ciel au bout,
quelque chose de glorieux, et voilà que
le printemps dernier, à Paris, en flânant
au Jardin des Plantes, entre deux
oraisons funèbres – c'est comme ça
que je me surprends à classer
les textes que j'écris en ce moment –,
j'ai découvert les arbres, oui, les arbres,
leur nom surtout, latin et français,
c'est tard, très tard, cinquante-trois ans,
je le sais, pour découvrir le monde, les arbres,
éprouver la folle envie de les nommer,
l'un après l'autre pour la première fois,
d'en faire un inventaire inoubliable,
pendant que, de ton côté, le temps tombe,
tu vieillis, plus vite que d'habitude, tu
vieillis, et je te suis de près, de trop près,

me semble-t-il, mon corps de vieille dame,
je ne le reconnais plus, ce n'est pas moi,
plus tout à fait moi, il a vieilli, toi-même, tu
l'as remarqué, tu me dis de plus en plus
souvent de sourire, de toujours sourire
– « tu es plus belle quand tu souris » –,
parce que les deux rides, comme
de larges rigoles qui vont des ailes
de mon nez à ma bouche, s'enfoncent loin
aux commissures de mes lèvres – comme si
elles voulaient s'y engouffrer –, me
donnent un air sévère, un profil dur, usé
avant l'âge – ça, tu ne le dis pas et
pourtant, c'est curieux, je l'entends
dans tes mots, ceux que tu choisis
avec trop de soin, je l'entends, je vois
moins bien depuis quelque temps,
mais j'entends tout, l'infinie précaution
que tu y mets quand tu dis « tu es plus belle
quand tu souris » –, alors je m'éloigne
un peu, juste un peu, avant l'évocation
du pire qui viendra, je le sais, c'est plus
fort que toi cette nécessité de faire défiler
le pire sous tes yeux, sous les miens
surtout, avant qu'il ne soit advenu, alors
je m'éloigne, avant l'évocation de la vraie
vieillesse qui m'empoignera, à mon tour,
on n'y échappe pas, je le sais, maman,
« la seule vraie justice », rappelle-toi,
alors je m'éloigne, j'ai besoin de chercher

ailleurs les bons mots, les vrais, même faux,
 ceux auxquels j'aspire, que j'attends
 aujourd'hui, pendant qu'il est encore temps,
 comme on dit, une grande respiration,
 l'espoir, l'oubli, l'égarement même,
 autre chose que le dépérissement
 familial, la maladie, la mort,
 n'importe quoi pourvu que ça ressemble
 à du vivant, à de l'extrêmement vivant,
 vraiment n'importe quoi, je ne fabule pas,
 je n'invente pas, ou si peu, ma réalité
 fictive, la vie immédiate m'esquinte,
 et je te dis, maman, le réel obscur remonte
 en moi, tout m'épuise, toujours assise
 entre deux chaises, la vie dure, les livres,
 le langage conditionné des livres,
 la bibliothèque qui penche de plus en plus,
 les cours, les manuscrits, la route
 – qui s'allonge d'un automne à l'autre,
 c'est fou comme elle s'allonge, tu ne la
 reconnaîtrais plus –, les courses, l'épicerie,
 l'amitié, l'amour, le chat Léo, les plantes,
 le téléphone, les comptes, la correspondance,
 la solitude, le ménage, les insomnies,
 n'importe quoi, tout s'empile autour de moi,
 tant de poussière autour de moi, maman,
 que j'en étouffe, oui, bien sûr, tu as raison
 d'insister, oui, oui, c'est vrai – ta mémoire
 ne flanche pas à chaque coup –, il y a
 ces longues marches dans le parc, ces

marches interminables qui nous sauvent,
que tu ne fais plus, que je fais assidûment,
matin après matin, et les marronniers
qui ne sont plus en fleur en octobre, oui,
ça me revient, est-ce que je t'en ai déjà parlé?,
il y a maintenant des marronniers
dans le parc, est-ce que tu le savais,
maman?, est-ce que tu les as déjà vus
en fleurs dans la lumière du printemps?
je souris chaque matin en les revoyant,
tu serais heureuse de me voir
sourire et même rire comme ça,
la bouche excessive, les dents à ce point
évidentes que les rigoles disparaissent,
qu'on me fixe même curieusement du regard
quand on me croise, comme si on venait
de croiser une folle, et je souris aussi
aux écureuils, aux canards, aux mouettes,
comme si j'avais encore cinq ans,
un dimanche de juin au parc Lafontaine,
est-ce que tu t'en souviens, maman?,
à ce moment-là aussi ça sentait
la mort autour de nous, je le sais,
rien ne s'est effacé, rien ne s'efface
jamais de la mort, or, tu parlais tellement
du Bonheur, avec du velouté dans ta voix,
que j'arrivais à y croire, à y croire
pour vrai, même si ça pouvait être faux,
le Bonheur, même si tu en parlais peut-être
autant pour arriver à y croire, toi-même,

que pour me convaincre, moi, ta petite
 orpheline, et je regardais les grands ormes
 du parc – les seuls arbres
 qui avaient un nom, à cette époque –,
 et je m'accrochais à toi, à toi vivante,
 si vivante, à ta main, à ton bras,
 à tes hanches, à ton ventre, à ton
 souffle de mère, à ton espoir, à cause
 du vent dans le feuillage et de l'ombre,
 de tous les monstres qui nous épiaient,
 cachés dans l'ombre, prêts à l'assaut,
 et la nuit tout ton corps de femme
 seule encerclait le mien, et ton souffle
 me réchauffait partout, jusqu'à l'âme,
 et ni la peur ni la mort n'existaient,
 plus rien n'existait en fait que nous,
 soudées l'une à l'autre – nous ne formions
 qu'un seul corps dans le grand lit –,
 est-ce que tu t'en souviens, maman, et
 ton parfum embaumait ma peau,
 et l'absence que tu vivais, ton manque
 d'amour injustement me comblait,
 je serais restée collée à toi, étendue
 là, petite, si petite tout à coup, plus
 petite que d'habitude, dans la chaude
 désolation, consolation de ton corps,
 j'y serais restée pour l'éternité si...
 j'étais bien loin de savoir, de pressentir
 même, que je m'éloignerais un jour, oh !
 je mettrais du temps, beaucoup de temps

à le faire, mais j'y arriverais, je
m'éloignerais parce qu'il le fallait à tout prix,
parce que vivre, maman, c'est un peu ça,
s'éloigner, fuir n'importe où, se perdre,
au loin se perdre, courir ou marcher,
courir et marcher de moins en moins vite,
tout oublier et pourtant se souvenir
encore, avoir peur à en mourir, mourir
aussi, un peu, beaucoup, à répétition,
parce que sa mère vieillit de plus en plus vite,
et qu'on la suit de trop près, même si
la vie n'a pas encore vraiment eu lieu, légère,
si légère, la vie, l'avenir, demain,
ce n'est pas possible de la suivre
de si près, sa mère, puis vivre, maman,
c'est renaître un peu, à propos de tout et de
rien, par hasard, ce débordement
de folle tendresse qu'on n'attendait plus,
qui revient, lancinante, qui embrouille
le réel, un matin de septembre ou
d'octobre, dans un parc où soudain ça
jacasse, ça pépie, ça nage, ça vole,
ça saute partout, dans un parc où les arbres
ont enfin un nom, et les écureuils, les
canards, les mouettes, et la vie, la vie,
se poursuivra, après toi, après moi, ça
continuera la vie, maman, c'est arbitraire,
mais c'est intarissable, la vie, et la nature
s'étendra, imposera ses marques
verdâtres, plus forte que tout, la nature

voluptueuse et fière, dans *ce petit val*
qui mousse de rayons, malgré la mort
rouge au beau milieu



Dessin de Marie-Christine Idec, Paris, France, 2022.
Gracieuseté offerte à la revue *Mæbius*.

Touche la nuit

Danielle-Anne Lemay

Grâce à lui, je me suis approchée de la limite qui me sépare de l'autre, au point d'imaginer parfois la franchir. J'ai mesuré le temps autrement, de tout mon corps¹.

ANNIE ERNAUX

Le globe s'est arrêté net, du jour au lendemain. Avant-hier, il tournait à s'étourdir, hier, il hésitait et ce matin, il tombe. Mylène voudrait éviter ce point de bascule, mais échapper à l'attraction terrestre s'avère aussi illusoire que de rêver d'éternité. La vieille dame se débat avec la fin du monde. *La vie sait mieux que moi*, se répète-t-elle pour s'en convaincre. *Mon âme reste calme, ce qui doit se faire se fera*, déclame-t-elle, mantra de ses pratiques de lâcher-prise. Étrangement, sa résignation déclenche une effervescence intrigante, un souffle chaud palpitant dans sa poitrine.

Depuis des années, Mylène puise sa force dans le sens du toucher. Chaque soir, un rituel bien rodé la dispose aux retrouvailles dans les bras de son homme. Elle évacue les dérangements insignifiants pour mieux ressentir l'essence même de François. Elle s'avance lentement dans la chambre, nue pour le frisson, dans l'éclairage intime des cordons lumineux en bouteille,

1. Annie ERNAUX, *Passion simple*, Paris, Gallimard, 1991, p. 76.

lucioles messagères des mille et une nuits. Elle s’imagine jeune et attirante dans la marche nuptiale rythmant ses pas vers lui. Ses mouvements sensuels commémorent une vie dédiée au plaisir de la peau. La beauté du rapprochement a remplacé celle de l’apparence. L’enchantement a suppléé à l’excitation. Son corps éprouve la faim autrement. Ses rides témoignent de l’expérience et non du déclin. La célébration peut commencer.

François l’accueille dans l’ouverture de son torse, referme les bras sur elle. Ce gourmand sait déguster les tressaillements féminins. La compagnie des femmes le ravit depuis neuf décennies. Elle se blottit au creux de ses larges épaules, dans la petite anfractuosité qu’elle proclame aménagée spécialement pour le repos de sa tête. Il aime sentir la vie palpiter contre sa poitrine, se montre protecteur dans les gestes d’enlacement. Mylène s’enivre de son odeur masculine, il exhale un parfum délicat de rosée du matin, loin du musc tapageur. François l’effleure lentement du bout des doigts, lit les frissons en braille sur la peau. Puis il enchaîne avec un jeu de mots, elle badine à son tour. Il la chatouille pour entendre son rire sonore. Ils entament une chorégraphie en s’amusant des limites de leurs muscles endoloris. Ils s’en moquent, le plaisir efface les maux de l’âge. *Le sens du toucher ne vieillit pas*, constatent-ils chaque fois. Un reportage à la télévision a confirmé leurs observations empiriques². Ainsi amarrés l’un à l’autre, ils laissent la langueur affectueuse tisser un cocon. La peau parle d’amour mieux que les mots. La plénitude résonne comme un tam-tam, elle la nomme *gratitude*, lui *bienveillance*. Les caresses expriment les lasso du cœur, inutile d’expliquer. Les deux amants se sentent bien vivants, tant que dure la nuit.

2. Documentaire de Dorothee KADEN, *Le pouvoir des caresses : le toucher, un contact vital*, production HR-Allemagne, 2020, diffusé à Télé-Québec.
<https://www.telequebec.tv/documentaire/le-pouvoir-des-caresses-le-toucher-un-contact-vital> [En ligne].

Les doigts tordus de Mylène captent à leur tour un frémissement. *Tiens, tiens, ce frisson annonce une révélation*, pense-t-elle, toujours absorbée par cet être palpitant contre elle. Elle l'appelle son *infinie tendresse, sa planète secrète*. Moins enclin au romantisme, François la taquine pour son vocabulaire sidéral. Il échafaude une tirade autour de son rôle de cosmonaute dans les images surréalistes de sa belle. Elle le prend au mot, surenchérit en déclarant que son énergie propulse sa fusée vers l'étoile du ravissement. Il croit au bonheur simple du rire. Elle rétorque qu'un terre-à-terre comme lui habite justement sur la bonne planète.

François ponctue son engagement de rares déclarations : *je m'aime mieux parce que je t'aime*. La phrase arrachée au silence résonne. *Je t'aime d'arrêter le temps*, murmure Mylène, toute remuée. Ensemble, ils détiennent le pouvoir de soustraire les années en trop. Ils se rendorment, mêlés aux draps, pour ne pas tomber l'un sans l'autre.

Vers trois heures du matin, Mylène ouvre un œil. Enveloppée de François, elle retrouve l'entre-deux, cet instant fragile entre sommeil et veille. Cet état de conscience, modifié par l'engourdissement du corps, amplifie l'acuité du ressenti. Elle s'arrime davantage à la peau de son homme, une dernière tentative pour traverser les frontières jusqu'au cœur. Elle s'enivre des sensations fluides. L'amour opère encore, c'est l'essentiel. Elle peut se rendormir, béate.

Mais cette nuit-là, avant le matin d'horizon renversé, une agitation inhabituelle de l'air l'expulse du paradis nocturne. Ce sursaut réveille François à son tour. Il la cherche tendrement pour la garder dans la chaleur du lit jusqu'à l'aurore. Elle s'accroche à lui, veut conserver cette léthargie rassurante, ne pas penser à la journée à venir. *Merci pour ton amour*, lui glisse-t-elle à l'oreille. Ces mots simples ondulent de délicatesse et la tirent vers l'aube. Puis un baiser éclabousse l'atmosphère feutrée. Une larme perle sur la joue de François, attentif au chuchotement de Mylène : *je sais, c'est dur pour toi, je te serai éternellement reconnaissante de*

ton accompagnement. Elle aimerait trouver une rime pour ironiser sur l'éternité et dérider son compagnon, mais n'y parvient pas. François impose le silence d'un doigt sur sa bouche, parfois les paroles sont des dards inutiles. Il la frôle, célèbre la beauté du toucher jusqu'au bout. Elle se prélassa, comblée. Elle s'étire pour chasser le sommeil.

L'impulsion du lever ramène l'accumulation de ses quatre-vingt-huit ans. Elle agite les plis de la peau fanée. Le jour se pointe avec ses obligations. François retient Mylène encore un moment, la serre un peu plus fort. Mais il faut. Il faut se lever. Le soleil a avalé la nuit. Elle se sépare de lui, pore par pore. En se décollant, les épidermes émettent le son distinctif des ventouses. Puis chacun réintègre sa frontière. *Pour une dernière fois, avant de m'en aller*, chantonne Mylène en s'éloignant du lit, les bras ouverts sur ce qu'il reste de désir, *j'aimerais sentir si fort, le pouls de ta tendresse*³...

En ce matin du 20 octobre 2025, Mylène va tomber avec les feuilles mortes. Elle a fixé son échéance avant la déchéance de la maladie. Elle se soumet à l'abîme avant qu'il ne l'engloutisse. François et elle en ont parlé cent fois, ont accepté cent fois après mille refus. Il l'accompagne dans ses égarements et célèbre ses retours. Il l'encourage à décider pour elle-même alors qu'il voudrait la retenir encore un peu. Il tait sa plainte, la peine peut attendre. Il pressent l'arrachement à venir, mais l'écarte par amour pour elle. Il reçoit la gifle de la cassure sans broncher. Leur amour sert d'ancrage à Mylène. Ce cadeau inestimable devient le rocher où elle peut s'accrocher hors de la houle, et d'où désormais elle pourra se jeter entière dans la mer.

Le tintement de la sonnette déchire l'air. La médecin est arrivée, elle s'installe sans empressement. De sa voix douce, elle vérifie la décision pleinement consentie.

3. Paroles de Gerry BOULET, « Pour une dernière fois », *Rendez-vous doux*, 1988. <https://www.gerryboulet.qc.ca/music/rendez-vous-doux/> [En ligne].

— Vous êtes prête ?

Mylène hoche la tête.

— Vraiment prête ?

— Oui, puisqu'il le faut, on va tous par là...

Mylène esquisse un sourire, rempart contre la brutalité de l'événement. De sa main droite, elle serre celle de la docteure, pendant que la gauche demeure soudée à celle de François, doigts enlacés, dernière tresse à défaire. Sa respiration paisible, ses battements de cœur réguliers, la présence tendre de son homme, sa volonté inchangée, tout la rassure. Son être acquiesce. *C'est le moment*, signale-t-elle calmement, le regard oscillant de son amoureux à celle qui va concrétiser sa demande. François cache ses larmes dans un rictus.

Lors de sa fête d'adieu, Mylène avait profité d'un regain de lucidité pour célébrer le dernier chapitre de sa vie. Une sérénité sans équivoque avait teinté son discours : *Je bénis la société d'accepter l'aide à mourir pour les malades de l'oubli. Voilà quelques mois à peine, je n'aurais pas eu ce choix. Une chance qu'on ne m'ait pas diagnostiqué la maladie avant 2025 ! Quelques rires gênés avaient déboulé dans la pièce. Et merci d'accueillir ma farce plate*, avait-elle ajouté, contente de son petit effet pour embrouiller les émotions à fleur de peau. *Qu'est-ce que je disais déjà ?* Les convives avaient échangé des regards inquiets, ne sachant que répondre. Ce malaise lui permettait d'expliquer davantage : *Vous avez senti à quel point c'est incommodant un esprit égaré, qui quitte malgré lui le troupeau sans crier gare. J'en fais l'expérience si troublante, je ne souhaite ça à personne.*

Elle avait poursuivi, une émotion plus vive attachée aux lèvres. *La question que tout le monde se pose : pourquoi ne pas attendre d'être complètement gaga ? La démence à corps de Lewy évolue*

vite. J'ai vu mon père dépérir rapidement. Une larme avait coulé, l'évocation demeurait sensible. Le diagnostic est implacable, on parle de quelques mois de vie décente, tout au plus. Je déjoue déjà la maladie comme je peux, François cache mes égarements. Je sais qu'il souhaiterait me retenir, mais je change, et pas pour le mieux. Parfois, je ne me reconnais plus. Qui vais-je devenir ? Je veux choisir la personnalité qui va habiter vos souvenirs. Rappelez-vous l'amoureuse de la vie, celle qui cultive les rides du rire, celle qui empoigne le plaisir malgré la rigidité des jointures. Je détesterais me transformer en petite chose apeurée par une meute de loups imaginaire, hurlant à la nuit. J'ai accepté les maladies jusqu'à présent, mais je refuse ce verdict de morte-vivante. Merci de respecter mon choix. Évidemment, j'aurais préféré en guérir, avait-elle articulé, lentement, en baissant la voix. Puis les mots détalèrent au galop.

La médecin sourit à son tour et ajoute :

— Vous savez que vous pouvez encore changer d'idée.

— Je suis prête, ma décision est claire. Mes adieux sont faits. Je veux quitter la vie par la grande porte, je ne vais quand même pas manquer ma sortie !

Mylène pousse un rire sonore, un bref éclat à saisir dans ce jour qui se déversera bientôt dans l'infini des nuits.

— J'admire votre résilience. Je devais vérifier, désolée. Peut-on procéder à l'in... ?

Le terme *intervention* reste bloqué.

— Oui, à l'invitation, termine la malade, en fermant les yeux.

L'affirmation clôt la discussion. La gratitude apprise au fil des années dans les bras de François se manifeste ; elle naît du ventre et monte en prière : *merci la vie pour m'avoir donné la force d'accepter l'inévitable, et la conscience nécessaire pour acquiescer au passage.* Mylène s'abandonne à son destin avec une étrange quiétude. Elle déroule mentalement le parchemin de son existence. Enfant facile, bonne élève, sœur débrouillarde, étudiante universitaire décidée, professionnelle accomplie malgré

les revers, amante transitoire, conjointe à quelques reprises, mère aimante, amie à vie, solitaire par moment, solidaire toujours. Chaque amitié, chaque amour, chaque naissance a bouclé la boucle de l'éternel recommencement.

Mais, se rappelle-t-elle, sa vie a parfois penché vers le vide. Elle a douze ans, allongée sur son lit, très malade. Sa respiration exige toute son attention, elle doit creuser un passage pour l'air, sinon elle étouffe. Tout son être est dédié au souffle. Dans la chambre d'à côté, sa sœur s'époumone à chasser un intrus de sa gorge. Le médecin à domicile diagnostique à cette dernière une simple bronchite. Rassurée pour l'une, la mère parle de l'autre, sa grande fille qui ne tousse pas, mais ne va pas bien. Le docteur s'approche de Mylène, l'ausculte et déclare : *celle-ci est bien plus malade que l'autre*. Le soir même, elle se retrouve à l'hôpital, double pneumonie. Son application à inspirer et expirer l'a sauvée de l'asphyxie.

Ce matin d'automne, elle réintègre ses douze ans. De ce point névralgique, elle enfile tous les âges. Étendue sur son dernier lit, elle est avalée par la maladie, un courant froid la tirant vers le large. Elle acquiesce à la dérive. L'immensité de son François s'imprime à jamais dans son sourire dorénavant figé. Elle veut lui laisser cette image de contentement. Sa respiration est si calme que François croit la fin venue. Il tient sa main comme on s'accroche à l'espoir de la durée. La pureté de l'instant ravive son amour au lieu de le désintégrer. Sous ses yeux, le corps de Mylène, lesté tout à coup, vacille au bord de la mort. Le silence impose une étrange sérénité dans la pièce.

Du sommeil comateux de Mylène émerge un vieux rêve. Les minutes du passé et du présent s'entremêlent, créent une nouvelle chaîne, à la fois solide et fragile. Le monde fuse vers tous les possibles. Sa cage thoracique se gonfle, l'air la soulève. Elle exécute une danse si aérienne qu'elle échappe à l'attraction terrestre. Elle déploie ses bras, s'élançe vers le ciel à la manière des hirondelles. La journée commence à peine que le soleil déjà

se couche en silence. Un dernier rayon de lumière gambade sur sa peau, reproduisant une volée d'oiseaux en migration. Elle part avec eux, une nouvelle aisance à voltiger. Portée par l'amour, enfin elle flotte, légère, délestée du poids de son corps malade. Mylène tournoie autour de l'éclat d'un lampadaire, luciole de son enfance, avant de disparaître dans la première nuit d'un autre monde.

La couveuse de pavots

Annabelle Payant

Dans le bureau du docteur D'Amours, l'infirmière me pose ses questions habituelles, à savoir si je fume, si je suis enceinte et si je prendrai l'avion prochainement. Elle me demande ensuite de retirer mon jean avant l'arrivée du docteur. *Il sera là dans quelques minutes*, puis elle quitte la pièce. Ces quelques minutes sont interminables. On pourrait me laisser trente secondes pour enlever mon pantalon, ce serait amplement suffisant. À la place, on me fait languir en sous-vêtements avec la chair de poule aux cuisses. Même s'il fait toujours frisquet à la clinique, j'ai peur de transpirer sur la chaise et d'imprimer une marque humide sur le cuir du siège. J'ai la phobie de suer du postérieur. L'été, dans le métro, je ne m'assois jamais. J'aurais horreur de laisser ma trace quelque part, ou pire, de traîner un cerne visible sur mon short tout un après-midi. Chez le docteur D'Amours, c'est pareil. Alors je piétine longuement dans les trois mètres carrés du bureau, et dès qu'il tourne la poignée, je me jette sur la chaise réservée aux patient-e-s.

Le docteur sent bon, porte de petites vestes soyeuses par-dessus ses chemises pastel et a un faible pour les chaussures légèrement excentriques. Oxfords en suède rose pâle, babouches

de cuir, loafers bourgogne patents, chaque rendez-vous révèle un peu plus sa garde-robe. Son seul défaut est d'avoir les cheveux gras. Enfin, je ne sais pas s'ils sont réellement gras, ou si c'est plutôt l'effet des produits coiffants qu'il utilise, mais le résultat est peu réussi.

Nos salutations sont toujours suivies du même protocole : il m'invite à gravir la plus haute marche d'un podium, et lui s'assoit sur son banc à roulettes, puis s'avance vers moi. Sans tarder, il commence à examiner mes jambes, palpe légèrement l'intérieur de mes cuisses et descend jusqu'aux chevilles. Il me demande si c'est douloureux. Ses mains sont douces et tièdes. *Non, ça va*, que je lui dis. Je n'ai jamais mal. Il me lance ensuite un *c'est froid*, m'étale un peu de lubrifiant près de l'aîne et entame l'échographie, regardant attentivement l'état de ma circulation sur le moniteur. Le premier traitement qu'il a effectué contre mes varices s'est avéré efficace à 83,3 %. Le dernier tiers de ma jambe droite résiste aux agents sclérosants. La veine se gonfle au niveau du mollet et prend la forme d'un champignon crinière de lion. L'été, c'est très chic. On dirait un fœtus égaré. Je reviens donc tous les six mois pour un suivi en phlébologie et, chaque fois, c'est la même histoire. On refait une échographie pour s'assurer que tout le reste est en ordre, puis, en une seule piqûre, on m'injecte un liquide censé tuer le petit monstre qui me pousse sous le mollet, le tout pour 250 dollars.

*
* * *

Cette petite créature qui me suit partout suscite des réactions. Les gens qui m'ont connue sans portent un autre regard sur moi, comme si je n'étais plus la même. Le type de regard qu'on poserait sur un proche qui vient de subir une rhinoplastie et dont on apprivoise doucement la nouvelle composition du visage,

mais avec un brin d'inquiétude en plus. On scrute mon mollet et l'on se demande, mais quelle est cette masse difforme qui l'habite maintenant ? La plupart des gens sont à la fois dégoûtés et intrigués, mais par respect, ils restent subtils et ne réagissent pas outre mesure. Seuls leurs yeux les trahissent, en oscillant comme des pendules entre mon visage et le petit monstre. C'est plus fort qu'eux. Il suffit d'un premier coup d'œil furtif sur le fruit de leur tentation pour qu'une centaine d'autres regards plus analytiques suivent. À leurs yeux, j'appartiens désormais aux cas de figure « étranges », à la même famille que ceux qui ont une tache de vin ou qui louchent légèrement d'un œil.

Les seul·e·s qui ont osé clamer haut et fort que j'avais une grosse bosse de chameau sur la jambe, ce sont mes petit·e·s mousses de La Pirouette. Je savais qu'aux yeux des enfants de mon groupe, qui venaient de souffler leurs trois bougies, ma varice ne passerait pas inaperçue une fois l'été à nos portes. Je n'allais quand même pas la cacher sous des jeans alors qu'on traversait une canicule et que la pataugeoire du quartier était devenue le repaire de tous nos après-midi.

Mes petit·e·s mousses riaient et se bouscuaient pour épier la bosse sous mon mollet. Iels étaient dans un tel délire qu'on aurait pu s'imaginer qu'ils avaient entrevu des organes génitaux. Il me fallait garder mon image, trouver une façon de rester cette Lili douce, jolie, athlétique, rigolote, et non pas être perçue comme une éducatrice malade, ennuyeuse, laide et effrayante avec sa tumeur à la jambe. J'ai mis fin au chaos en sifflant un grand coup entre mon pouce et mon index. Enfant, ma mère m'avait appris à siffler entre mes doigts. Notre maison était isolée en pleine forêt. Elle insistait pour que je maîtrise au moins une technique d'autodéfense qui ne nécessite aucun matériel. Tous les matins, après le brossage des dents, nous avions rendez-vous au milieu du salon pour m'exercer à siffler. Cet entraînement s'est éternisé jusqu'à mes quinze ans. Ma mère avait une obsession : mon son devait être parfait, c'est-à-dire assez puissant et strident pour

effrayer les animaux et faire fuir tout potentiel agresseur. À la garderie, cette arme de destruction massive me fait gagner un temps fou sur la discipline.

J'ai commencé par confier aux enfants mon penchant pour les bagels aux graines de pavot, qui, depuis des lustres, composaient cent pour cent de mes déjeuners. Des années durant, j'aurais pu manger du gruau, des céréales givrées ou des muffins anglais, mais non, je raffolais exclusivement des bagels aux minuscules grains couleur ébène que je tartinais de beurre et de confitures aux baies. J'ai raconté aux petit·e·s qu'un phénomène très rare s'était produit dans mon corps. J'ai insisté sur le TRÈS RARE parce que je ne souhaitais pas non plus les traumatiser et susciter des crisettes inutiles à la maison. Une graine de pavot qui s'était échappée de mon estomac de manière inexplicable avait navigué longuement dans mes artères jusqu'à mon mollet. Elle s'était coincée en dessous, et avait commencé à germer sous ma peau. Cette étrange bosselure qui prenait forme, et qui ressemblait à un morceau de gingembre, était en fait l'embryon d'un futur pavot qui allait pousser à la surface de mon épiderme. Malgré les trente-six mille questions de mon groupe, auxquelles j'essayais de répondre avec le plus de crédibilité possible, j'ai réussi à changer leur regard sur mon petit monstre. Les enfants le scrutaient maintenant avec émerveillement, et posaient leurs mains sur ma peau en espérant le sentir pousser. Mes petit·e·s mousses étaient plus sages que jamais, et me traitaient aux petits oignons. Kelly, ma préférée, s'assurait même d'arroser ma jambe chaque jour en vidant l'entièreté de sa gourde pour que la fleur ne manque pas d'eau. J'ai aussi hérité d'un nouveau surnom : Lili-Poppy, la couveuse de pavots.

* *
* *

Je subis la génétique de ma mère. Quand j'étais enfant, elle consultait un médecin en phlébologie. Une ou deux fois par année, elle revenait à la maison avec les jambes couvertes de boules de ouate retenues par des diachylons. Ce type de soins est rarissime en région. Elle faisait deux heures de route pour suivre ses traitements, et rentrait au bercail bien après mon heure de coucher. Exceptionnellement, j'avais la permission de veiller devant la télévision jusqu'à son retour. Quand les phares de sa voiture traversaient le boisé et se reflétaient dans la bay-window du salon, une étrange excitation montait en moi. Je ne sais plus comment ce rituel s'est instauré entre nous, mais j'ai le souvenir que ma mère s'assoit sur la cuvette en sous-vêtements, et qu'elle me laissait lui retirer les pansements un à un. Installée à ses pieds sur le carrelage de la salle de bain, je prenais plaisir à jouer à l'infirmière. J'aimais l'odeur des diachylons et le son de l'adhésif qui se décollait de sa peau fine. Ma mère n'avait qu'une consigne : pour écourter l'élançement, je devais tirer sur chaque bandage d'un geste rapide, vif.

*
* * *

Je suis devenue une icône à la garderie, même en dehors de mon groupe. On me salue et saute dans mes bras comme si j'étais une célébrité. Lors des activités de bricolage, les enfants me représentent dans leurs œuvres d'art, au même titre que leurs idoles de *Passe-Partout* ou de la *Pat'Patrouille*. La petite Kelly a lancé le bal, et les autres ont suivi. Sur le babillard de notre local, Lili-Poppy est l'égérie de dizaines de dessins. Je l'avoue, j'ai mes préférés. Il y a moi avec un minuscule pavot sur la jambe. Moi en robe soleil rouge vif face à un champ multicolore. Moi mi-femme, mi-fleur. Moi qui vole dans le ciel avec des plumes-

pétales. Et moi avec un pavot qui flotte au-dessus de ma tête comme un ballon gonflé à l'hélium.

Lors des fêtes d'anniversaires, plus personne n'est intéressé par un maquillage de lion ou de superhéros. Les enfants veulent absolument un pavot sur la jambe. J'ai même dû fournir des dessins modèles à la maquilleuse, plutôt déstabilisée par la demande insolite des petit·e·s et par leur entêtement. Je participais au délire moi aussi, en me faisant peindre un pavot sur le mollet, à l'endroit exact où il s'apprêtait à pousser. La maquilleuse donnait des coups de pinceau hésitants et, dans ses yeux, je voyais son dédain pour ma bosselure, mais je m'en foutais complètement. Depuis que mes petit·e·s mousses admiraient ma différence, les regards antipathiques des autres ne me faisaient plus aucun effet.

* *
* *

Chez le docteur D'Amours, l'achalandage est tel que les convocations sont souvent prises un an à l'avance. J'avais complètement oublié mon rendez-vous suivant jusqu'à ce que la réceptionniste me contacte pendant la collation pour m'en faire le rappel. Je lui parlais en tenant le téléphone d'une main tandis que de l'autre je distribuais des morceaux de pomme aux enfants. Le petit Axel tirait le bas de mon t-shirt et me suivait, la morve au nez, pour que je l'aide à se moucher. Miro venait de renverser son jus de raisin par terre. Et Kelly pleurait parce qu'elle s'était assise dans le dégât par accident. J'écoutais à moitié ce dont il était question à l'autre bout du fil et, sans réfléchir, j'ai acquiescé pour confirmer le rendez-vous prévu le lendemain.

Auparavant, je n'avais jamais été anxieuse en allant chez le docteur D'Amours, mais ce matin-là, j'ai eu des vertiges et régurgité mon déjeuner. J'ai marché jusqu'à la clinique et lutté contre des étourdissements durant tout le trajet. Je devais

ressembler à un zombie, avoir l'air blême malgré le bronzage. Dans la salle d'attente, j'ai patienté, appuyée contre un mur directement sous le climatiseur pour recevoir la fraîcheur propulsée. Malgré tout, je transpirais à grosses gouttes. Une fois dans le bureau, j'ai piétiné longuement en petites culottes. Mes pieds laissaient des marques humides sur le plancher. Je me suis mise à marcher rapidement sur le bout des orteils pour atténuer les traces, mais l'effort me couvrait de sueur.

Ma vue a commencé à s'embrouiller dès l'arrivée du docteur. Pour rester calme, j'essayais de concentrer mon attention sur un élément à la fois. Ses sneakers blancs aux lacets jaunes fluo. Sa chemise lilas un peu déboutonnée. Ses cheveux fraîchement coupés, mais toujours aussi gras. Le lubrifiant m'a partiellement aidée à me ressaisir, juste assez pour que je ne m'écroule pas du marchepied pendant l'échographie.

Sur la table d'examen, l'arrière de mes cuisses et mon dos collaient contre la feuille de papier. Ma descente s'annonçait embarrassante. Pendant que le docteur préparait la seringue, l'infirmière est entrée et m'a passé une lingette désinfectante sur le mollet. Iels avaient toujours la manie de discuter à voix basse, sans jamais m'inclure dans leurs conversations. Pour favoriser la détente, la moindre des choses est de distraire les patient·e·s, de leur parler de la pluie et du beau temps avec un minimum de sincérité. Iels échouaient lamentablement sur ce plan. L'infirmière a sorti une boule de ouate d'un grand vase cylindrique et coupé un morceau de diachylon. Des gouttes de sueur coulaient sur mes tempes. Le docteur D'Amours s'est approché de moi assis sur son tabouret à roulettes et a palpé mon germe. Ma paupière droite s'est mise à tressauter toute seule. Il a pris une légère inspiration. J'ai placé discrètement mon pouce et mon index entre mes lèvres. Au moment où il a dit *ça pique*, j'ai sifflé un grand coup. Mon son n'avait jamais été aussi strident.

*
* * *

Ma mère a l'habitude de débarquer chez moi comme un cheveu sur la soupe. Plusieurs week-ends par été, elle vient en ville pour vendre ses champignons au marché Jean-Talon. Elle est reconnue pour ses chanterelles. Les restaurateur·rice·s haut de gamme et les plus fin·e·s épcurien·ne·s se les arrachent. L'avantage de ses visites impromptues, c'est qu'elle remplit chaque fois mon frigo de trésors que je n'aurais jamais les moyens de m'acheter. Pendant des jours, je garnis tous mes plats de pleurotes et de morilles, et j'ai soudainement la sensation d'être une adulte accomplie.

Ma mère a sa routine. Pendant qu'elle charge son petit camion de ses cueillettes, elle me téléphone pour m'avertir qu'elle vient passer la fin de semaine. Elle me laisse sans nouvelles pour toute la durée du trajet et se contente de siffler un grand coup quand elle arrive devant chez moi. C'est sa façon de me dire *chu là*. Je sors alors en vitesse avec mon plus gros Tupperware qu'elle remplit à ras bord, prenant toujours soin de me donner un peu de chaque variété. Elle prend ensuite ses bagages, gravit les marches jusqu'à mon deux et demie et s'échoue sur le sofa. Je la perds pour une bonne heure, le temps qu'elle recharge ses batteries.

Lors de sa dernière visite, je ne suis pas sortie quand son sifflement a retenti dans toute la rue. C'est moi qui étais échouée sur le sofa. Je ne rechargeais pas mes batteries, j'étais simplement une larve depuis trois jours – depuis que j'avais tenté de sauver mon pavot de la mort. Le germe se faisait désormais timide. Il avait déjà eu cette tendance-là par le passé. Il se rétractait alors légèrement, surtout quand mon mollet était au repos, mais dès que je fléchissais le pied, il réapparaissait bien à sa place. Maintenant, sa discrétion dominait. J'avais beau tendre la jambe au maximum, il était de moins en moins visible. J'ai récupéré mon diachylon de la poubelle de la salle de bain et je l'ai recollé par-dessus. Je préférais éviter d'assister à sa disparition

complète. Je n'ai pas bougé du sofa. J'ai attendu que ma mère s'inquiète et qu'elle trouve ma dépouille au milieu de mouchoirs humides. Je n'ai rien dit. Elle m'a entouré de ses bras et m'a donné un bisou sur le front. Elle devait penser que j'étais en peine d'amour. Dans ces moments-là, elle garde ses questions pour elle et se contente de me réconforter. Elle a remarqué mon diachylon et l'a décollé doucement de ma jambe. À la vue de mon mollet tout lisse, elle m'a souri d'encouragement. Mon ventre s'est tordu de l'intérieur.

* * *

On dit qu'avec le temps et l'habitude, ce qui nous sautait d'abord aux yeux devient chose tellement courante qu'on n'y prête même plus attention. Mes petit·e·s mousses attendaient toujours l'arrivée du pavot, mais depuis un moment, iels avaient cessé de scruter l'état de mon mollet. Personne n'a remarqué que le germe s'était rétracté. Du moins, personne n'en a fait mention. Heureusement. Je cherchais encore quoi leur répondre le moment venu.

Au sortir de la douche, je pouvais passer de longues minutes à fixer ma jambe droite dans le miroir et à tenter de stimuler l'embryon en espérant qu'il réapparaisse magiquement. La dernière piqure l'avait bel et bien dégonflé et transformé en un filament durci, invisible à l'œil, qui se désagrègerait en quelques mois. Dans la rue, je marchais désormais la tête basse en scrutant les mollets des gens. C'était devenu une obsession : chercher chez les inconnu·e·s des germes de pavots et souhaiter les leur arracher furieusement.

* * *

J'étais assise au bord de la pataugeoire, les pieds dans l'eau. Les vagues formées par la cohue de mes petit·e·s mousses éclaboussaient mon mollet habité d'un grand vide. À La Pirouette, je cachais bien mon jeu, mais rester dynamique pour mon groupe grugeait toute mon énergie. Une fois à la piscine, le soleil de fin d'après-midi m'aveuglait et je somnolais sur place malgré le chaos. Étrangement, je ne me sentais pas trop coupable de ne surveiller les enfants qu'à moitié. Les sauveteurs grassement payés étaient bien là pour ça.

Quelque chose m'a chatouillé la joue et extirpée de mon demi-sommeil. Kelly se tenait devant moi, les mains cachées derrière son dos. Elle affichait un air espiègle. Je lui ai souri sans dissimuler ma fatigue. Elle m'a finalement dévoilé sa surprise : une marguerite sauvage qu'elle m'a tendue fièrement avant de repartir sous les jeux d'eau. J'ai tourné la tige entre mes doigts. Un pétale s'est détaché et a atterri à la surface du bassin. Le savait-elle pour mon pavot ? Mon état comateux des fins de journée lui avait-il mis la puce à l'oreille ? J'ai levé les yeux et l'ai aperçue en train de virevolter sous une bruine légère. Au loin, Kelly s'est arrêtée et m'a regardée avec tendresse. Je suis retournée à la fleur. Une offrande pour panser ma blessure. Oui, c'était ça. Un bouquet funèbre pour mieux affronter la douleur.

Si ce n'était pas le crash
qui nous avait fait.e.s,
mais les débuts?

Mylène Brunet

Dès que j'entends la chanson thème de *The Office*, la nausée me prend. Une succession de malaises relationnels dans un espace de travail à aire ouverte, le drabe des complets-cravate, un patron au comportement déplacé et inadéquat... l'étoffe de mes pires cauchemars. C'est ironique, parce que mon propre milieu de travail a de quoi faire angoisser n'importe qui. La cruauté des néons, l'odeur des excréments au détour d'un couloir, les uniformes aseptisés, les gémissements et les regards hagards des personnes qui se languissent de rentrer chez elles... Pourtant, c'est dans ces eaux que je navigue au quotidien, à tenter de faire sens de ce que je suis, de ce que j'ai été et de ce que je deviendrai.

Je me souviens de mes débuts de stage à l'Hôtel-Dieu de Québec, de ma fébrilité et de ma stupéfaction à parcourir les unités mêmes où j'ai été hospitalisée à l'âge de douze ans pour un ostéosarcome, une forme agressive de cancer des os. Le cours du temps m'avait ramenée là, et pas ailleurs. En écho me revient le regard de ma mère, lorsque j'ai parlé pour la première fois de faire de l'accompagnement spirituel dans le milieu de la santé ma profession. *Tu ne vas pas trouver ça trop dur... ?* Dans ses yeux, je lisais son désarroi à l'idée de voir sa fille, rescapée des Enfers, y

retourner de son plein gré. Serais-je capable de réémerger parmi les vivant·e·s à la fin de mes quarts de travail? De participer au barbecue familial, à la fête de l'un, au brunch dominical de l'autre, l'air de rien, l'air de ne pas avoir fréquenté la détresse, la souffrance et la mort à longueur de jour, de semaine?

Dix ans ont passé entre l'élan initial et la concrétisation du projet, pendant lesquels j'ai tergiversé en librairie, dans les cafés. J'ai tenté de prendre de la distance par rapport à mes obsessions, voulant croire que je pouvais faire autre chose de mon temps et de mes talents. En dix ans, j'ai abandonné puis repris mes études universitaires en sciences des religions. J'ai obtenu ensuite, en 2018, mon diplôme d'études supérieures spécialisées en accompagnement spirituel dans le monde de la santé. Aujourd'hui, j'occupe un poste d'intervenante en soins spirituels (ISS).

La spiritualité, en tant que notion abstraite et difficile à circonscrire, possède des centaines de définitions. J'en ai développé une vision large et personnelle. Est spirituel pour moi ce qui participe à la fois d'un mouvement d'intériorité et de décentrement, dans une recherche d'harmonisation de soi avec autrui, sa communauté et, plus vastement, avec le mystère de la vie dans l'univers. Cette quête d'harmonisation est animée par une curiosité vers l'intérieur, vers l'extérieur. Elle présuppose la capacité à générer du sens et à se déplacer dans ses croyances lorsque l'existence nous révèle des expériences inédites. Parce qu'elle s'enracine dans le doute et le manque, elle s'entend dans les mots du quotidien, particulièrement dans ces périodes où tout bouge autour de soi/en soi. L'hôpital s'avère donc un endroit propice où en être le témoin privilégié.

Je partage mes heures entre l'Hôpital de l'Enfant-Jésus et l'Institut de réadaptation en déficiences physiques, tous deux à Québec. Si la majorité de mes collègues exercent en CHLSD ou en soins palliatifs, je travaille dans des unités de soins actifs et de réadaptation intensive.

Les personnes que j'accompagne ont comme particularité de survivre à des traumatismes importants. Je compose avec des parcours déviés de leur trajectoire par des tentatives de suicide, des AVC, des accidents de travail ou de la route, des badlucks sportives ou domestiques, des tumeurs au cerveau, des maladies auto-immunes chroniques comme la sclérose en plaques, des maladies neurologiques rares, et autres atteintes diverses à la moelle épinière. Des incidents qui font perdre l'usage de ses bras, de ses jambes, de son sexe, de sa mémoire, de sa vessie, de la parole, de la vision ou de l'ouïe, de façon partielle ou complète, temporaire ou permanente.

Dans le cas d'événements traumatiques, il y a toujours une rupture importante entre la vie d'avant et celle d'après. Le défi n'est pas tant de colmater la faille entre les deux ni de pacifier notre rapport à la finitude – même si la crise nous éveille à notre vulnérabilité existentielle – que d'aborder la vie qu'il reste devant nous, dans des conditions différentes de celles connues jusqu'ici. Mon rôle est de tracer une voie aux côtés de personnes en situation précaire, en déployant une écoute bienveillante qui favorise l'émergence de moments de confiance, de paix et de clarté.

Je trouve ardu d'exprimer en des mots simples la complexité de ce que j'expérimente avec les personnes que j'accompagne. En relisant la fin du paragraphe précédent, je me dis que quelque chose cloche. Un pan de notre expérience est occulté, à savoir les aspects les plus douloureux de ce processus créatif, de leur côté comme du mien. Pour récolter les fruits de l'écoute, un grand bond doit être effectué. Un bond au-dessus du territoire jonché des ruines du corps et de l'univers d'autrui. Comment attester de la continuité de la vie après l'irruption soudaine de la mort en soi ? Quels sont les périls de cette démarche que nous partageons, les patient·e·s et moi ?

Survivre : une expérience ambiguë

Dans son livre *Spirit and Trauma: A Theology of Remaining* (2010)¹, la théologienne américaine Shelly Rambo appréhende l'espace-temps entre la Passion et la Résurrection du Christ comme un tiers-lieu que nous avons toutes les misères du monde à fréquenter avec l'autre. Ce tiers-lieu voit cohabiter la vie et la mort de manière ambiguë, ce que rejoue le traumatisme qui, dans son essence, brise les liens de temporalité structurant le fil d'une existence. La séquence chronologique naissance-vie-mort est perturbée. La survie, comme dépassement de la mort et excès de vie, n'est pas une (re)naissance claire et nette. C'est un acte de création laborieux et éprouvant, où la personne se retrouve devant la contrainte d'imaginer une existence autre.

Ce tiers-lieu, nous cherchons à le fuir, à le surpasser. Nous nous précipitons à la fin du récit, là où réside la résolution. Nous sommes friand·e·s de success stories. Nous désirons voir des individus triomphant de l'adversité et des oppressions ayant jalonné leur route. Nous avons soif de victoires, de progrès linéaire. Nous refusons de voir les stigmates, de saisir la cruelle réalité derrière la plaie : l'absence, la violence, la faiblesse du corps, les liens rompus et les manques de l'amour. Une patiente me racontait que, écoeuvée de se faire renvoyer à la figure sa résilience par ses proches à chaque expression de sa douleur, elle leur répliquait : *Je ne suis pas forte... J'aurais préféré ne pas avoir à l'être.*

À proclamer trop rapidement la guérison, à faire des récits de survivance une consécration, nous n'entendons pas la plainte de l'autre et restons sourd·e·s à son expérience de la souffrance. La gratitude de demeurer vivant·e va généralement de pair avec la question du *pourquoi* : *Pourquoi avoir survécu, si c'est pour vivre avec de telles limitations ? Quel est le sens de ma vie dans*

1. Shelly RAMBO, *Spirit and Trauma: A Theology of Remaining*, Louisville, Westminster John Knox Press, 2010.

ces circonstances ? Dans certains cas, la personne aurait préféré mourir, la vie devenue trahison.

Trop rapprocher la mort et la résurrection, en omettant le tiers espace-temps, me fait courir le risque, dans l'accompagnement, de faire l'apologie de la souffrance, de la présenter comme une chose à rechercher pour évoluer. Ou de carrément la nier en soulignant immédiatement la chance qu'ont les patient·e·s d'être toujours là. *Réjouissez-vous ! Vous êtes en vie* : une vraie claque au visage des affligé·e·s. Survivre au trauma, c'est se retrouver avec une existence en décalage, que nous ne reconnaissons plus comme la nôtre. Cette vie excédant la mort est radicalement différente. Elle porte la marque du périssable. Dorénavant, il faudra faire avec cette conscience de la fin.

Le périssable est révélé par les déficits. Dans tous ces gestes – évidences d'autrefois – qui s'accomplissent aujourd'hui au coût d'immenses efforts et de douleur. Dans ces morceaux de soi épars, certains dorénavant inertes, que le cerveau n'arrive plus toujours à coordonner. Ultimement, il se manifeste par un sens aigu de notre propre faillibilité, une crainte de poursuivre le chemin dans le noir. Je peux pointer du doigt les progrès en réadaptation, nommer le beau, le bon, ce qui demeure... mais rien ne peut faire diversion devant l'odieux des pertes et l'incertain de la suite.

Survivre : remonter ?

Ce que l'accompagnement spirituel exige de moi, c'est de descendre dans ce tiers-lieu, fait de ruines, où les patient·e·s logent pour un temps indéfini. Je suis témoin de la dévastation, dont il me faut entendre jusqu'au bout le récit, sans ciller, sans tenter de m'en dégager, afin de forer la blessure, de l'explorer, d'en cerner les contours, de la toucher. Ce que l'accompagnement spirituel exige des patient·e·s, c'est ce geste d'exposition de ces parts de soi endommagées. Iels sont appelé·e·s à oser une parole

sans censure, sans assurance, que je saurai recevoir en lui ouvrant un espace où se déposer.

Parfois – souvent –, j'ai envie de consoler, de dire : *Mais non, vous n'êtes pas un fardeau pour vos proches, mais oui, les choses vont s'améliorer dans votre nouveau milieu de vie.* Quand je me vois fuir et nier, je sais que ce n'est pas la vulnérabilité de la personne devant moi qui me fait peur, mais la mienne. Je décide de me taire. Je ne sais pas. Qui sait vraiment ce que nos proches ont au plus profond de leur cœur, qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Le silence laisse se dire ce qui est intolérable à d'autres oreilles.

Lutter contre ces réflexes me demande beaucoup d'énergie. J'engage toute ma personne dans le processus ; être avec l'impuissance de l'autre, cela implique de tolérer la mienne. Je reçois ces témoignages à même mes écueils, ma mémoire à vif. Peut-être ai-je besoin de côtoyer cette réalité pour intégrer ce que j'ai vécu à douze ans, ce que j'étais incapable de faire alors ? Je m'entraîne à reconnaître et, peut-être un jour, à accepter mes fragilités. Ce territoire flou et imprécis de la suite, je l'habite aussi avec ambivalence.

Parmi la multitude de façons d'aider, beaucoup ne relèvent donc pas d'une recherche de solutions ni d'un exercice de consolation. Si l'accompagnement spirituel agit, c'est par un acte de communion à l'expérience de l'autre dans ses manifestations les plus gaies et les plus sombres. Par l'audace, également, de s'incarner dans cet espace douloureux de la souffrance humaine, pour ensemble *boire à la gourde vide du sens de la vie*² et approfondir nos questionnements sans forcer les réponses.

Les patient-e-s, sans le vouloir, ont des mots qui tombent dans la terre fertile de mes crises personnelles. L'objet de mes préoccupations reste dans l'intimité de mon esprit, la communion n'exigeant pas, pour être opérante, que je me livre à mon tour

2. Gaston MIRON, « La marche à l'amour », dans *L'homme rapaillé*, Montréal, Typo, 1998, p. 65.

aux personnes accompagnées. L'échange est néanmoins réel, et je quitte ces rencontres avec un cadeau. Ainsi, la magie advient seulement lorsque j'entre en résonance avec les confidences. Par ma voix, ma posture, mon regard et ses inclinations, je montre que je suis réceptive, atteinte dans mon corps par cette expérience commune de non-savoir et de non-pouvoir face au mal. Survient alors, avec la lenteur d'un escargot, un contre-pouvoir, celui de la solidarité. La beauté du métier d'intervenante en soins spirituels résulte en partie du fait que la solidarité à l'œuvre entre les patient·e·s et moi vous engage vous aussi. Dit prosaïquement, c'est avec l'argent de nos impôts que les ISS sont envoyé·e·s auprès des personnes vulnérabilisées dans notre système de santé. Si j'ai accompagné des personnes vacillantes mais soulagées d'avoir survécu, au cours de ma carrière, je n'en ai encore croisé aucune qui ne soit pas reconnaissante de bénéficier d'un accompagnement dans cette traversée. En ce sens, le processus créatif des patient·e·s est aussi investi par notre communauté, au sens large, et par les possibilités qu'elle permet.

Survivre : à l'aube du lendemain

J'ai lu récemment *Time Is a Mother* (2022), le dernier recueil d'Ocean Vuong, poète états-unien d'origine vietnamienne. La synchronicité faisant bien les choses, je suis tombée sur ce vers : « What if it wasn't the crash that made us, but the debris? » Ce n'est pas tant l'événement qui nous constitue en tant qu'individu distinct, mais ses répercussions, les débris qui, en son cœur, surgissent. Qu'est-ce qu'un débris, sinon la matière résiduelle dont on dispose après que l'éclatement est survenu ? Ainsi, si l'étape cruciale de l'accompagnement du processus créatif qu'est la survie se passe dans le tiers-lieu, à nommer patiemment et aussi longtemps qu'il le faudra tout ce qui a été annihilé par l'écrasement, se remettre en route après le crash requiert d'arriver à se (re)saisir parmi les ruines.

Fondements potentiels du trajet qu'il reste à parcourir et du *je* à reconstruire, nos restes malmenés sont éminemment précieux. Ils imposent des contraintes, amenant leur lot de frustrations, mais également de frictions génératives. Quand les voies du passé ne mènent plus au futur, il y a nécessité d'emprunter une piste encore vierge. Avancer peut consister à débroussailler le sentier pour ôter les obstacles qui se dressent sur notre chemin ; plus souvent, il faut les contourner ou composer avec. Aux lancinants *pourquoi* se succèdent, dans le discours, les pragmatiques *comment* : *Comment me refaire une vie que j'aime encore ? Comment continuer à me rendre utile ? Comment occuper mon temps désormais ?* Parfois, un projet jadis écarté rejaille à la conscience de certain·e·s comme une avenue à explorer. Parfois, une famille aimante apparaît comme une raison suffisante pour poursuivre son chemin. À chacun·e ses signes de renouveau.

L'essayiste Rebecca Solnit, dans *A Field Guide to Getting Lost* (2006)³, déploie l'idée selon laquelle les artistes de tout acabit sont en quête de la forme de leur œuvre. Ce flou artistique donne l'élan nécessaire à la démarche pour naître. J'y repère des similitudes avec une pratique de création *existentielle*. Il s'agit moins de consentir au réel tel qu'il se présente que d'ouvrir une porte vers l'inconnu. Avec les patient·e·s arrive ainsi un instant où je sens dans nos rencontres qu'il est possible de les inviter à jeter un regard au loin, *dans le bleu de la distance*⁴, et à imaginer ce que l'avenir leur réserve de respirations nouvelles. Laisser un espace pour l'espoir, celui de trouver dans ces circonstances particulières une *forme* convenant malgré tout à sa langue rapaillée. Cet espoir est le moteur du processus créatif. Il recèle un potentiel de

3. « Certainly for artists of all stripes, the unknown, the idea or the form or the tale that has not yet arrived, is what must be found. It is the job of artists to open doors and invite prophecies, the unknown, the unfamiliar; it's where their work comes from, although its arrival signals the beginning of the long disciplined process of making it their own. » Rebecca SOLNIT, *A Field Guide to Getting Lost*, New York, Penguin Press, 2006, p. 5.

4. *Ibid.*, p. 29.

transformation de la matière, mais il doit tolérer la menace de l'informe, l'apprivoiser, s'en faire l'allié, autant de conditions indispensables à l'émergence de possibles inédits.

La semaine dernière, je disais au revoir à un homme que j'ai suivi des soins intensifs de l'hôpital jusqu'à son séjour de réadaptation à l'Institut. Il avait subi un grave accident de voiture, avait passé des semaines dans le coma. Pendant son hospitalisation, on lui avait annoncé que sa condition ne lui permettrait pas de retourner à domicile, qu'un déménagement serait nécessaire pour assurer sa sécurité et son bien-être. Ce verdict lui avait fait l'effet d'une bombe. Pendant notre dernier échange, face à l'immense baie vitrée de sa chambre à l'Institut, cet homme m'a pourtant dit : *Je pensais que c'était mort. J'étais convaincu que c'était mort. Tout l'hiver, j'ai vu le jardin rabougri et sec. Et regarde. Regarde là! C'est vert. C'est tout vert. J'ai du mal à y croire. C'est comme ça chaque année. Et c'est comme ça pour moi aussi.* Accueillir cette étape de sa vie ne se fait pas sans déchirements ni tristesse. Il est toutefois prêt à essayer d'y trouver de quoi vivre encore un peu. La perspective de voir verdoyer son nid grâce aux grandes fenêtres de son nouvel appartement lui fournit le courage de s'engager dans ce cycle.

Avec mes patient·e·s, il m'est arrivé à plusieurs reprises de buter contre nos limitations respectives, de nous sentir bloqué·e·s, à la recherche d'une issue, de cette fameuse lumière au bout du tunnel. Certaines personnes – j'en suis – prennent pour demeure le tiers-lieu pendant des mois, des années. Devant l'injonction sociale de *s'en sortir* au plus vite, le constat posé sur ces cheminements est celui d'une anomalie. N'allons toutefois pas croire la créativité étrangère au pays du tiers-lieu. Comme une terre vidée de ses nutriments, la créativité a besoin d'être laissée en jachère pour redevenir féconde. Il lui faut la tranquillité de la pénombre, du temps pour qu'une graine, même minuscule, puisse éclore à son rythme. J'aime être le témoin de cette percée, mais je n'en ai pas toujours la chance. Ces accompagnements

m'obligent à faire preuve de patience d'humilité. Puis à nourrir la confiance qu'il existe une autre présence agissante dans nos vies, ayant à voir avec ce qui en nous demeure intègre malgré tout.

Est-ce que j'arrive à remonter parmi les vivant·e·s à la fin de mes quarts de travail? Oui. Je participe sans mal au barbecue familial, à la fête de l'un et au brunch de l'autre, l'air de rien. L'air de rien, parce que j'ai appris à goûter, dans la tourmente des hôpitaux, l'intensité d'accueillir la totalité du monde, dans ce qu'il a de plus dur et de plus tendre. Mort et naissance entremêlées, l'une n'allant pas sans l'autre. Avec elles, je connais la solidarité, le soulagement d'un moment d'éclaircie, lueur en eaux troubles. De quoi avancer avec mes peurs et écrire avec elles.

Lamento bleu océan

Marie-Célie Agnant

Il n'y a pas d'histoire muette. On a beau la brûler, la briser, on a beau la tromper, la mémoire humaine refuse d'être bâillonnée. Le temps passé continue de battre, vivant.

EDUARDO GALEANO

J'ai appris à mourir pour découvrir ce qui, en moi, ne saurait être anéanti

Sur tes grands bateaux, j'ai appris à mourir. Mais au fond de ma mort et de l'indicible, je rêvais d'un sentier de marronnes. Il me fallait un havre contre la démolition totale de mon être ; dans mes cauchemars, je traquais les fourrés pour abriter ma rébellion. Je ne pouvais faire autrement que mourir, puis apprendre à renaître, pour découvrir ce qui, en moi, ne saurait être anéanti.

Tu n'as jamais su concevoir ton existence autrement qu'arc-boutée contre mon échine, portée par mes épaules. Tu n'as vécu que par ma vie ; emprisonnée dans ton poing, ma vie, matériau selon toi sans prix et sans valeur, qui t'a pourtant servi à échafauder ta destinée.

Moi, que tu n'as jamais osé regarder.

N'ai-je pourtant pas toujours été, depuis l'aube des temps, au centre de ton âpre regard ? Et jusqu'au jour d'aujourd'hui, condamnée à n'être « nulle part en ma demeure » ?

Sous tes yeux, ma vie,
Sous ton genou, mon cou,
Sous tes talons, ma destinée.

Et... tu ne sais rien de moi.

Mais moi, sur les bateaux, déjà, j'avais pris la mesure de ton regard. Il n'était que cette arme redoutable qui écorche, estropie et dépiaute. Il a fait de moi une créature dont le destin ne devrait se trouver que dans le cul de basse-fosse de ton être.

Mais moi, sur les bateaux, déjà, j'étais témoin de ta toute-puissance ainsi que de ta déchéance. Si la première t'a permis et te permet encore d'inventer et de réinventer la souffrance et la mort, si elle t'a octroyé et t'octroie encore le droit de distribuer à ta guise la vie, la seconde a fait de toi l'esclave de tes chimères.

Sur les bateaux, il faisait bleu, il faisait nuit

Sur les bateaux, j'avais beau creuser, épaisse, la nuit s'étalait. Autour de toi, en toi, une seule et immense nuit, depuis le ciel, jusqu'au tréfonds des océans. Toi seul avais accouché de cette nuit de toutes les horreurs. Elle avait partout étendu ses ailes, et elle empruntait la voix désincarnée des flots, ce qui la rendait plus profonde. Je pressentais qu'il était inutile d'espérer de toi le moindre sursaut d'humanité, le moindre tressaillement lié à la compassion, mais je cherchais malgré tout. Inlassablement,

dans cet enfer, j'espérais découvrir en dépit de l'obscurité une avenue qui n'aurait pas été corrompue par ta haine, un espace qui ne soit dévoyé par ta dépravation.

Je cherchais, il faisait nuit. Il faisait nuit même en plein jour. Au mitan du soleil, il faisait nuit. L'épaisseur de la nuit explosait les rayons du jour. Entre le ciel et l'océan, je n'étais nulle part en moi. Ne restait nul espace pour mon âme, nul espace pour mon corps. N'existait plus que ta haine. Gueule ouverte, plus avide que l'océan.

Et j'étais,
et il était,
et elle était,
et nous étions toutes et tous sa proie.

**Sur les bateaux, déjà,
mon corps était l'objet du désastre**

Il y avait le bleu. Et nos corps.

Abusés au-delà de la meurtrissure, bleuis par la force de ton acharnement. Noyée dans tout ce bleu, chair à anéantir, je suis devenue simple objet d'un désastre qui n'a pas de fin.

Sur les bateaux, c'est vrai, je mourais tant de fois mais... je renaissais, alors que prenait en moi une langue porteuse de vie. Elle croissait dans mes entrailles pour m'apprendre à dire l'inexprimable. Je me suis mise à la nourrir, et je la préserve comme un enfant que l'on chérit en soi pour l'éternité.

L'horreur écumait les côtes d'Afrique

Cette langue étendait en moi ses ailes, tandis que j'assistais à ton naufrage, devenant témoin de ton effondrement, pour lequel n'existe aucune parole, dans aucune de ces langues dites nobles t'appartenant. Tu braillais, souviens-toi, en portugais, en espagnol ; tu hurlais en français et en anglais ; tu aboyais en allemand et en danois ; tu beuglais en néerlandais, en suédois ; et, loin de tout sursaut de raison, tu crachais ton venin dans tant d'autres langues déclarées respectables. Mais tu savais surtout, avec grande habileté, compter dans toutes celles utilisées en Suisse, dans ces caves profondes de Zurich, Bâle et autres comtés, tous receleurs bien avant la lettre.

Toutes ces langues, ces accents multiples, célébrant la première mondialisation économique de la planète des meurtriers !

L'horreur avait le goût du sang, elle exhalait l'odeur âcre de la sueur qui arrosait les champs. L'horreur écumait les côtes d'Afrique, elle remplissait les caves de tout le continent européen et de la grande Amérique.

Flibustiers et assassins sillonnaient les mers, toi, au gouvernail, cyclope atteint de la rage, tu voguais, ratissais, rassemblais, transitais, colportais, de Liverpool, Londres et Bristol à Nantes, puis Bordeaux, et Saint-Malo, et La Rochelle, Le Havre, Honfleur, et Marseille, et ici, et là-bas, et de tous ces lieux de crimes qui refusent leur nom.

Brindilles insignifiantes dans le fagot

C'est, entre autres, à cause de cette absence d'humanité que je porte, que j'abrite en moi, en plus de tout le reste, de tout ce qui m'emplit, et pour lequel mes mots ne suffisent pas, que je porte, oui, arrimées au fond de mon être, les mémoires d'une multitude de petites âmes. Elles ont été, pour toi, sans importance, brindilles insignifiantes dans le fagot, souvent, trop souvent, elles remplissaient de bonheur tes chiens affamés et nourrissaient ton abjection.

Nous sommes au mitan des années 1700. Sur le bateau, revenant du Surinam, où il avait été dépêché dans un corps expéditionnaire pour mater une rébellion d'esclaves, l'officier anglais, à la fois capitaine et mercenaire, avait nom Jean Gabriel Stedman. Il raconte : *« Mme S., allant à sa plantation dans un bateau couvert, était accompagnée d'une négresse qui allaitait son enfant. Cette femme était assise à l'avant, l'enfant criait et elle ne pouvait pas le faire cesser. Mme S., importunée des cris de cette créature, commanda à son esclave de la lui apporter. Elle saisit alors l'enfant par un bras, le tint sous l'eau jusqu'à ce qu'il fut noyé, et ensuite elle l'abandonna au courant. La mère, au désespoir, se précipita à l'instant dans la rivière, bien déterminée à y finir son existence ; [...] une partie des rameurs se jetèrent à la nage et la ramenèrent à bord. Sa maîtresse, à son arrivée à la plantation, lui fit appliquer trois ou quatre coups de verge pour la punir du tort qu'elle avait voulu lui faire, en terminant [sic] ses jours¹. »*

1. Les citations en italiques sont tirées de Rosa Amelia PLUMELLE-URIBE, *La férocité blanche. Des non-Blancs aux non-Aryens : génocides occultés de 1492 à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2001.

Ce corps noir, ton obsession.

Ce corps noir, avili pendant des siècles.

Ce corps noir, transformé en objet du désastre, a appris à la dure à résister pour demeurer debout.

S'il a su défier des siècles de haine, c'est parce qu'il garde inscrit, dans toutes ses fibres, l'indélébile histoire qui fait entendre la voix des vivants avec les accents des cohortes de morts qui ont modelé la douleur et scellé la résistance. Ils rappellent, ces accents, que nous n'avons toujours eu qu'une seule case à cocher : résister pour demeurer debout !

Debout, nous avons appris à être, à devenir. Et nous n'avons d'autre choix que de rester debout, jusqu'au bout du voyage.

À la fois cul-de-jatte et serpent, mais debout quand même !

Serpent, mais debout !

Notre peau mue et tombe tous les jours !

Tous les jours elle renaît !

Cul-de-jatte, mais debout quand même !

Sur toutes les routes du vaste monde, inlassablement nous nous traînons, pour y recueillir nos ossements.

Quotidiennement, nous les ramassons.

Et après nous, nos enfants, nos petits-enfants aussi, apprendront l'art de la récolte de leurs ossements.

Le secret de l'impossible et des miracles

Nous avons le secret de l'impossible et des miracles ; siècle après siècle, nous rassemblons nos dépouilles, faisons le compte de nos restes et, dans nos prières pour accompagner nos os, nous disons et redisons non à l'éthérisation, non au déni de l'incontestable. Avec nos ossements, patiemment rassemblés, nous écrivons une nouvelle page.

Sur les bateaux, quand se levait un jour plus amer que celui qui l'avait précédé, c'est parce que, dans les flots bleus, s'en allait une petite âme toute neuve. Quand on la voyait s'engouffrer, frêle cocon à peine ouvert, et englouti, gobé par les remous de l'Amazone, du Maroni, du Surinam, qu'importe le fleuve, qu'importe les remous, tous les fleuves du monde savaient, et le corps aussi savait, et la mémoire enregistrerait.

Et si ce qui suit ne t'inspire que les mots-bâillons manichéisme et victimisation, c'est encore la preuve que ton vocabulaire ne fait partie que de ta propre histoire, celle que tu as su si adroitement coudre de fil blanc, ton histoire, savamment rapiécée, falsifiée, frelatée.

Le rappel ci-dessous est extrait de la cave où tu enterres mensonges et dénis savamment orchestrés. Il t'appartient et fait partie des inventions qui ont changé le monde. Il fait partie de ton bagage, de ton histoire et, quoi que tu en dises, ce n'est pas de l'histoire ancienne.

« Saint-Domingue [...] fut le théâtre de ce que, bien plus tard, Hannah Arendt appellera la banalité du mal, dans son essai Eichmann à Jérusalem. [...] Lorsqu'il succéda à Leclerc, devant la résistance du peuple haïtien, prêt à mourir plutôt que de retomber

dans l'esclavage, Rochambeau prit une décision qui, aujourd'hui, devrait attirer l'attention de ceux qui cherchent une pathologie particulière chez Hitler, Staline ou Pol Pot. Il décida l'achat de six cents chiens bouledogues, élevés et nourris dans le carnage, grâce auxquels il comptait mettre fin à la résistance des Noirs. Les Espagnols avaient réussi l'élevage à grande échelle de ces chiens dressés à manger du Noir. Au lieu d'eau, ils buvaient leur sang et on les nourrissait de leur chair.

Ce fut le vicomte de Noailles qui se chargea d'aller chercher ces fauves à Cuba. [...] Lorsque son navire empli de chiens mangeurs de Noirs reparut dans le port du Cap, il fut accueilli avec joie et allégresse par les populations blanches. Il fut décidé de tester les chiens lors d'une démonstration publique. "On a désigné d'avance une victime, et choisi pour le lieu de l'exécution la cour d'un couvent de religieuses. On y dresse un amphithéâtre, qui rappelle les cirques des Romains. La multitude accourt au spectacle. Le Noir est attaché au poteau ; les chiens, stimulés par une faim dévorante, ne sont pas plus tôt lâchés, qu'ils mettent en lambeaux ce malheureux."

Une fois démontrée leur efficacité, le général Rochambeau distribua les animaux entre les différents détachements. Le général Ramel reçut le 15 germinal, à La Tortue où il se trouvait, une lettre du général Rochambeau ainsi libellée : "Je vous envoie, mon cher commandant, un détachement de cent cinquante hommes de la Garde nationale du Cap, commandé par M. Barri, il est [sic] suivi de vingt-cinq chiens bouledogues. Ces renforts vous mettront à même de terminer entièrement vos opérations. Je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il ne vous sera passé en compte aucune ration ni dépense pour la nourriture de ces chiens. Vous devez leur donner des nègres à manger. Je vous salue affectueusement. Signé : Rochambeau." »

Tu reniais violemment ton humanité en reniant la mienne

J'entends ces paroles, j'entends ta voix, et je comprends que tu reniais violemment ton humanité en reniant la mienne, et je découvre l'origine de ma carapace. Je comprends qu'elle m'a servi à abriter ma langue, celle de l'indignation et du silence, la seule qui m'ait permis de préserver l'essentiel et de savoir, sans réticence aucune, dire non au déni, clamer l'indicible et tout ce que, avec cette inénarrable désinvolture, tu oses dénommer « pathos » et qualifier de « comportement victimaire ».

Ma carapace et ma langue m'offrent cet asile sans restriction ni arrière-pensées. Elles me mettent à l'abri des contorsions intellectuelles et des raccourcis, m'autorisent à formuler des questions sans réponses, celles qui dérangent, bousculent, incommode. Mais... ainsi va la vie, semble-t-il : à chacun son fardeau.

Lettre à l'auteur·rice des
dos de boîtes de céréales
Froot Loops, 1996

Valérie Bah

Bonjour, hi,

Je t'écris sur une appli de prise de notes, en suivant une websérie racoleuse, entre deux délais bien serrés. Dans mon mental, une mélodie se répète en boucle. *Dou dou dou dooou dou dou dooou dou*. Je suis adepte du multitâche, millénial gériatrique comme il faut.

Enfant, je te lisais soigneusement en appréhendant la journée à venir. N'étant pas du genre à faire mes devoirs, et encore moins à m'y intéresser, je redoutais déjà mon quotidien. Je passais la soirée à glander devant la télé, devant le Tamagotchi, devant un écran quelconque, rapatriant mon corps crispé de labeur. À l'aube m'attendait le croassement des corbeaux dans le bosquet derrière l'arrêt d'autobus.

Il y avait de quoi s'inquiéter : l'éclosion en moi d'un burnout précoce, le sentiment de lutte continue, l'affolement d'avoir pris un petit-déjeuner à la va-vite avant d'affronter la politique interne du bus scolaire, de naviguer dans la salle de classe, en ayant le palais lacéré par les cristaux de sucre, l'haleine surie par

le lait givré, ce qui poussait ma prof à me prendre à part pour me demander si je me brossais les dents le matin.

Cette lettre est une reconnaissance publique et gênante de ton poids culturel. Merci pour ces mots croisés, ces points à relier – toute la distraction que ta cacographie m’a procuré-e dans ces moments que je reconnais maintenant comme un mélange d’ennui et d’angoisse. Qui que tu sois, tu t’insinues encore dans ma tête sous forme de white noise qui frelate mes flux de conscience. Tu me susurres des incitations à en faire trop ou trop peu, tu me précipites vers une boucle de rétroaction entre le sentiment d’urgence de m’activer, de produire pour survivre, et celui de m’allonger, de tout arrêter pour faire dérailler la machine.

Cette lettre est aussi un règlement de compte. Le croyais-tu, quand tu as écrit ces mots fantaisistes, selon lesquels ces anneaux fruités faisaient partie d’un petit-déjeuner nutritif ? Ô exercice de pensée, il faut que tu saches que si ça flashe, si c’est punché, j’avale à peu près n’importe quoi. Les écriteaux. Les petits caractères. Les mensonges. Tout sauf le sous-texte. J’ai compris le sens des systèmes en grattant le carton, en fouillant le fond de chaque boîte pour trouver la récompense. J’ai pris l’habitude de parcourir les formules produites par des anonymes, ces chœurs de voix institutionnelles qui nous leurrent par leurs intonations passives, subtilement autoritaires, et surtout inoffensives.

Ça s’apprend, tout ça. Moi aussi, je sais rédiger sur commande. Vous en avez besoin pour quand, de cette rédaction ? Je mérite une augmentation salariale. Je réponds aux emails, je balance des posts sur les réseaux sociaux, dans le bon ton, avec des mots bien livrés, pesés et marchandisés. Je me coltine la prise de parole quand un esclaffement aurait suffi.

Et toi, quel talent exemplaire tu as pour les boutades ! Quel gâchis de talent ! Étais-tu poète ? Scénariste ? Romancier-ère ? Je spéculé sur ton identité comme Virginia Woolf a évoqué cette sœur hypothétique de Shakespeare, qui aurait pu, elle aussi, s’il

n'y avait eu le patriarcat et son emprise, faire apprivoiser des mégères.

Sache que j'ai lancé une recherche sur Google, que j'ai tenté de trouver un nom, une preuve de ton existence, que je me suis perdu·e en cours de route dans un article Wikipédia incomplet sur la psychologie du consommateur. Je n'en ai rien retenu, ce n'était qu'un mur de mots, de pensées, contre lequel je me suis dressé·e.

Coparentalisé·e par la télévision, je mesure mes journées par tranches de trente minutes. Cela explique pourquoi je ne peux soutenir qu'une petite plage horaire de concentration, que je ne peux m'attarder longtemps sur l'apocalypse, qu'elle soit imminente ou passée, la file croissante devant les portes de l'enfer, sur cette satanée chanson sans paroles qui me trotte dans le cerveau. Sur l'enfance à clé qui génère des adultes à clé. J'attends toujours le même soulagement, celui de ma mère qui rentre du boulot. Je le cherche dans les yeux du livreur de pizza. Je le trouve dans ma prochaine gorgée de Coca zéro.

L'acide érode mon sourire, mais je poursuis la défonce par les édulcorants, les produits chimiques et les mots clés, qu'il s'agisse des rebuts dans mes courriels ou d'une pub mièvre pour Tim Hortons qui me pousse aux larmes. Je m'enivre encore de sucreries, surtout fermentées, que j'engloutis pour supporter les 9 à 5, les 5 à 7, pour engourdir le sentiment que je devrais être ailleurs, pas ici, dans ce système infernal. Lorde help us.

Tes mots ont voulu me préparer à bouffer des choses loufoques, des galets fruités et uniformes. M'entraîner à les saupoudrer de sucre, plus de sucre, à les noyer dans du lait, et à aspirer cette bourbe. Puis, à secouer la poussière du sac dans ma paume, à la taper sur ma langue, et à l'intégrer en moi, un second souffle.

Pourrait-on, en louchant, dénicher un brin d'amour parmi tes phrases? Y avait-il une invitation à m'envelopper dans la pochette en plastique et à préserver ma force vitale? Tes mots constituaient-ils une anagramme?

Si je prends :

ÉLÉMENT INDISPENSABLE DES PETITS-DÉJEUNERS
COMPLETS

Se pourrait-il que :

PST, T'EN MÊLES SANS BIDE PLEIN DE SITE

Fausse piste. Laisse tomber. On dirait que tu ne sais rien des cheat codes. Il se trouve juste que je vis dans une culture qui camoufle le sens des événements, qui se cache derrière des mots amicaux et neutres, qui police et surveille les déclarations trop nettes.

J'aurais souhaité qu'on me balance le gruau directement dans la bouche, de même que la vérité pure et simple. Qu'on m'avertisse déjà de la forme à laquelle mes lèvres devaient se soumettre. Qu'on me confirme qu'il y avait réellement de quoi s'angoisser. Qu'on fasse de la place, chaque matin, à mes ancêtres, vivant·e·s ou post-vivant·e·s, attablé·e·s avec moi, traînant le poids d'au moins dix générations. Qu'on laisse chaque esprit présent plonger sa cuillère dans un bol de bouillie aromatisée à la cannelle. Qu'on me transmette l'histoire orale de ma famille, m'orientant ainsi vers des panoramas lucides, vers des plaisirs de ma propre invention.

Mais, réflexe de pauvre : je snobe les marques génériques, tout produit enveloppé dans des emballages amorphes qui évoquent un contenu brut. Je refuse le No Name au carton sobre et économe. Quand j'achète du blé soufflé hors de prix, je veux qu'il soit empaqueté dans des couleurs vives. Mes yeux s'écarquillent devant l'excès, les explosions de confettis des phrases mille fois remâchées.

Qu'en est-il de ton allié, Sam le Toucan, qui nous incitait à suivre nos nez ? Si seulement je vivais dans un univers où l'on parle aux enfants non pas comme à un groupe de consommateur·rice·s à qui l'on sert des aliments factices, des mots factices, mais comme à des esprits intuitifs capables de renifler ces parfums méphitiques fabriqués en usine, de flairer les échappées de putréfaction, de percevoir cette mort sociale que l'on vend sur les étalages, à la hauteur de leurs yeux. Si seulement on m'avait averti·e qu'il était possible de griffer des idéologies sur du carton glacé et de ventriloquer des personnages anthropomorphes !

Peut-être qu'il ne fallait pas l'occuper, cet oiseau charismatique. Qu'il ne fallait occuper personne. Ni le petit blanc à la moustache de Kool Aid qui a blessé mon frère au crâne en lui lançant un caillou. Ni l'enseignante de géographie qui nous invitait à colorier la carte du prétendu Canada, à nous familiariser avec ses lignes tracées, en nous parlant allégrement d'organisation territoriale, comme si ce n'était pas une catastrophe, mais un heureux hasard. Ni ce terrorisme. Ni ce baratin mal ficelé. Ni ces lignes. Ni ces pestes qui se plaisaient à nous ordonner de nous exprimer dans une seule et unique langue. Nous, parleur·euse·s de franglais. Qui troquaient des gâteaux Jos Louis contre des paquets de ramens à l'heure du lunch. Ne pas les occuper.

N'empêche que je me suis consacré·e à l'art de rouspéter « Langèt manmanw » dans ma barbe. À apprendre, dans la cour de récré, l'utilité du mot « fuck you ». Sa polyvalence. Son sérieux. Under my musty breath. Affiché dans mes yeux. Je les emmerde. Je vous emmerde. I fuck you. Je vous fucke. En franglais. En kreyòl. Encore en franglais. Voilà comment j'ai appris la flexibilité de la langue. Sa souplesse. How she bends for you in whatever way you need it.

Je te rappelle : ceci est un règlement de compte. Et tu paieras cher, qui que tu sois. Peu importe ta composition, ton apparence. Buée d'air, pensée de groupe, éther. Tu paieras cher ces slogans, ce lissage du réel, ce culte du bullshit. Mais dis donc, ça valait

le coup ? Il semble que tu as bien tenté de placer une voix accrocheuse dans ma tête avant de te fondre dans le décor – une galerie austère où j'expose mes maux. Dans ce cauchemar, je me vois palper les murs du studio où l'on tourne les pubs pour le fromage à la crème Philadelphia, dans lesquelles la tantine déguisée en ange fait des simagrées dans les nuages. Me voici, à tâter le placoplâtre fissuré. D'où vient cette chanson en boucle ? Cette odeur de brûlé ? Où diable sont les fenêtres ?

Est-ce l'idée que l'on se fait du ciel ? D'après ce qu'on m'a décrit, le paradis est structuré comme la banlieue, fantasma où chacun-e reçoit un McMansion céleste. Dans ces demeures, des enfants prennent seul-e-s leur petit-déjeuner, ou se réfugient derrière des forteresses de boîtes de céréales, même vides, pour occulter les visages écœurants de leurs frangin-e-s assis-e-s en face d'elleux, les gouttes de lait qui dégoulinent sur leur menton. Pour éviter les mines décomposées de leurs parents qui maudissent la routine matinale en cherchant leurs clés. Est-ce ça, le ciel ?

Au fond, je sais que c'est un lieu fluide au temps cyclique. Coude à coude avec mes grands-parents, mes tancles, mes cousin-e-s, toute ma parenté de chaque côté des frontières. Nous y traçons nos propres lignes de fuite pour jouer à la marelle. Nous semons des abricotiers avec les pierres qui nous sont lancées. Nous étudions la brise et battons des ailes, rythmant nos voix comme bon nous semble. C'est bien ça, le lieu de délices.

Si jamais on s'y croise, toi avec ta volée de toucans, et moi avec mes dents cariées, tiens-toi loin de moi. Je me repose parmi les fainéant-e-s et les code switchers.

notices

Entre poésie, nouvelle, roman et littérature pour enfants, **Marie-Célie Agnant** construit une œuvre substantielle, qui est traduite dans plusieurs langues et où s'inscrivent, de façon prégnante, la mémoire et les souvenirs. Ses textes portent à la fois le sceau de la poésie et de la violence issue des sociétés postcoloniales, et mettent en lumière l'exigence fondamentale que l'autrice s'est fixée : le refus de la posture de spectatrice, de la complaisance, de l'oubli programmé. Finaliste au prix Desjardins (1995) et au Prix du Gouverneur général (1997), elle reçoit en 2014 le Prix de création en prose de la SODEP et, en 2017, le prix Alain-Grandbois pour *Femmes des terres brûlées* (Pleine Lune). Un ouvrage collectif, *Paroles et silences chez Marie-Célie Agnant*, dirigé par Colette Boucher et Thomas Spear (Karthala, 2013), souligne son apport à l'écriture et à la littérature.

Valérie Bah est un-e artiste multidisciplinaire d'origine haïtienne et béninoise. Auteur-riche, cinéaste et photographe, son travail, de même que son premier livre, *Les enragées* (Éditions du Remue-Ménage, 2021) porte sur les résistances noires et queers.

Jennifer Bélanger est écrivaine et étudiante au doctorat en études littéraires, avec concentration en études féministes, à l'Université du Québec à Montréal. Sa thèse porte sur les inscriptions corporelles et textuelles de la maladie à l'intérieur de récits contemporains écrits par des femmes. Son premier roman, *Menthol*, a été publié aux éditions Hélotrope en 2020. En octobre 2022 paraîtra à la même maison d'édition *Les allongées*, un essai poétique rédigé à quatre mains, avec Martine Delvaux. Elle a écrit pour plusieurs revues et collectifs. Elle fait partie du comité de rédaction de la revue *Mœbius*.

Camille Bernier habite à Rimouski, où elle travaille sur les rencontres possibles entre les sciences de la mer et la littérature. Pour cela, elle s'intéresse aux méthodes, rituels et outils permettant de convoquer « le

savoir » quand la pensée achoppe : l'hypothèse, la poésie, la photo, les sondes déployées dans l'eau. Elle a publié aux éditions AURA, en 2019, le recueil de poésie *La main pose une question de gestes*.

Sarah Boutin est une artiste au croisement de l'art visuel et de la littérature. Qu'ils soient visuels ou textuels, ses poèmes tentent de cueillir, de porter et de panser les expériences d'absence, d'amnésie ou d'anesthésie inscrites dans les corps-archives. Elle souhaite en assurer la pérennité sensible, et que cette attention portée à l'indicible et à ce qui est en deçà et au-delà de la visibilité soit un soin qui donne du souffle aux êtres. Elle publie *Prendre fin* (Pièce jointe, 2021). Elle vit et travaille à Tiohtiá:ke/Mooniyaang (Montréal).

Mylène Brunet est née à Chicoutimi en 1988. Elle travaille à Québec comme intervenante en soins spirituels. « Si ce n'était pas le crash qui nous avait fait-e-s, mais les débris ? » est son premier texte publié.

Christophe Charland vient de déposer un mémoire de maîtrise portant sur la relecture et l'affectivité dans l'œuvre de Roland Barthes à l'Université du Québec à Montréal. Travaillant principalement en musique et en poésie en plus d'enseigner la littérature au collégial, il prolonge une réflexion sur les rapports qui par ses récents projets nouent la répétition, le corps et le langage.

Sarine Demirjian est née à Montréal en 1998. Elle poursuit actuellement ses études doctorales en psychologie à l'Université de Sherbrooke, où elle se spécialise dans l'intervention auprès des enfants, des adolescent-e-s et de leurs parents. Pendant son temps libre, elle partage ses pensées sur un blogue d'écriture, créé en début de pandémie. L'année 2022 a marqué sa toute première publication dans un recueil collectif de poésie intitulé *Yeux de biche* (Éditions Guillotta). Ses écrits explorent surtout les thèmes de l'identité, de l'existence et de la psychologie humaine.

Denise Desautels est née à Montréal en 1945. Mémoire, douleur et deuil – intimes et universels – sont au cœur de son écriture, celle d'une écrivaine dont les livres sont marqués par sa conscience d'être une femme qui écrit et par sa passion pour les autres arts. Elle a publié plus de quarante recueils de poèmes, récits et livres d'artiste, qui lui ont

valu de nombreuses distinctions parmi lesquelles le Prix de poésie du Gouverneur général du Canada et, pour l'ensemble de son travail, le prix Athanase-David et le prix Jean-Arp de littérature francophone. Son ouvrage *Disparaître*, écrit à partir de onze œuvres de Sylvie Cotton, est paru, en 2021, à L'herbe qui tremble (France) et au Noroît, et elle est devenue, en 2022, la deuxième poète québécoise, après Gaston Miron, à être publiée dans la collection « Poésie/Gallimard ». Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec et de l'Ordre du Canada.

Laura Doyle Péan (ille/iel) a participé à plusieurs productions avec l'Espace de la diversité et avec Les Allumeuses, collectif féministe queer. Artiste multidisciplinaire, poète et activiste, l'auteur-e haïtiano-québécois-e de vingt-deux ans s'intéresse au rôle de l'art dans les transformations et les mouvements sociaux. Son premier recueil, *Cœur yoyo*, est paru chez Mémoire d'encrier en 2020 et était finaliste aux Prix littéraires des enseignant-e-s de français 2021. La version anglaise, *Yoyo Heart*, sortira à Londres en octobre 2022, chez 87 Press. Laura tient une chronique dans le magazine littéraire *Lettres québécoises*, et a publié des poèmes et des nouvelles dans plusieurs autres. Ille travaille présentement sur un roman et un recueil de poésie jeunesse.

Doctorant en lettres à l'Université du Québec à Trois-Rivières, **Olivier Gamelin** s'est promené au gré de plusieurs chemins, d'un journal de rue à un quotidien régional, écrivant sur des sujets aussi divers que les communications, le jardinage, l'élevage de poules, les cours de piano et la pêche. Il a publié des nouvelles, parfois sous pseudonyme, dans les revues *Mœbius*, *XYZ*, *Zinc*, *Les Écrits* et *Virages*. Ne lui reste qu'un vague souvenir de son Prix de la bande à Mœbius (2013). Il garde la poésie et la chanson pour sauver sa peau dans le confort de son quotidien. Professeur de littérature au collège Laflèche de Trois-Rivières, il s'intéresse particulièrement à ses étudiant-e-s et aux littératures des Premières Nations.

Âgée de vingt ans, **Alizée Jean-Louis** est une passionnée des mots et des causes sociales. Elle aime explorer les multiples facettes de l'autofiction pour parler d'enjeux identitaires. Alizée termine actuellement un baccalauréat en études littéraires avec une concentration en études féministes à l'Université du Québec à Montréal. Ce texte est sa première publication dans une revue québécoise.

Danielle-Anne Lemay a étudié en littérature pour le plaisir et en journalisme pour la carrière. Elle a travaillé à la Société Radio-Canada Gaspésie-Les Îles, tout en effectuant une maîtrise en création littéraire sur le roman poétique. Sa carrière s’est poursuivie dans le domaine des communications et des technologies de l’information au gouvernement du Québec, notamment à la Culture et à l’Éducation. À sa retraite, elle renoue avec le plaisir de la littérature en étudiant à l’UTA¹ et en participant à un groupe d’écriture dont l’accompagnement a permis à ce texte de sortir de l’ombre.

Paola Ouédraogo est autrice et doctorante en études littéraires à l’Université du Québec à Montréal. Sa thèse porte sur les réécritures de l’Histoire dans les romans d’écrivaines africaines et caribéennes francophones. Elle a publié plusieurs articles dans les revues *FéminÉtudes*, *esse* et *Postures*, et a cofondé la maison d’édition féministe intersectionnelle et queer *Diverses Syllabes*. Récemment, elle s’est mise à apprivoiser l’écriture de fiction, qu’elle s’était longtemps refusée. Par ses travaux, elle cherche à promouvoir des pratiques et cultures marginalisées – comme celles des Antilles, dont elle est issue – afin de décoloniser le milieu des arts et les sphères du savoir.

Née en 1996, **Annabelle Payant** est comédienne, scénariste et autrice. Dans son écriture, elle cherche entre autres à faire se côtoyer gravité et humour, tendresse et malaise, ainsi qu’à dépeindre la richesse et la complexité des relations intergénérationnelles. Présentement, elle coscénarise une websérie de fiction avec Mélodie Bujold-Henri, *Les mal-aimants*, qui sera diffusée par Télé-Québec en 2023. Sa nouvelle « Déroute » paraîtra dans le numéro 19 de la revue *Lieu commun*. Annabelle termine actuellement un certificat en création littéraire à l’Université du Québec à Montréal.

Laurence Perron est éditrice du magazine *Spirale* et titulaire (désœuvrée) d’un doctorat en sémiologie. Elle aime intégrer la photographie à sa pratique essayistique du récit. « Voir une femme » est le premier texte de création qu’elle partage depuis la fin de son diplôme d’études collégiales en création littéraire, mais aussi de ses ambitions naïves d’écrivaine mégalomane.

1. Université du troisième âge de l’Université Laval.

Luisina Sosa Rey est une artiste du milieu des arts visuels. Sa pratique artistique se distingue essentiellement par son approche intimiste : entre ses expériences personnelles et son cheminement en tant qu'artiste, la frontière est poreuse. Son travail s'incarne de manière interdisciplinaire, mêlant dessin, peinture, photographie, sculpture et écriture. Au cœur de ses préoccupations se trouvent l'expérience intime du monde, la psyché humaine et son rapport à l'inconscient dans le processus de deuil et de guérison. Sa pratique artistique accorde également une importance grandissante au processus créateur, à l'œuvre en chantier. Sosa Rey est titulaire d'un certificat de rédaction professionnelle de l'Université de Montréal (2022) ainsi que d'un baccalauréat en arts visuels (majeure en peinture et dessin) de l'Université Concordia (2015). D'origine argentine, elle vit et travaille à Montréal.

Vincent Sylvestre a grandi à Aylmer et vit maintenant à Montréal, où il travaille en développement Web. Il aime lire et écrire des nouvelles. Il suit présentement quelques cours en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Son texte « Sacha et moi » est sa première publication en revue.

prochains numéros

N° 176

Lettre à un·e écrivain·e vivant·e

Appel fermé (sur invitation seulement)

N° 177

Je finirais par croire au sang

Réception des textes : du 2 août 2022 au 17 octobre 2022

Appels de textes :

revuemoebius.com/appels-de-textes/

Protocole de soumission :

<https://revuemoebius.com/protocole-de-soumission/>

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à redactionmoebius@gmail.com. Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteurice ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée. Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par personne pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un·e même auteurice par année. Pour des raisons de subventions, nous ne pouvons publier par numéro que deux textes écrits par des personnes résidant à l'extérieur du Canada.

a b o n n e m e n t

frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :
revuemoebius.com/abonnement

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste
à l'ordre de :

Mœbius
1463, boulevard Saint-Joseph Est
Montréal (Québec) H2J 1M6

Abonnements numériques : sodep.qc.ca et erudit.org

Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

EXIT

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

No : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com



XYZ. La revue de la nouvelle est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>



CERTIFICAT

CRÉATION LITTÉRAIRE

Pour ceux que l'écriture intéresse,
pour des fins artistiques aussi
bien que pédagogiques ou
professionnelles.

Cours, ateliers et conférences
accompagnent l'étudiant dans
toutes les étapes du processus
créatif et l'orientent quant aux
attentes des institutions culturelles
(éditeurs, médias, producteurs).



Cours en ligne et en présence

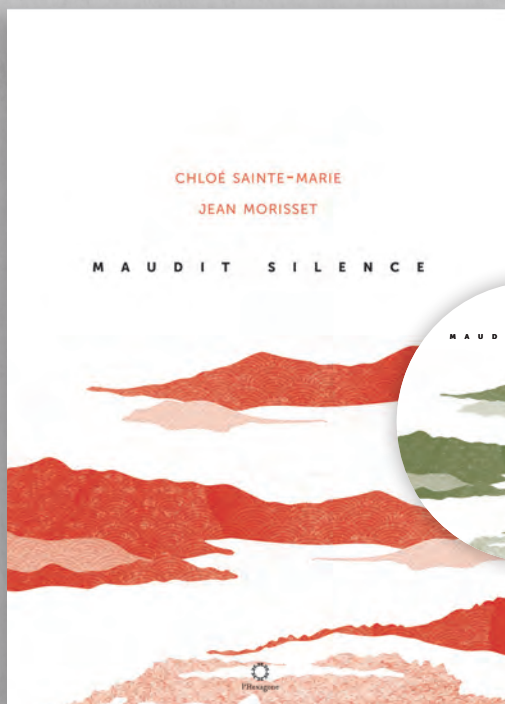
uqac.ca/programmes/4803

UQAC

Université du Québec
à Chicoutimi



l'Hexagone

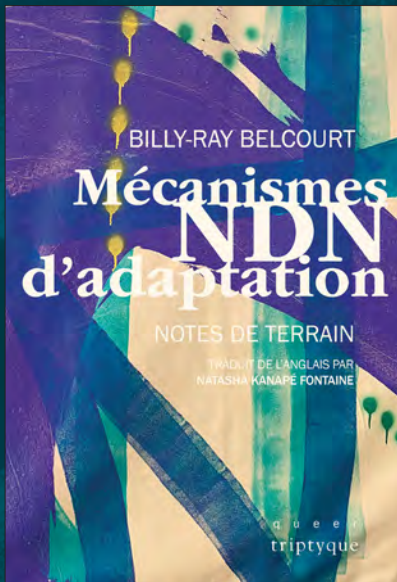


LIVRE-ALBUM
DOUBLE





En nous invitant à faire l'expérience de deuils fantômes et de pertes irréversibles, Virginie Savard nous encourage à regarder avec tendresse la fragilité de tout ce qui vit et qui, condamné par le passé, laisse des traces de doigts sur nos cœurs.



Infusé de culture populaire, *Mécanismes NDN d'adaptation* problématise de manière accessible les notions d'autochtonie et de queeritude pour les greffer à l'« histoire d'horreur canadienne » trop longtemps passée sous silence, tout en déconstruisant le poème et le livre, le temps et le territoire. Parfois formaliste, toujours percutante, l'écriture de Billy-Ray Belcourt est un électrochoc.

triptyque
groupenotabene.com

SPIRALE

Pouvoirs
de la classe

ABONNEMENT
SODEP.QC.CA

Justin Langlois et Holly Schmidt
QUIET SPACES ERUPTED IN SOUND, 2019
Dans le cadre du projet *Float School*

*Les éditions Guillotta, depuis 2021
une maison d'édition fondée à Montréal*

Les éditions Guillotta sont enregistrés au registres des entreprises du Québec. Notre première mission est de permettre aux artistes de participer à un projet littéraire sous la direction d'Alicia Guillotte.

Chaque année, la maison s'engage à publier un recueil collectif.

Notre maison publie exclusivement de la poésie. Les valeurs importantes à retenir des éditions Guillotta sont l'authenticité et la transparence.



ALICIA GUILLOTTE

fondatrice des éditions Guillotta

Née en juin 1999, Alicia est une artiste multidisciplinaire de Montréal. Aussi connue sous le pseudonyme La Guillotta, ses écrits portent sur le féminisme au Québec. Elle étudie présentement pour obtenir son BAC en littérature française.

Siteweb

www.laguillotta.com

Contact

aliciaguillotte@hotmail.com

Instagram

[@lagicuillotta](https://www.instagram.com/laguillotta)

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice

Valérie Savard

Rédactrices en chef et coordonnatrices de la production

Valérie Savard et Olivia Tapiero

Responsable des communications et des réseaux sociaux

Sayaka Araniva-Yanez

Comité de rédaction

Jennifer Bélanger, Lula Carballo, Nicholas Dawson, Laura Doyle Péan, Martine Fidèle, Maude Lafleur, Alex Noël et Olivia Tapiero

Conseil d'administration

Valérie Héon, David Lavergne, Stéphane Martelly, Daoud Najm, Julia Pawlowicz et Dalia Younsi

Conception graphique

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture

Manuel Mathieu

Graphisme de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

Infographie

Hugues Skene

Révision linguistique

Julie Loncin

Correction d'épreuves

Véronique Desjardins

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

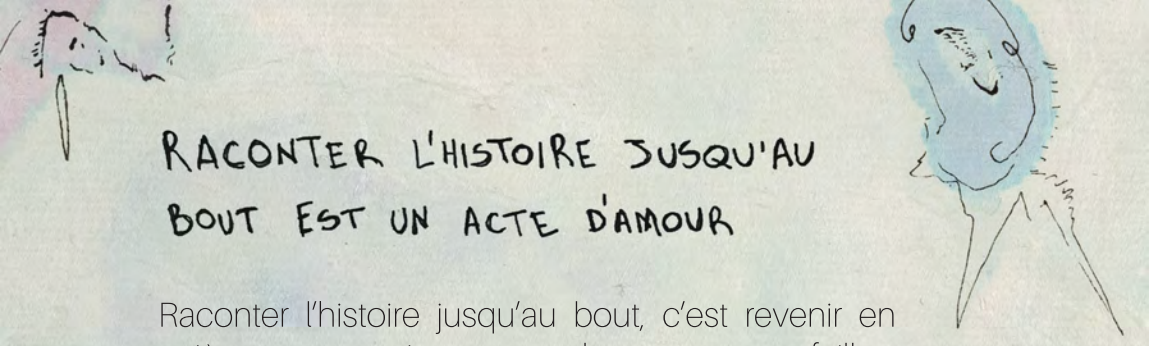


Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Ce cent soixante-quinzième numéro
a été achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Gauvin, à Gatineau (Québec),
en septembre 2022, pour le compte de la revue *Mæbius*.



RACONTER L'HISTOIRE JUSQU'AU BOUT EST UN ACTE D'AMOUR

Raconter l'histoire jusqu'au bout, c'est revenir en arrière pour examiner nos angles morts et nos failles, déterrer ce qui a été enfoui, fouiller les braises pour permettre à la mémoire de renaître de ses cendres. C'est prendre le risque de ne rien laisser en suspens au nom de l'amour.

Participant·e·s

Camille Bernier

Danielle-Anne Lemay

Sarah Boutin

Paola Ouédraogo

Christophe Charland

Annabelle Payant

Sarine Demirjian

Laurence Perron

Denise Desautels

Luisina Sosa Rey

Olivier Gamelin

Vincent Sylvestre


Alizée Jean-Louis

Mylène Brunet pense la création

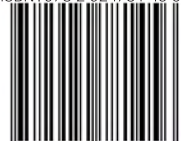
Marie-Célie Agnant est l'écrivaine en résidence

Valérie Bah écrit à l'auteur·rice des dos de

boîtes de céréales Froot Loops, 1996



ISBN : 978-2-924781-45-6



9 782924 781456